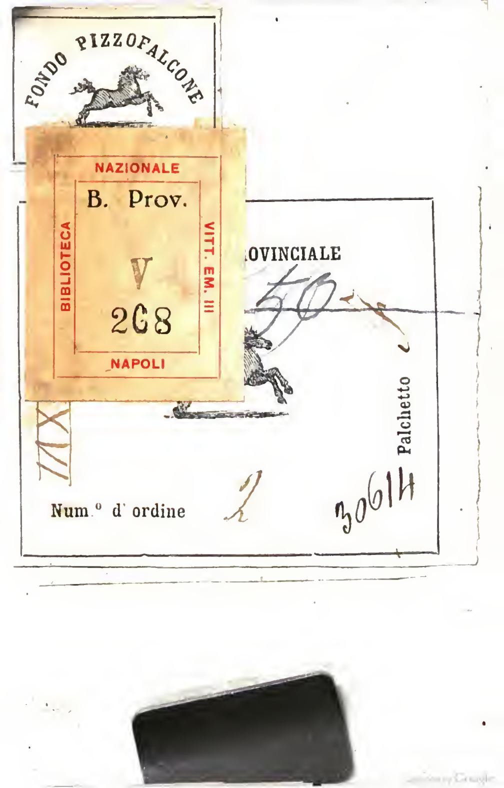

VITT. EMANUELE III
Google


FONDO PIZZOFALCONE
BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EM. III NAPOLI
B. Prov.
V
268
OVINCIALE
Palchetto
Num.º d' ordine
30614



ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

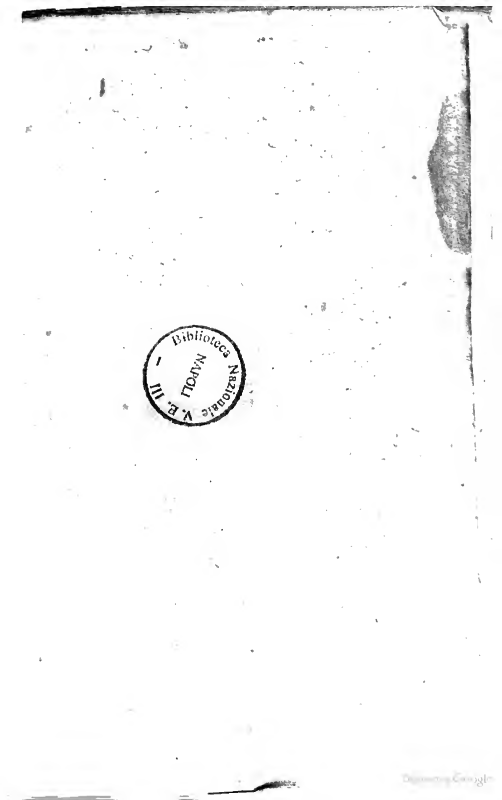
ANCIENNE ET MODERNE.

T. XVII.

Cet ouvrage étant ma propriété, je déclare contrefait tout exemplaire qui ne sera pas revêtu de ma signature, et je poursuivrai les contrefacteurs suivant toute la rigueur des lois.

A. Eymé

G.-C. VITRY,
IMPRIMEUR A VERSAILLES.


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III

T. 17. Fron.



CONSTANTIN FAIT SIGNER A SON FILS DES LETTRES DE GRÂCE



Hist. d. B. Emp. 3e Livon. T. 1

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE,
ANCIENNE ET MODERNE,
A L'USAGE DE LA JEUNESSE,
PAR M. LE COMTE DE SÉGUR,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

Avec cartes, gravures et vignettes;

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

Histoire Ancienne.

TOME DIX-SEPTIÈME,

CONTENANT L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.



PARIS,
A la librairie d'Éducation d'ALEXIS EYMERY,
rue Mazarine, n.º 30.
1823.



HISTOIRE

ANCIENNE.

HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

CONSTANTIN.

(AN 315.)

Nous avons quitté ce Forum célèbre où brillèrent tant d'orateurs éloquens; ce sénat que Cynéas avait pris pour une assemblée de rois, et où l'on admirait tant de vertus; ce Capitole où triomphèrent tant de héros; et nous revenons avec Constantin vers cet Orient voluptueux où l'homme, bercé par la mollesse, enivré par les plaisirs, parut toujours destiné à s'engourdir au sein du repos et à s'endormir dans l'esclavage.

Nous allons écrire l'histoire de la vieillesse de cet empire, dont la force colos-

rent plus le sang avec tant de férocité; mais, comme il fallait que ce pouvoir immense débordât quelque part, on vit un autre genre de tyrannie, mais plus sourde. Ce ne furent plus des massacres, mais des jugemens iniques, des formes de justice qui semblaient n'éloigner la mort que pour flétrir la vie. La cour fut gouvernée et gouverna par plus d'artifice, par des arts plus exquis, avec un plus grand silence; enfin, au lieu de cette hardiesse à concevoir une mauvaise action et de cette impétuosité à la commettre, on ne vit plus régner que les vices des âmes faibles et des crimes réfléchis. »

Depuis Auguste, les empereurs les plus ambitieux avaient respecté les formes républicaines, et les plus mauvais princes, se montrant encore citoyens, se faisaient populaires pour se rendre absolus. Ces maîtres du monde ne commandaient à la terre qu'au nom du peuple romain; le sénat légalisait leurs ordres, les pontifes sanctifiaient leurs entreprises, les plus puissans et les plus illustres personnages de Rome décoraient leurs trônes, entou-

raient leurs personnes et soutenaient leur gloire par l'éclat de leurs triomphes. Peu de princes, même les plus lâches, se seraient crus dignes de conserver le nom et la puissance d'*imperator*, s'ils n'avaient parcouru fréquemment les camps nombreux qui garnissaient les frontières de l'empire ; ils quittaient souvent la toge, et se montraient à la tête de ces invincibles légions, qui faisaient respecter encore les Romains, à l'époque où la chute de leurs vertus et de leur liberté ne leur laissait plus d'autres titres à l'estime que le courage.

Sous le règne de Constantin, les traces de cet antique système s'effacèrent ; il ne se soumit aux anciennes coutumes que jusqu'au moment où il n'eut plus de rivaux. Soigneux de détruire tout vestige de liberté, il fit même disparaître de ses enseignes les lettres initiales des noms du sénat et du peuple romain, prenant pour prétexte la nécessité de les remplacer sur le *labarum* par celles du nom de Jésus-Christ. Le peuple fut privé de tout droit d'élire, et le sénat de toute part réelle à la législation.

L'empereur craignait la puissance des grands, et voulait cependant ménager leur vanité : il créa une foule de titres sans fonctions, ne confia l'autorité qu'à des officiers choisis par lui, et dont l'existence dépendait de sa faveur. La nation ne fut plus rien, le prince fut tout; la cour remplaça la patrie, et la monarchie n'étant plus légale devint patrimoniale.

Les princes, aveuglés par l'amour du pouvoir, craignent toute limite à leur autorité; ils oublient que les institutions qui règlent et arrêtent leur marche, peuvent seules lui donner quelque sûreté, et qu'en ne voulant pas de barrière contre l'abus de la puissance, ils la privent des seuls remparts qui, dans les jours de péril, peuvent la défendre.

Constantin ne s'aperçut point des dangers du despotisme qu'il fondait. Prince belliqueux, couronné par la victoire, chéri des soldats compagnons de ses triomphes, il se vit respecté des peuples qu'il avait délivrés d'une foule de tyrans : son habile et heureuse activité empêchait tout péril de naître, et rien ne lui résista que le clergé qu'il avait affranchi, élevé et enrichi.

Tout despotisme est brillant lorsqu'il est décoré par la gloire; il donne même un bonheur apparent et passager quand il est exercé par un prince habile et juste. La force de Constantin assurait à l'empire un profond repos; l'équité qui dicta la plus grande partie de ses lois faisait jouir ses sujets d'une sécurité depuis long-temps inconnue. Ce ne fut qu'après sa mort que tous les vices de ce gouvernement sans contrepoids et de cette monarchie sans base éclatèrent dans toute leur difformité, et amenèrent en peu de temps la chute de l'empire, qui devint la proie des Barbares.

Dès que l'âme active de Constantin cessa d'animer les membres épars de cet empire colossal, ses faibles successeurs, semblables aux despotes efféminés de l'Asie, ne montrèrent plus rien de romain. Une lâche oisiveté les enchaîna au milieu d'une cour corrompue; ils s'enfermèrent dans leurs palais; toute leur puissance passa entre les mains des eunuques, des affranchis et d'une foule d'insolens domestiques. « Les plus grands personnages, les magistrats les plus res-

pectables, les plus braves guerriers, comme le remarque un historien moderne, M. Le Beau, se trouvèrent ainsi à la discrétion de cette foule de courtisans sans expérience et sans mérite, qui ne peuvent servir l'Etat, ni souffrir qu'on le serve avec gloire. »

Invisibles pour la nation, au fond d'un palais impénétrable à la vérité, environnés de prêtres que l'ambition éloignait de leurs devoirs, et qui ne s'occupaient que du soin d'associer leurs maîtres à leurs honteuses querelles, à leurs puériles disputes et souvent à leurs funestes erreurs, ces empereurs dégradés ne virent, ne pensèrent et ne régnèrent plus que par leurs favoris.

Depuis long-temps l'Italie, possédée par les conquérans du monde, enrichie des dépouilles de la Grèce, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Espagne, n'était plus, suivant l'expression de Montesquieu, que *le jardin de Rome.* Cette terre, couverte de palais, de maisons de plaisance, de parcs somptueux, consommait tout et ne produisait rien. On y voyait en foule des riches efféminés, des esclaves consacrés

au luxe et aux plaisirs, des gladiateurs, des baladins, des courtisanes, des pantomimes, mais presque plus de cultivateurs ni de soldats; les laboureurs ne se trouvaient qu'en Afrique, en Sicile, en Egypte. Les légions, formées par des recrues tirées des pays conquis, comptaient dans leurs rangs peu de citoyens et une foule de Barbares, plus disposés à piller l'empire qu'à le défendre. Le luxe de plusieurs cours et la multiplicité des offices faisaient sans cesse augmenter les impôts, dont le produit, dissipé par les favoris, était perdu pour la chose publique.

La translation du siége de l'empire à Constantinople, achevant d'écraser l'Italie, lui enleva le reste de sa population, de ses richesses, et l'ouvrit enfin sans défense aux sauvages enfans du Nord, qui triomphèrent sans peine de ces faibles descendans des vainqueurs de la terre, et plongèrent, pendant quelques siècles, le monde civilisé dans les ténèbres de la barbarie.

C'est le récit de cette sanglante et terrible révolution que nous allons commencer. Il nous conduira promptement

à l'époque, où, dans le Nord et dans l'Occident, s'élevèrent, au milieu des débris de l'empire, ces nouvelles monarchies, qui, après une longue nuit, sortirent enfin de ce chaos, fortes, brillantes, et firent reparaître, dans la Gaule, dans la Germanie et dans la Bretagne modernes, les sciences, les lettres, les arts et tous ces rayons de la gloire humaine qu'on avait craint de voir disparaître pour toujours au milieu des ruines de la Grèce et de Rome.

En Orient, nous suivrons plus longtemps les faibles successeurs de Constantin, mais sans nous appesantir sur les tristes et honteux détails de cette suite monotone de tyrannies sans grandeur, de révolutions sans intérêt public, de crimes sans éclat : nous esquisserons rapidement les règnes de ces princes, dont la plupart ne parurent sur le trône que comme des ombres, et qui traînèrent plutôt qu'ils ne portèrent le sceptre des Césars, jusqu'au moment où les soldats fanatiques de Mahomet, les surprenant au milieu des disputes de leurs sectes et des jeux de leurs cirques, arrachèrent de

leurs fronts les débris d'une couronne qu'ils ne pouvaient plus soutenir.

Constantin, fondateur de ce nouvel empire, parut, dans les premières années de son règne, plus occupé du soin de relever les anciennes institutions, que d'en créer de nouvelles. Libérateur de Rome, ses premiers actes eurent pour objet la réparation des maux produits par la tyrannie et des désordres qu'entraînent les guerres civiles. Triomphant sous les enseignes d'un culte nouveau, il ne fit d'abord qu'affranchir et protéger une religion jusque-là proscrite. Ménageant le polythéisme, il le laissa quelque temps en possession de ses droits antiques et de ses honneurs.

Après avoir ramené la justice dans l'empire, il voulut y faire régner la tolérance; par cette sage politique, il rétablit la paix intérieure et mérita cette affection sincère que les partis vaincus accordent si rarement aux vainqueurs.

Ce fut alors, dans l'année 516*, qu'on lui éleva un arc de triomphe sur lequel on lisait cette inscription dictée par la

* An 316 de Jésus-Christ.

reconnaissance et non par la flatterie : *Le Sénat et le Peuple romain ont consacré cet arc de triomphe à Constantin, qui, à l'inspiration de la Divinité et par la grandeur de son génie, à la tête de son armée, a su, par une juste vengeance, délivrer la République du joug d'un tyran.*

L'empereur répondit modestement à cet hommage, en attribuant ses succès à Dieu seul. Il fit placer au bas de la longue croix que portait sa statue, cette autre inscription : *C'est par ce signe salutaire, vrai symbole de force et de courage, que j'ai délivré votre ville, et que j'ai rétabli le Sénat et le Peuple romain dans leur ancienne splendeur.*

En même temps que, par cette déclaration solennelle, il montrait sa prédilection pour le christianisme, il résistait au zèle ardent des chrétiens qui l'entouraient, et leur interdisait toute réaction contre leurs persécuteurs. Par un édit, publié à Milan, il garantit à tous les citoyens de l'empire la libre profession de leurs différentes religions; enfin, pour prouver combien il craignait de marcher sur les traces

des tyrans, il rendit une loi pour condamner à la torture tout délateur qui aurait accusé sans preuves un citoyen du crime de lèse-majesté.

Si ce prince eût persisté dans ces nobles sentimens, il aurait égalé en sagesse Marc-Aurèle et Trajan, qu'il surpassait peut-être en gloire militaire; mais l'ivresse du pouvoir et l'ambition des prêtres qui l'entouraient lui firent bientôt abandonner cette sage politique. Les chrétiens, à peine délivrés de la persécution, se divisèrent en sectes; l'empereur aurait dû ne se servir de son autorité que pour leur défendre tout acte contraire à la tranquillité publique; il fallait éviter, en se mêlant à ces querelles d'opinions, de leur donner une funeste importance, et sans doute, s'il n'eût point envisagé ces dissensions comme politiques, les disputes métaphysiques des chrétiens n'auraient point eu plus d'influence sur le sort des peuples, que les controverses des différentes écoles de philosophie, qui depuis si long-temps avaient partagé les esprits sans troubler la terre. Mais, dès que le pouvoir de l'empereur intervint dans les

affaires religieuses, elles se transformèrent en affaires d'Etat. L'esprit d'opposition et de liberté qui était sorti du sénat, entra dans les conciles; l'audace, qui avait quitté la tribune, reparut dans la chaire; les consciences résistèrent à l'autorité, les prêtres prétendirent commander aux âmes comme les princes aux corps, et le monde s'accoutuma à reconnaître deux puissances, l'une spirituelle, l'autre temporelle, dont les passions ne laissèrent jamais marquer les limites avec précision.

Quelques princes, jaloux de leur pouvoir et mal entourés, opposèrent souvent l'hérésie aux dogmes reçus par l'Eglise, et proscrivirent ceux qu'ils ne pouvaient convaincre. D'autres, faibles, timorés, dominés par des prêtres ambitieux, cédèrent à la tiare une partie des prérogatives de leur couronne. Le désir d'une vaine gloire, la soif des richesses, l'espoir de la puissance répandirent dans l'Eglise les germes de la corruption; cette religion morale, qui proscrivait toutes les passions, qui enseignait toutes les vertus, qui faisait un mérite de la pauvreté,

un devoir de l'humilité, et qui ordonnait à tous ses ministres de prêcher aux hommes l'union, l'égalité, l'amour et l'oubli des injures, offrit à la terre le tableau scandaleux des dissensions les plus opiniâtres, de l'ambition la plus effrénée, des querelles les plus indécentes et des vengeances les plus cruelles.

Au nom de celui qui avait déclaré que *son royaume n'était pas de ce monde*, on se disputa honteusement les honneurs, les richesses, la domination; au nom du Dieu qui pardonne, on se lança réciproquement les foudres célestes; au nom du Dieu de paix, la terre fut ensanglantée.

Toutes les pages de cette histoire, et, pendant plusieurs siècles, celles de l'histoire moderne, ne seront que trop remplies des désordres, des crimes qui furent le résultat de ces funestes égaremens : en les décrivant avec fidélité, il est juste, il est essentiel d'éviter toujours une faute non moins commune, celle de confondre une religion simple, morale, tolérante, pacifique, avec les passions et les excès de ses ministres. L'histoire n'est plus impartiale et ne conserve plus son noble

caractère, lorsque, trop irritée des abus, elle accuse les principes; c'est tromper les hommes au lieu de les éclairer, que d'attribuer à la philosophie les erreurs des sophistes, à la liberté les crimes de l'anarchie, à la religion les faiblesses et les vices qu'elle condamne.

L'Afrique fut le premier théâtre de ces discordes. Cécilien, évêque de Carthage, fut accusé par Donat d'avoir usurpé l'épiscopat et de s'être trouvé au nombre des *traditeurs*, c'est-à-dire, de ces chrétiens qui, par faiblesse, dans le temps de la persécution, avaient découvert et sacrifié aux magistrats les livres saints. Cette querelle divisa l'Eglise; soixante-dix évêques d'Afrique déclarèrent Cécilien innocent et légalement ordonné; le parti des donatistes, ardent et nombreux, ne voulut point reconnaître cette décision.

L'empereur, dans le dessein de terminer ce schisme, convoqua en 314, dans la ville d'Arles, un concile : le pape Sylvestre y envoya deux légats : cette assemblée fit encore un décret favorable aux évêques Félix et Cécilien; elle rendit compte au pape de ses décisions et de ses

motifs. Les évêques qui composaient ce concile ne donnaient alors au successeur de saint Pierre que le titre de *très cher frère ;* ils l'invitèrent à publier leur décret et à le communiquer aux autres églises.

L'année suivante, d'autres troubles éclatèrent en Palestine : les Juifs, irrités contre les chrétiens, exercèrent sur eux des violences. Constantin réprima ces excès, déclara libre tout esclave chrétien appartenant à un Juif, défendit aux Israëlites d'en acheter, et les menaça de la confiscation de leurs biens et de la perte de la vie, s'ils forçaient un chrétien à se faire circoncire. En même temps il abolit dans tout l'empire le supplice de la croix.

Les donatistes, toujours opiniâtres dans leur résistance, appelèrent à l'empereur du jugement du concile; ce prince refusa d'abord de juger cette querelle religieuse qu'il ne croyait pas de sa compétence; mais depuis, changeant d'opinion, il fit ordonner à Cécilien, par le proconsul d'Afrique, de se rendre à Rome et de comparaître devant lui : cet évêque n'o-

béit pas ; l'empereur, quelque temps après, se trouvant à Milan, jugea seul cette cause, et rendit un décret qui déclarait Cécilien innocent et ses adversaires calomniateurs.

Cet acte d'autorité, dans une affaire qui n'intéressait que la conscience, fut approuvé dans la suite par l'un des plus fermes soutiens de la religion, saint Augustin, qui parut n'y voir que le désir de rétablir la paix de l'Eglise. Mais on ne tarda pas à éprouver l'inconvénient inévitable qui devait résulter de l'importance que donnait à ces misérables querelles l'influence du pouvoir souverain : les donatistes ne respectèrent pas plus l'autorité de l'empereur que celle du concile ; la confiscation de leurs biens ne put vaincre leur opiniâtreté, ils méprisèrent l'excommunication lancée contre eux, et ce schisme dégénéra en hérésie.

Une secte beaucoup plus dangereuse se porta, en Afrique, aux plus grands excès. Les *circoncellions*, paysans fanatiques, interprétant au gré de leurs passions les préceptes de l'Evangile, voulurent établir violemment sur la terre cette égalité

absolue qui n'existe pour les hommes qu'après la mort : prenant le titre de protecteurs des opprimés, ils brisaient les chaînes des esclaves, leur donnaient les propriétés de leurs maîtres, affranchissaient les débiteurs de leurs engagemens, massacraient leurs créanciers, prenaient audacieusement la défense des donatistes, et immolaient les catholiques à leur vengeance.

Sous prétexte que Jésus-Christ avait défendu à saint Pierre l'usage du glaive, ils ne s'armaient que de branches d'arbres, qu'ils appelaient *bâton d'Israël*, et s'en servaient pour assommer leurs ennemis. Leur cri de guerre était *louange à Dieu*; leurs généraux portaient le titre de chefs des saints. Loin de craindre l'autorité des magistrats et la rigueur des lois, on voyait plusieurs de ces furieux, égarés par le fanatisme, se donner volontairement la mort dans l'espoir d'obtenir la palme du martyre. Ils annonçaient d'avance cette résolution insensée, s'engraissaient comme les victimes destinées aux sacrifices, et se jetaient ensuite au milieu des flammes, ou se précipitaient

du haut d'un rocher dans la mer. Tant que l'ardeur des différentes sectes se consumait en vaines disputes, on se bornait à des excommunications; une tolérance générale était peut-être le remède le plus utile que la raison pût dicter à l'autorité; mais, lorsque les sectaires joignaient l'action à la parole et se permettaient de violer les lois de l'Etat, de troubler la tranquillité publique et d'attaquer la vie ou la propriété de leurs concitoyens, il devenait juste et indispensable alors que la puissance temporelle déployât sa force contre eux : l'empereur chargea les comtes *Ursace* et *Taurin* de punir leur audace; on fut obligé de les combattre, et on ne put étouffer cette révolte que par le massacre d'un grand nombre de ces fanatiques.

L'esprit de vertige des Juifs semblait alors s'être répandu dans toutes les parties du monde; il y portait la discorde, le fanatisme qui avait fait de la Judée, pendant tant de siècles, un théâtre d'intrigues scandaleuses, de querelles opiniâtres, de guerres acharnées, et cette fureur de parti que ne put apaiser, dans

Jérusalem, l'approche de l'ennemi armé pour la détruire. On doit remarquer que toutes les sectes, produites par les écarts d'une vive imagination, naquirent dans l'Orient. L'Europe avait soumis l'Asie par ses armes, et l'Orient à son tour conquit l'Occident par ses opinions. On sait peu de détails sur les six années qui suivirent la révolte des circoncellions et qui précédèrent celle où Licinius prit pour la seconde fois les armes contre l'empereur. Il paraît que, pendant ce long espace de temps, Constantin resta en Illyrie, occupé à défendre les frontières de l'empire contre les Sarmates, les Carpiens et les Goths. Il signala ses armes par de nombreux triomphes, s'empara de la Dacie et contraignit les Goths, non-seulement à conclure la paix, mais à lui fournir quarante mille soldats, auxiliaires plus dangereux qu'utiles.

Eusèbe, toujours exagéré dans les éloges qu'il prodigue au protecteur des chrétiens, prétendait que Constantin avait subjugué toute la Scythie et conduit ses légions jusqu'à la mer du Nord. S'il étendit si loin ses conquêtes, on doit croire

qu'il fut obligé d'abandonner promptement ce qu'il avait conquis, puisqu'on le revit encore fréquemment combattre les Barbares sur les bords du Danube. Ses victoires brillantes étaient loin d'être décisives, et les ennemis vaincus reprenaient bientôt leurs armes, ce qui faisait dire à Silénus que « les lauriers de » Constantin ressemblaient aux fleurs du » jardin d'Adonis, aussitôt fanées qu'épa» nouies. »

Depuis la chute de la liberté, on trouve beaucoup d'incertitude dans l'histoire : tel est l'effet du despotisme, les nations se montrent indifférentes, même à la gloire des armes ; elle devient un patrimoine particulier, presque étranger à la chose publique : ce n'est plus alors l'histoire de l'Etat, c'est celle d'un prince qu'on écrit, et les événemens ne nous sont transmis que par des apologies ou par des satires.

En même temps que l'empereur combattait pour se défendre contre les anciens ennemis de Rome, il s'occupait du soin d'assurer à ses enfans la possession de son trône, et donnait à ses trois fils le titre de

César. Il leur composa une maison et leur attacha une garde. Trop habile pour ne pas sentir qu'une puissance absolue, établie si nouvellement par la fortune, devait être défendue par le courage, il s'occupa soigneusement de l'éducation de ces jeunes princes, les forma lui-même aux exercices, à la tempérance, les accoutuma à faire de longues marches, à supporter le poids des armes, à braver l'intempérie des saisons, et chargea les plus habiles maîtres d'éclairer leur esprit. Comme il croyait, d'après l'exemple de son père, que l'affection des peuples est la base la plus solide de la puissance des souverains, il s'efforça de graver dans le cœur de ses fils cette maxime : « La justice doit être la règle du prince, et la » clémence son sentiment. »

La nature et la fortune trompèrent la prévoyance de Constantin; ses fils héritèrent de ses défauts et non de ses vertus. Le seul de ses enfans qui aurait pu réaliser ses espérances, Crispus, élevé par Lactance, marchait sur les traces de son père, et voyait, comme lui, ses armes couronnées par la victoire; mais il périt

bientôt, victime de la jalousie de sa belle-mère et de l'aveugle impétuosité de l'auteur de ses jours.

Son instituteur, Lactance, fut un des célèbres écrivains de ce temps. Son style était éloquent et pur; on l'appelait le *Cicéron chrétien*. Il s'illustra dans son apologie du christianisme, et montra plus de force encore dans ses attaques contre le polythéisme.

En 320, l'empereur nomma consul son troisième fils encore enfant; il ne lui permit que de signer les lettres de grâce, sans doute pour le faire jouir du plus heureux droit de la puissance.

Deux ans après, Constantin, rappelé dans les camps par une invasion des Barbares, traversa le Danube, battit les Sarmates, et tua de sa main leur roi Rasimond. On établit à Rome, en faveur de cette victoire, les jeux sarmatiques.

Les travaux militaires n'empêchaient point ce prince actif de se livrer à ceux de la législation. Il ordonna dans tout l'empire de consacrer le dimanche à la prière et au repos. L'augmentation continuelle des taxes produisait son effet ordinaire:

elle dégoûtait les hommes d'une vie infortunée ; étouffant tous les sentimens de la nature, elle rendait les mariages plus rares, et portait les époux malheureux aux actions les plus coupables : ils exposaient, la nuit, dans les rues et sur les grands chemins, leurs enfans qu'ils ne pouvaient nourrir. L'empereur publia des édits sévères contre ce crime ; mais, en même temps, comme il ne pouvait contraindre à se marier ceux qui gardaient le célibat par principes religieux ou par misère, il abolit la loi Poppéa dont les dispositions punissaient par des amendes tout citoyen âgé de vingt-cinq ans et non marié.

Un de ses édits menaça de peines sévères les aruspices et tous ceux qui, par des opérations magiques ou par des philtres, profitaient de la crédulité des hommes, en leur promettant de servir leur haine ou leur amour. Transigeant cependant encore à cette époque avec la superstition du polythéisme, il toléra les charlatanismes idolâtres qui n'avaient pour but que de guérir les maladies et d'écarter les orages.

Une autre loi, annulant toutes les confiscations ordonnées par Dioclétien et par Galère, rendit aux églises leurs biens et leur donna ceux des martyrs morts sans héritiers.

Il publia contre le rapt un édit trop sévère, qui ne distinguait pas la séduction de la violence.

Presque toutes les villes des provinces étaient alors administrées par une sorte de sénat dont les membres s'appelaient décurions, et les chefs duumvirs : on les choisissait parmi les membres des familles les plus distinguées, et la plupart des citoyens évitaient ou quittaient ces fonctions gratuites et onéreuses, parce qu'elles les assujétissaient à des contributions plus fortes que celles qu'on exigeait des autres habitans. Constantin, pour maintenir une institution utile, soumit à des peines pécuniaires tout citoyen élu qui refuserait ces charges ou les abandonnerait. Par le même édit il appliqua au profit de ces administrateurs les terres des citoyens qui mourraient sans héritiers.

Ainsi, dans la décadence de l'empire,

tout esprit public se trouvant éteint, il fallait que le pouvoir absolu contraignît les citoyens à exercer les charges qu'autrefois leur ambition se disputait avec tant d'ardeur. L'administration publique n'était plus regardée que comme une corvée. Les officiers, brevetés par l'empereur, sollicitèrent et obtinrent l'exemption de ces charges publiques : chacun fuyait les emplois qui ne le rendaient utile qu'au peuple, et ne cherchait avidement que ceux qui le rapprochaient des princes. Les places de l'Etat n'étaient plus rien, les places de cour étaient tout. On s'accoutuma promptement à ne regarder les dignités de questeur, de prêteur et même de consul, que comme des titres honorifiques ; leurs fonctions réelles ne furent remplies que par les comtes, les généraux, les officiers de la maison de l'empereur.

Cependant, comme Constantin, juste par principes autant qu'ambitieux par caractère, fut promptement informé des plaintes qu'excitait partout l'avidité de ses conseillers et la conduite arbitraire de ses gouverneurs de provinces, il dé-

fendit aux juges et aux magistrats d'exécuter tout décret, même les siens, s'ils étaient contraires aux lois, et il ordonna de n'avoir, dans les jugemens, aucun égard à la naissance et au rang des accusés. « Le » crime, disait-il, efface tout privilége et » toute dignité. »

Telle était l'étrange contradiction qu'offraient alors, dans la conduite et dans les lois de l'empereur, l'attrait du pouvoir absolu, l'amour de la justice et les souvenirs de la liberté.

Il défendit par un décret aux percepteurs des contributions d'enlever aux agriculteurs leurs bœufs et les instrumens du labourage. Jusqu'à cette époque, la répartition des impôts avait été réglée par les notables de chaque lieu, et les riches se servaient de leur influence pour faire peser la plus grande partie de ce fardeau sur les pauvres. Constantin, dans l'espoir d'arrêter ces abus, chargea les gouverneurs de provinces seuls de régler cette répartition; c'était remplacer les inconvéniens de l'aristocratie par les dangers plus grands de l'arbitraire.

L'empereur, soigneux de récompenser

les soldats qui lui avaient donné la victoire et l'empire, leur distribua une grande quantité de terres qui se trouvaient vacantes.

Souvent les souverains, jaloux de leur pouvoir, préférèrent les soldats étrangers aux soldats citoyens. Constantin, plus frappé de l'utilité qu'il pouvait tirer du courage des Francs et des Goths, que des périls futurs auxquels de tels auxiliaires exposeraient l'empire, prit à son service les plus braves de ces guerriers. Ces mercenaires ne devinrent dangereux que pour ses successeurs. Ils servirent Constantin avec zèle : Ebonit, capitaine Franc, se distingua par de brillans exploits dans la première guerre que Constantin entreprit contre Licinius, et qui lui valut la possession de la Macédoine, de la Grèce et de l'Illyrie.

Quoique l'empereur ne fût pas encore baptisé, et que, par politique, il parût, jusqu'à cette époque, ménager l'ancienne religion de l'empire, il ne cessait pas un instant, même au bruit des armes, de montrer sa prédilection et son respect pour le culte du Dieu auquel il attribuait

ses triomphes. On voyait, au milieu de ses camps, un oratoire desservi par des prêtres et par des diacres qu'il appelait *les gardes de son âme.* Chaque légion avait sa chapelle et ses ministres, et, avant de donner le signal du combat, l'empereur, à la tête de ses guerriers, prosterné au pied de la croix, invoquait le Dieu des armées et lui demandait la victoire.

Licinius, son collègue et son rival, se moquait de ces pratiques qu'il appelait superstitieuses, tandis que lui-même, environné d'une foule de pontifes, de devins et d'aruspices, cherchait à lire sa destinée dans les présages et dans les entrailles des victimes.

Après la mort de Maxence et de Maximin, tout l'empire se trouvant partagé entre deux maîtres, Constantin et Licinius, chacun d'eux ne s'occupa plus qu'à perdre son rival pour régner seul. La différence des cultes et des mœurs semblait alors diviser le monde romain en deux peuples, les chrétiens et les idolâtres. Les premiers regardaient Constantin comme leur défenseur, comme leur appui, comme leur chef. Licinius, qui ne s'était prêté

jusque-là que par politique au système de tolérance établi par Constantin, changea de façon d'agir dès qu'il eut vaincu Maximin, et, se plaçant à la tête du nombreux parti qui restait attaché au polythéisme, aux anciennes lois et aux anciens usages des Romains, il se déclara ennemi des chrétiens. Ce prince espérait écraser facilement, par le poids de l'immense population dont il protégeait les mœurs et la croyance, ces chrétiens si récemment tirés de l'esclavage, et à peine rétablis des profondes blessures que leur avait faites une longue persécution.

Les deux chefs étaient braves et habiles; Licinius avait pour lui le nombre, la superstition, le respect qu'inspirent les choses antiques, et surtout cette opinion presque généralement établie, que la gloire de Rome était inséparablement liée au culte de ses dieux.

A ces vieilles traditions, tournées en ridicule par les philosophes, et qui, chez un peuple corrompu, n'étaient plus soutenues par les mœurs, Constantin opposait un parti d'hommes enthousiastes, d'autant plus ardens qu'ils avaient été plus com-

primés, et des légions enorgueillies par une longue suite de triomphes, qu'aucun péril n'arrêtait, et qui croyaient, à la vue du *labarum*, être conduites par Dieu même à la victoire.

Des deux parts, en se décidant à commencer la guerre, on chercha des raisons pour justifier l'infraction de la paix. Licinius prétendit que son rival, sous prétexte de marcher contre les Goths, était entré en armes sur son territoire, sans son aveu. Constantin accusa Licinius d'avoir cherché à fomenter dans Rome une révolte contre lui, et d'avoir payé des scélérats pour l'assassiner.

Les deux armées qui devaient décider du sort des deux empires, des deux princes et des deux cultes, se rassemblèrent et se trouvèrent bientôt en présence sur les bords de l'Hèbre.

Tous les prêtres, tous les devins de l'Orient promettaient à Licinius un triomphe certain; l'oracle de Milet se montra moins courtisan. Consulté par ce prince, il lui répondit : « Vieillard, tes forces » sont épuisées, ton grand âge t'accable;

» il ne t'appartient plus de lutter contre
» de jeunes guerriers. »

Ce monarque, au moment de combattre, après avoir sacrifié des victimes, montrant à ses soldats les statues des dieux éclairées par mille flambeaux, leur dit: « Compagnons, voilà les divinités de nos » ancêtres, les objets de notre antique » vénération; notre ennemi est l'ennemi » de nos pères, de nos lois, de nos mœurs, » de nos dieux; il adore une divinité in- » connue, idéale, ou plutôt on pourrait » dire qu'il n'en reconnaît aucune. Il » déshonore ses armes en remplaçant les » aigles romaines par un signe consacré » au supplice des brigands, par un in- » fâme gibet. Cette bataille va décider » de notre sort et de notre religion; si » cette divinité obscure, ignorée, rem- » porte la victoire sur tant de dieux il- » lustres et puissans, aussi redoutables » par leur nombre que par leur majesté, » nous serons alors forcés de lui éle- » ver des temples sur les débris de ceux » que nos pères ont fondés. Mais si, » comme nous en avons l'assurance, nos » dieux signalent aujourd'hui leur pou-

» voir en accordant le triomphe à nos » armes, nous poursuivrons jusqu'à la » mort cette secte infâme dont l'impiété » sacrilége méprise les lois et outrage le » ciel. »

Dans cette journée, l'habileté de Constantin trompa la vieille expérience de Licinius. Dérobant sa marche à l'ennemi, il passa le fleuve dans un endroit qui n'était défendu que par un faible poste. La victoire fut le prix de sa tactique savante et de son inconcevable témérité. Ouvrant le passage à ses troupes, à la tête de douze cavaliers, il renversa et détruisit cent cinquante guerriers qui s'opposaient à sa marche. Ce fait, qui semble plus romanesque qu'historique, est attesté par Zozime; et l'on sait que cet écrivain était l'un des plus grands ennemis, et l'un des plus opiniâtres détracteurs de ce prince.

Licinius, enfermé dans Byzance, s'en échappa précipitamment lorsqu'il vit sa nombreuse flotte vaincue par celle de son rival que commandait le jeune Crispus. Il franchit le détroit, rassembla les débris de ses troupes, et risquant un dernier effort pour disputer l'empire à son collègue,

il lui livra bataille près de Chrysopolis *. Il fit encore porter à la tête de ses légions les images des dieux de Rome, de la Perse et de l'Egypte : mais, en même temps, troublé par la crainte que lui inspiraient les triomphes récens de la croix, et regardant le *labarum* comme un étendart magique, il donna l'ordre à ses soldats de ne point porter leurs regards sur ce signe funeste.

Jamais les légions de l'Orient n'avaient combattu avec succès celles de l'Occident. La victoire de Constantin fut complète, il détruisit presque entièrement l'armée de Licinius qui chercha son salut dans la fuite.

Dans ces temps de décadence, il ne paraissait point honteux de survivre à l'honneur et à la liberté; on ne voyait plus de Caton ni même d'Antoine. Licinius, vaincu, se prosterna devant son seigneur et maître, déposant à ses pieds le diadème, et sollicitant humblement la conservation d'une vie dégradée. Les prières de Constancie, sa femme, sœur de l'empereur, lui firent obtenir la grâce qu'il implorait; mais la politique l'emporta bientôt sur la

* An de Jésus-Christ, 323.

clémence, et le prince détrôné, étant accusé de former quelques intrigues pour recouvrer sa puissance, eut la tête tranchée par les ordres de l'empereur, dont ce meurtre ternit la gloire.

Pendant le cours de cette guerre, tous les partisans de l'ancien culte s'étaient formellement déclarés pour la cause de Licinius. Sa chute entraîna celle du polythéisme. Constantin irrité ne crut plus nécessaire de montrer les mêmes ménagemens pour l'idolâtrie. S'il ne persécuta pas les personnes, il comprima les opinions, et favorisa le zèle ardent des chrétiens, implacables ennemis de ces divinités fabuleuses qui, suivant leur foi, n'étaient que des démons. Dans tous les lieux où Constantin crut que ses ordres n'éprouveraient pas une résistance invincible, il fit renverser les autels, abattre les temples, et surtout ceux consacrés à Bacchus et à l'impudicité. Cette attaque, dirigée contre une religion inséparablement liée aux lois, aux coutumes anciennes, lui fit perdre l'affection des Romains. La capitale du monde, consacrée à Mars, à Jupiter, était elle-même un vaste Panthéon; l'en-

cens y fumait dans sept cents temples consacrés aux dieux de l'Olympe par la superstition, au fondateur de Rome par la reconnaissance, aux empereurs par la coutume. L'autorité absolue ne pouvait renverser promptement de si fortes et de si antiques barrières; et, malgré les efforts des maîtres du mondé, l'idolâtrie conserva long-temps dans Rome de nombreux partisans et un asile inviolable.

Dans tout le reste de l'empire, l'exécution des ordres de Constantin fut prompte et facile; il écrivit aux peuples d'Orient en ces termes : « Ma victoire sur les ennemis » de Jésus-Christ, la chute des persécu» teurs des chrétiens, prouve la puissance » du Dieu qui m'a choisi pour établir son » culte dans l'empire; c'est lui qui m'a con» duit des rivages de la Bretagne jusqu'au » centre de l'Asie, sa main puissante a fait » tomber toutes les barrières qu'on oppo» sait à notre marche. Tant de bienfaits » exigent ma reconnaissance, et je dois » partout être le protecteur des hommes » dévoués au Dieu qui m'a protégé. Je rap» pelle donc tous les bannis, je remets » tous les particuliers en possession de leur

» fortune, je rends aux églises leurs ri-
» chesses, et je veux que tous les chré-
» tiens, forts de mon appui, se félicitent
» de mes triomphes, et jouissent d'avance
» de la prospérité qui les attend. »

Il paraît surprenant qu'une révolution qui blessait les consciences, qui offensait la superstition, et qui changeait si brusquement le culte, les mœurs et les lois, n'ait point alors excité de révoltes : on eût dit que les idolâtres avaient cessé de respecter leurs dieux, et qu'ils ne croyaient plus à leur puissance depuis qu'ils s'étaient laissé vaincre par le Dieu de Constantin. Il est vrai que l'empereur employait, pour réussir, la persuasion autant que la force, et qu'en protégeant les chrétiens, il s'opposait à leurs vengeances. Dans l'un de ses édits, rendant hommage à la sagesse du Créateur, à la pureté de la morale chrétienne, il compare la douceur de son père, qui suivait les maximes de l'évangile, à la cruauté de Galère, de Maxence, de Maximin et de Licinius; et, déclarant que ses victoires n'ont été que le prix de son zèle pour rétablir le vrai culte de la divinité, profané par les erreurs de l'im-

piété, il rappelle aux hommes que le culte d'un seul dieu était la religion primitive, que Jésus-Christ n'était venu sur la terre que pour rendre l'antique pureté à cette croyance, dont le polythéisme n'était qu'une altération et qu'une corruption; s'adressant ensuite aux chrétiens, il réprime leur zèle trop emporté, leur défend toute persécution, ne leur permet d'autres armes pour vaincre les infidèles que celles de l'exemple et de la vérité, et garantit aux opiniâtres adorateurs des idoles une tranquillité parfaite.

Sans vouloir refuser à ce prince le mérite de cette modération, il est cependant juste d'atténuer les éloges excessifs que la flatterie lui a prodigués. Sa tolérance était un peu forcée, la majorité de la population de l'empire restait idolâtre, et il aurait craint, par trop de violences ou trop de précipitation, de compromettre sa puissance. L'autorité du sénat lui avait déjà fait sentir ce danger en maintenant dans Rome l'ancien culte, au mépris des décrets qui avaient ordonné la clôture des temples et la cessation des sacrifices.

Quoi qu'il en soit, si l'empereur se fût

contenté d'établir et de protéger partout la liberté de conscience, les progrès de la foi chrétienne auraient été plus sages sans être moins rapides ; la religion et l'empire se seraient vus exposés à moins de troubles et de malheurs, si l'empereur avait moins rapproché les prêtres du trône, et s'il n'avait pas offert aux ministres d'un culte ennemi de tout ce qui est mondain, l'appât dangereux et presque irrésistible de la faveur, de la fortune et de la puissance : mais flatté, pressé, entraîné par les évêques qui l'entouraient, ce prince montra bientôt autant de passion pour convertir que pour vaincre ; il aimait autant à prêcher qu'à combattre, ses courtisans l'applaudissaient avec enthousiasme, mais ils ne donnaient à leurs vices que le masque de la piété, et leur hypocrisie, couvrant de fausses couleurs une avidité sans frein et des concussions sans bornes, livra l'empire aux plus affreux désordres.

Les plaintes qui s'élevaient de toutes parts pénétrèrent enfin dans le palais. Constantin se montra honteux et indigné de ces excès. S'adressant un jour à l'un

de ses favoris, il traça devant lui, sur la terre, avec sa lance, la figure d'un corps humain : « Entassez, lui dit-il, à votre » gré les richesses de l'empire, possédez » même le monde entier, il ne vous res- » tera un jour que cet étroit espace de » terre que je viens de mesurer, pourvu » même qu'on vous l'accorde. »

L'événement vérifia ces paroles mémorables, car, sous le règne de Constance, ce même courtisan, abusant toujours de son pouvoir, fut massacré par le peuple et privé de sépulture.

Quoique l'empire éprouvât tous les maux inséparables de la perte de la liberté et souffrît de tous les abus qui suivent les progrès du pouvoir arbitraire, le souvenir de tant de guerres civiles attachait les peuples au joug du prince qui les avait délivrés de tant de tyrans. Les Romains n'étaient pas heureux, mais ils vivaient tranquilles; les barbares, tant de fois vaincus, tentaient plus rarement de passer leurs limites, et les éternels ennemis de Rome, les Perses, n'osaient pas encore s'affranchir du traité honteux que leur avaient imposé Galère et *Dioclétien.*

Après la défaite de Licinius, l'empereur, voulant pacifier l'Orient, fit un long séjour à Nicomédie. Ce fut là qu'on lui décerna le titre de Victorieux, qu'il voulait et qu'il ne put transmettre à ses enfans, comme il leur transmit son autorité. Il avait formé le dessein de se rendre en Egypte, une nouvelle alarmante qu'il reçut le força de renoncer à ce voyage. Il apprit qu'une hérésie, qui divisait tous les esprits, venait de faire éclater dans cette contrée le feu de la sédition. Avant de parler des troubles que produisit l'opiniâtreté de cette nouvelle secte, dont l'hérésiarque Arius était le chef, il est nécessaire de retracer en peu de mots l'état où se trouvait alors l'Eglise, et quels avaient été, depuis trois siècles, l'esprit du christianisme, ses progrès et la cause de la haine constante qui s'était vainement opposée à sa propagation.

Puisque la Judée fut le berceau de ce culte, et que la religion de Jésus ne fit, suivant les auteurs ecclésiastiques, que perfectionner celle de Moïse, il est nécessaire de reporter nos regards sur les

diverses opinions qui s'étaient établies chez les Juifs avant la prédication de l'Evangile.

A l'exception de la secte des rachébites, peu importante et peu connue, il paraît que les Hébreux, jusqu'à l'époque de leur captivité en Syrie, et quelque temps après leur retour en Judée, altérèrent peu la doctrine de Moïse, et que ce ne fut qu'environ trois siècles avant la naissance de Jésus-Christ, qu'il s'établit dans leur croyance un mélange d'opinions philosophiques et religieuses.

Sous le règne des premiers Ptolomées, un grand nombre de Juifs, habitant alors Alexandrie, cédèrent au désir de connaître les systèmes de plusieurs philosophes qui cherchaient à concilier les opinions de Platon, de Pythagore, d'Hermès et de Zoroastre. Frappés de la conformité qui paraissait exister entre les idées de Platon et celles de Moïse, sur la grandeur et sur la puissance de Dieu, ils se persuadèrent que ce philosophe, ainsi que Pythagore, avaient connu les livres de Moïse et en avaient tiré ce qu'ils voyaient de sublime dans leurs écrits. Ils

adoptèrent donc en partie ce système chimérique de conciliation qu'on nommait le *sincrétisme.* D'autres Juifs, qui avaient échappé aux malheurs de leur patrie, à l'époque de la captivité, s'étant sauvés en Egypte, se retirèrent au milieu des déserts pour éviter la haine qui les poursuivait dans les villes. Là, privés de livres, éloignés de leurs temples, ils s'accoutumèrent à la vie ascétique; quelques pythagoriciens, persécutés comme eux, cherchèrent un asile dans la même contrée; la conformité de leur sort rapprocha leurs opinions, et ce mélange produisit les sectes des esséniens et des thérapeutes.

Lorsque Ptolomée Philadelphe, dont la vertu tolérante voulait répandre partout le bonheur, sans distinction de parti, de secte et de pays, permit aux Juifs exilés de retourner dans leur patrie, ils propagèrent en Palestine leur nouvelle doctrine. Les esséniens, accoutumés dans leur retraite à une vie contemplative, à la pratique d'une morale austère, ne purent supporter la corruption qui s'était introduite dans Jérusalem et dans les au-

tres villes de Judée; attachés à leurs principes et à leurs usages, ils vécurent à part dans les campagnes, loin des cités : la plus grande union régnait entre eux, et tous se secouraient mutuellement.

Tournés vers l'Orient, ils priaient Dieu avant le lever du soleil, se livraient ensuite au travail; à la cinquième heure du jour se baignaient, et faisaient après en commun un repas frugal, pendant lequel régnait un profond silence. Leurs mets étaient bénis par un prêtre. En sortant de table, ils rendaient grâces à Dieu, retournaient au travail, et, le soir, se réunissant pour souper, observaient les mêmes usages et gardaient le même silence.

On les voyait toujours vêtus de blanc; leurs biens étaient en communauté. Suivant les principes de Pythagore, personne n'était admis parmi eux qu'après trois ans de noviciat, pendant lesquels on éprouvait leur discrétion, leur zèle et leurs vertus.

Un serment, rigoureusement exigé, leur faisait prendre l'engagement de ne point nuire à autrui, d'observer ponctuellement la règle de la communauté, de fuir les

méchans, d'obéir aux lois, d'être fidèles au gouvernement, de ne point altérer la doctrine et de perdre la vie plutôt que de révéler aux profanes le secret de leur religion.

Cette secte austère, et d'autant plus fanatique qu'elle se croyait plus sainte, opposa dans la suite aux Romains une résistance invincible; les plus cruels supplices ne purent obtenir d'eux aucune action, aucune parole contraire à leur croyance.

Ils se persuadaient que tout dans le monde était enchaîné et réglé d'avance par le destin, que l'ame, immortelle de sa nature, emprisonnée dans le corps, en sortait au moment de la mort pour recevoir, si elle avait été vertueuse, de grandes récompenses, dans un lieu où régnait un printemps éternel, ou pour être tourmentés dans de sombres souterrains, si elle s'était laissé entraîner par le vice.

Les thérapeutes, plus exaltés encore dans leur croyance, se consacraient à une vie entièrement contemplative, abandonnaient leurs familles, renonçaient à

tous les biens, à tous les liens terrestres, et, se détachant de la matière, élançaient ardemment leur ame vers la divinité, croyant dans leur extase que, dégagés de l'influence des sens, ils s'approchaient de Dieu et pouvaient jouir de la vue de toutes ses perfections.

Ces nouvelles doctrines ne prirent point de crédit sur la plus grande partie du peuple, qui, sous le nom de saducéens, restait attaché aux anciennes opinions, ne comprenait que ce qui frappait les sens, et ne croyait pas à l'immortalité de l'ame. Ceux d'entre les Juifs, qui, sans adopter la morale pure des esséniens, admettaient le système immatériel de cette philosophie mystérieuse, s'appelèrent pharisiens. Au défaut de vertu, ils surchargeaient le culte de règles puériles, de longues prières, de pratiques superstitieuses, et voilaient, sous l'apparence d'une fausse piété, leur désir insatiable de pouvoir et de richesses. Dominant la multitude par leur indulgence pour les désordres, par leur gravité extérieure, par leurs austérités apparentes, ils s'emparèrent d'une grande autorité, ébranlèrent souvent celle

des rois : tyrans lorsqu'ils exerçaient la puissance, factieux lorsque le gouvernement l'emportait, ils furent une des principales causes des troubles et des guerres civiles qui déchirèrent leur patrie.

Les caraïtes, moins nombreux parce qu'ils étaient plus raisonnables, tenaient un juste milieu entre ces partis exagérés : au reste, malgré l'inimitié qui régnait entre les esséniens, les saducéens, les pharisiens, ils se regardèrent toujours comme de la même communion et ne s'accusèrent jamais d'hérésie, croyant apparemment, comme le dit Condillac, que les questions de la liberté, de l'immortalité de l'ame et de l'existence des esprits, n'étaient que des choses problématiques sur lesquelles on pouvait différer d'avis sans violer la loi de Moïse.

Ce fut dans ce pays, divisé d'opinions, au milieu de ces questions de secte, que la lumière de l'Evangile parut. Jésus-Christ l'apporta, ses apôtres et ses disciples la propagèrent; les premiers chrétiens furent des Juifs convertis, mais, dès leur premier pas, malgré les dispositions de ce peuple à croire aux prophètes et

aux miracles, ils durent rencontrer et rencontrèrent en effet de nombreux obstacles.

La doctrine de Jésus-Christ irritait les pharisiens, parce qu'elle condamnait l'hypocrisie, l'ambition, la cupidité, et plaçait la foi et l'exercice des vertus au-dessus des vaines cérémonies et des pratiques superstitieuses. Moins contraire au système des esséniens, elle irritait cependant leur amour-propre en blessant leurs prétentions à la supériorité qu'ils croyaient avoir par leur austérité sur toutes les écoles philosophiques et sur toutes les sectes religieuses.

Les saducéens et la masse du peuple hébreux, plus attachés à la lettre qu'à l'esprit de la loi et des prophéties, attendaient pour sauveur un prince de la maison de David, fort par les armes, brillant de majesté, éclatant par sa puissance, et qui étendît leur gloire mondaine et leur domination terrestre.

Ne croyant pas à l'immortalité de l'ame, ils regardaient comme chimérique un royaume spirituel, un bonheur qui ne commençait que dans une autre vie,

et ne pouvaient reconnaître comme le Messie, un homme obscur, un prophète pauvre qui n'avait d'autres armes que la parole, d'autre puissance que la vertu, n'ordonnait que des privations et ne promettait que des biens célestes.

D'ailleurs, quoique Jésus-Christ et ses disciples se montrassent exacts à fréquenter le temple, à célébrer la pâque, à se conformer aux rits prescrits, ils les regardaient comme des innovateurs téméraires qui voulaient substituer une nouvelle loi à celle de Moïse. Enfin les Hébreux qui s'étaient toujours crus le seul peuple chéri de Dieu, ne pouvaient supporter qu'une nouvelle secte appelât les autres nations à partager les lumières de la vraie croyance et les faveurs de la divinité.

Telles furent les causes qui portèrent la plus grande partie des Juifs à rejeter la nouvelle loi et qui excitèrent leur haine opiniâtre contre les chrétiens. Malgré ces difficultés, la doctrine de l'Evangile prêchée en Palestine, s'étendit par le zèle des apôtres, d'abord à Damas, à Antioche, et bientôt à Ephèse et à Smyrne.

Elle pénétra dans toutes les villes d'Asie, traversa la mer, parcourut l'Archipel, s'introduisit au milieu des temples antiques de la Grèce, dans les opulentes cités de Corinthe, d'Athènes et de Sparte. Arrivée en Egypte, malgré les ténèbres de la superstition, elle fit promptement de nombreux prosélytes dans Alexandrie. L'activité d'un commerce immense y réunissait des hommes de tous les pays, des sectateurs de toutes les religions, des philosophes de toutes les écoles, et l'intérêt public y commandait la tolérance.

Rome, destinée à devenir un jour la capitale du monde chrétien, après avoir cessé d'être la reine du monde idolâtre, ne tarda pas à recevoir dans ses murs tous les partisans de ce nouveau culte.

Un passage de Tacite prouve que, du temps de Néron, soixante-dix ans après la naissance de Jésus-Christ, il existait déjà dans cette ville un grand nombre de chrétiens; mais à cette époque, on les confondait encore souvent avec les Juifs. La morale sévère de l'Evangile, prêchée par des hommes pauvres et simples, était trop opposée à l'orgueil des grands et

aux mœurs corrompues des riches, pour être accueillie favorablement par eux. Elle ne devait être reçue avidement que par les malheureux, par les esclaves, par les opprimés, par tous ceux qui avaient besoin de l'espoir d'une autre vie pour se consoler des infortunes qu'ils éprouvaient sur la terre; aussi l'histoire laisse un voile d'obscurité sur les premiers pas du christianisme.

Commençant presque en silence cette immense révolution qui changea les opinions et les mœurs de la terre, il marchait, il croissait dans l'ombre, et s'étendit long-temps avant d'attirer sur lui les regards dédaigneux des classes élevées, qui ne s'occupaient que des querelles des princes, des intrigues des cours, et qu'étourdissaient continuellement les triomphes ou les revers des armées, la chute ou l'élévation des tyrans, l'agitation des assemblées publiques, la pompe des fêtes et la solennité des jeux.

Les hommes, même les plus occupés de la recherche de la vérité, et qui se consacraient à l'étude de la philosophie, n'avaient alors, pour la plupart, d'autre but

dans leurs travaux que d'approfondir les systèmes les plus propres à maintenir l'ame dans le calme au milieu des orages de la vie, à augmenter la somme de nos jouissances et à diminuer celle de nos peines. C'était le bonheur terrestre qu'ils cherchaient; les uns le plaçaient dans la vertu, les autres dans la volupté; laissant au peuple la croyance du Tartare et de l'Elysée, ils se moquaient des Dieux de la fable, ne croyaient pas à d'autres, ou n'admettaient que des idées vagues de destin et de providence, et regardaient comme chimérique toute recherche d'une félicité placée au-delà des bornes de la vie.

Les premières notions confuses qui se répandirent sur la croyance des chrétiens n'excitèrent que l'étonnement et le mépris des partisans du culte établi. Accoutumés à n'adorer que le maître du tonnerre, que des astres brillans, des élémens formidables, des vertus éclatantes, des passions impérieuses et des héros déifiés, habitués à encenser l'amour, la fortune, la vengeance, la force et la gloire, ils regardaient comme insensés les sectateurs d'une doctrine qui sacrifiait tous les plai-

sirs et toutes les passions à l'idée, selon eux chimérique, d'une félicité éternelle, qui prêchait l'humilité aux grands, rappelait l'égalité aux princes, méprisait le luxe, honorait la pauvreté, et remplaçait les majestueuses divinités de l'Olympe par un Dieu inconnu, né dans la classe des artisans, éloigné pendant sa vie de toutes les grandeurs du monde, et condamné par ses concitoyens au plus honteux supplice.

S'il est facile de comprendre pourquoi les Romains méprisaient une croyance nouvelle, aussi contraire à leurs idées qu'à leurs mœurs, il ne l'est pas autant d'expliquer les motifs de leur haine violente contre ce culte moral, et qui les portèrent à proscrire les adorateurs de Jésus-Christ, tandis que leur tolérance illimitée respectait partout les religions de tous les peuples et les superstitions de tous les genres.

Plusieurs causes contribuèrent à fomenter cette haine qui fit verser tant de sang. Les Juifs, se regardant comme le peuple chéri de Dieu, méprisaient les autres peuples; ils ne voulaient former

aucun lien avec eux, supportaient avec indignation le joug des Romains, refusaient de rendre aux images des empereurs les hommages prescrits par les lois et par la religion de l'empire. Toujours disposés à la révolte quand toute la terre obéissait aux vainqueurs du monde, une destruction totale leur paraissait moins humiliante que l'asservissement. D'ailleurs la voix de leurs prophètes, qu'ils interprétaient au gré de leurs désirs, leur faisait espérer l'appui du ciel et un triomphe éclatant.

Sous le règne de Néron, ils se révoltèrent, prirent les armes, chassèrent les Romains de leur pays, bravèrent l'autorité des maîtres de la terre, massacrèrent les troupes qui occupaient leurs villes et firent reculer les invincibles légions, dont jusque-là les Parthes seuls, dans l'Orient, avaient repoussé les armes.

Leur fanatisme et leur opiniâtre résistance les rangea au nombre des plus implacables ennemis de Rome; on sentit bientôt qu'on ne pouvait les soumettre sans les anéantir.

Cette guerre furieuse et les excès aux-

quels se livrèrent les différentes sectes juives qui déchirèrent la malheureuse Jérusalem jusqu'au dernier jour de son existence, portèrent au plus haut degré l'exaspération des Romains contre ce peuple, contre ses lois et contre son culte. Les chrétiens, que l'on confondait avec eux, furent enveloppés dans cette haine, et dès-lors, il ne put exister de rapprochement ni de paix entre les adorateurs de Dieu et les sectateurs du polythéisme.

En vain les chrétiens opposaient aux accusations de leurs ennemis une morale pure, une vie humble, une parfaite soumission aux princes; en vain même leur accroissement prouvait avec évidence que, loin de partager la haine et le mépris des Juifs pour les autres peuples, ils voulaient les attirer tous à leur croyance; comme ils refusaient de participer aux cérémonies publiques et aux sacrifices dans un pays où les lois civiles et religieuses étaient inséparablement unies, on les traitait en factieux : ce n'était point comme adorateurs d'une divinité particulière qu'on les poursuivaient, mais comme des rebelles aux lois. Leurs adversaires

ne voulaient point laisser dans l'indépendance les ennemis de leurs prêtres, de leurs temples, de leur luxe, de leurs passions, de leurs fêtes, de leurs jeux. Aucune transaction ne devait avoir lieu entre des croyances, des mœurs, des sentimens, des principes si opposés. La puissance déploya sa force, les proscriptions commencèrent sous le règne de Domitien; la terre fut couverte de martyrs; mais la violence qui détruit les corps ne peut rien sur les esprits; on immole les hommes, mais on ne tue pas les opinions, et le sang de ces victimes humaines fortifia les racines de leur foi.

Le courage des chrétiens torturés et mourans excita d'abord la pitié, et bientôt l'admiration; les peuples, accoutumés à diviniser la force et l'héroïsme, se trouvaient disposés à placer dans le ciel ces martyrs, dont la fermeté affrontait tant de périls et tant de supplices pour défendre leur croyance. Beaucoup d'hommes commencèrent à regarder comme vraie, une religion pour laquelle on bravait la mort. Aux yeux même de ceux qui regrettaient les antiques vertus, cette résistance invin-

cible avait quelque chose de romain; et lorsque tout ployait servilement sous le joug de la tyrannie, ces premiers chrétiens seuls semblaient, par leur courage, rappeler le souvenir de l'ancienne liberté.

Plus tard, quelques empereurs, assez sages pour sentir qu'on grandit tout ce qu'on persécute, et assez vertueux pour rendre justice aux principes moraux des chrétiens proscrits, écoutèrent favorablement leur apologie écrite par Justin, par Quadrat, par Aristide, philosophes convertis. La persécution se ralentit; les prosélytes de la religion se multiplièrent tellement, que, du temps de Tertullien, on voyait dans toutes les parties de l'empire beaucoup d'anciens temples vides d'adorateurs, et que la foi chrétienne comptait déjà sur un grand nombre d'appuis dans le sénat, dans les maisons des grands et dans les palais des princes.

Malgré les efforts cruels et infructueux de Commode, de Sévère, de Décius et d'Aurélien, le polythéisme, au lieu de se relever, vit progressivement tomber sa puissance. Sous le règne de Dioclétien,

la force des deux partis était presque égale, et c'est ce qui rendit la proscription si violente et si meurtrière, quand, après vingt ans de tolérance, ce prince, entraîné par Galère, publia l'édit qui ordonnait l'abolition du christianisme.

Cependant, malgré la foule de victimes que Galère, Maximin, Maxence et Licinius immolèrent à leur superstition et à leur politique, le christianisme conservait encore tant de sectateurs, que Constantin crut pouvoir, en se mettant à leur tête, balancer avec avantage les forces de ses adversaires, combattre Rome et attaquer sans danger, sous l'enseigne de la croix, Mars et Jupiter même au sommet du capitole : l'événement justifia sa confiance et les calculs de sa politique.

Pendant le premier siècle de l'ère chrétienne, à l'époque où nous avons vu que les Romains se bornaient à mépriser la secte naissante des chrétiens et les confondaient avec les Juifs, rien n'éclairait les pas de cette religion, alors obscure et presque ignorée. Aucun acte public ne constatait son existence, aucun philosophe n'étudiait ses principes, aucun historien

ne suivait sa marche. Les différentes communautés, ou églises chrétiennes, travaillant dans l'ombre à la propagation de la foi, à l'établissement de la discipline, à l'institution du gouvernement religieux des fidèles, dérobaient aux regards des magistrats et du public leurs assemblées, leurs sacrifices, leurs livres, leur correspondance. L'Eglise s'organisait avec mystère, et la tradition seule pouvait conserver, par un petit nombre de documens échappés aux proscriptions, l'histoire des premiers successeurs des apôtres.

Cette obscurité inévitable qui devait entourer le berceau du christianisme, et le silence universel des historiens profanes, relativement aux chrétiens, ont donné lieu aux doutes répandus par les adversaires de cette religion sur la résidence des apôtres à Rome, sur l'établissement de la hiérarchie ecclésiastique et sur la succession des premiers pontifes qui occupèrent la chaire romaine. De ce silence des autorités publiques et des historiens, ils ont même tiré des armes pour attaquer l'authenticité des évangiles, l'institution des premières églises et presque

toutes les bases de la religion. Mais, suivant le témoignage des écrivains ecclésiastiques, qui, d'après les écrits des pères de l'Eglise, ont pu seuls porter quelques lumières sur la première époque de l'histoire du christianisme, lorsque Néron voyageait dans la Grèce, l'an 67 de Jésus-Christ, le gouverneur de Rome ordonna le supplice de saint Pierre et de saint Paul: ce dernier, en qualité de citoyen romain, eut la tête tranchée; saint Pierre, comme juif, fut crucifié. Sa femme était morte avant lui. Eusèbe, qui écrivait deux cent cinquante ans après cet événement, dit que, de son temps, on voyait encore leurs portraits. Saint Lin succéda à saint Pierre dans l'administration de l'église de Rome; après lui, saint Clet ou Anaclet, et ensuite saint Clément, occupèrent ce siége. Tels furent, dit l'histoire ecclésiastique, les trois premiers évêques de Rome, en avouant qu'on n'a aucune certitude sur l'ordre et la durée de leur pontificat. Eusèbe croit qu'Anaclet mourut l'an 95 de Jésus-Christ. Cette même année, qui était la dernière du règne de Domitien, l'apôtre saint Jean subit le martyre, après

avoir établi Polycarpe, son disciple, évêque de Smyrne.

A cette époque, pour la première fois, un homme éminent par sa naissance et par ses dignités parut et brilla dans les rangs des chrétiens; le consul Clément, parent de Domitien, subit la mort pour la foi de Jésus-Christ.

Les pontifes qui gouvernaient l'église de Rome, jusqu'à Constantin, furent, après ceux que nous venons de nommer, d'abord saint Evariste : pendant que ce pape vivait, les chrétiens furent persécutés par les ordres de Trajan. L'histoire ecclésiastique rapporte que saint Siméon, parent de Jésus-Christ, le dernier de ses disciples, et qui était évêque de Jérusalem, fut crucifié sous le règne de ce prince : elle dit qu'à cette même époque saint Ignace souffrit le martyre, et que ce fut alors qu'on vit les démons, c'est-à-dire les faux dieux, cesser de rendre des oracles.

Saint Alexandre, saint Sixte et saint Thélesphore succédèrent à Evariste. Thélesphore mourut martyr. Saint Hygin et saint Pie le remplacèrent. Ce dernier mourut l'an 157.

Après lui, saint Anicet occupa le siége de Rome pendant onze ans, vit l'Eglise attaquée par plusieurs hérésies, et souffrit le martyre sous le règne de Marc-Aurèle *.

Pendant le pontificat de son successeur, saint Soter, l'hérésie de Montan naquit et prit beaucoup de force. Saint Eleuthère fut pape pendant dix-huit ans. Sous son pontificat, la Gaule vit ses premiers martyrs, et l'Angleterre reçut des missionnaires qui vinrent y porter l'Evangile.

Après sa mort, saint Victor occupa le saint-siége, et voulut séparer les églises d'Asie de la communion romaine, parce que les communautés de l'Orient ne s'accordaient point avec celles de l'Occident sur l'époque de la célébration de la Pâques.

Saint Zéphirin le remplaça. Ce fut pendant son pontificat que les chrétiens se virent persécutés par l'empereur Sévère. Saint Irénée souffrit le martyre à Lyon. Les auteurs ecclésiastiques nous ont transmis une lettre d'Irénée, dans laquelle cet évêque rappelle qu'il avait été élevé par

* 169.

saint Polycarpe, disciple de saint Jean. Cette même lettre contient la nomenclature des pontifes qui avaient occupé le siége de Rome, depuis saint Pierre jusqu'à Zéphirin.

Tertullien, célèbre par ses écrits et par ses éloquentes apologies du christianisme, vivait alors. Il finit par embrasser l'hérésie des montanistes.

Après Zéphirin, saint Caliste fut évêque de Rome, et subit la mort des saints. Ce fut pendant l'administration de ce pape que s'élevèrent dans la capitale du monde les premiers édifices publics consacrés au culte des chrétiens. L'empereur Alexandre Sévère leur céda une maison pour la célébration de leurs mystères.

Saint Urbin et saint Pontien exercèrent successivement le pontificat. Ce dernier fut exilé par Maximin. Le même prince mit à mort saint Euthère, son successeur. Après lui, saint Fabien occupa le siége de Rome quatorze ans. Saint Denys fut envoyé par lui à Paris, saint Saturnin à Toulouse; l'empereur Décius persécuta les chrétiens et ordonna le supplice de saint Fabien.

La violence de cette persécution laissa le siége de Rome vacant pendant seize mois. Saint Corneille, en 251, fut élu pape, combattit l'hérésie des novatiens et s'unit pour soutenir l'Eglise avec saint Cyprien, évêque de Carthage, aussi célèbre par ses talens que par son zèle pour la foi. Après quinze mois, saint Corneille termina par le martyre son pontificat.

Saint Luce, qui le remplaça, fut d'abord banni, puis rappelé et ensuite condamné à mort. Saint Etienne, son successeur, éprouva le même sort, ainsi que saint Sixte II. En Afrique, on trancha les jours de saint Cyprien.

Saint Denys, vanté pour son érudition, et saint Félix, furent papes, l'un pendant dix ans et l'autre pendant cinq. Ce fut sous le pontificat de leur successeur, saint Eutichien, que la cruelle persécution d'Aurélien eut lieu, et que l'hérésie des manichéens se répandit dans le monde.

Saint Caïus occupa douze ans le siége de Rome; sous son pontificat, saint Denys, premier évêque de Paris, eut la tête tranchée en 287.

Saint Marcellin fut élu évêque de Rome en 296, sous le règne de Dioclétien. L'édit de cet empereur, qui détruisit tant de temples, répandit tant de sang et livra aux flammes tant de livres saints, fit donner à cette époque le nom de l'*Ère des martyrs*. Elle commença en 304; la rigueur de cette longue persécution força les chrétiens de laisser le siége de Rome vacant près de quatre années. En 308, saint Marcel l'occupa et fut remplacé par saint Eusèbe. Celui-ci eut pour successeur saint Melchiade. Ce fut sous son pontificat que Constantin arbora l'enseigne de la croix, détrôna Maxence et s'empara de Rome. Saint Sylvestre, élu pape après lui, gouverna l'Eglise pendant vingt-un ans, et vit naître l'hérésie d'Arius.

Par ce précis rapide, on voit que nous devons à la tradition seule, quelques notions sur l'histoire de l'établissement du christianisme. Dans le premier siècle, les auteurs profanes ne parlaient point d'une secte nouvelle presque ignorée par eux, et les persécutions qui commencèrent au règne de Domitien n'ont pas permis que

les actes des premiers successeurs des apôtres vinssent jusqu'à nous.

Les renseignemens positifs ne datent que du moment où le christianisme, assez répandu pour exciter la curiosité des philosophes, l'attention des magistrats, et la jalousie des pontifes, fut attaqué par les uns et persécuté par les autres. Il paraît que, de tous les écrivains de ce temps, Celse fut celui qui écrivit avec le plus de force contre la religion chrétienne. Quadrat, qui avait succédé à saint Denys l'aréopagite, comme évêque d'Athènes, répondit à Celse, et dans l'année 124 présenta son apologie du christianisme à l'empereur Adrien.

A cette époque, une nouvelle secte, née dans l'Orient, prenait beaucoup d'empire sur les imaginations ardentes et augmentait encore la confusion des idées qu'on avait alors sur la religion chrétienne. Les gnostiques ou illuminés, mêlant ensemble les principes de l'Evangile, ceux de Zoroastre et de Pythagore, avec les systèmes séduisans de Platon, prétendaient que Dieu, ou la perfection infinie, qu'ils nommaient aussi *Paraclet*,

était un Océan de lumières dont il sortait continuellement des émanations auxquelles ils donnaient le nom d'*eons*. Ces éons, plus ou moins parfaits, suivant qu'ils s'éloignaient plus ou moins de leur source, formaient une échelle graduée, depuis l'esprit éternel jusqu'à la matière brute, depuis la lumière jusqu'aux ténèbres. Les bons et les mauvais génies, les esprits célestes, les astres, les prophètes, les hommes éclairés par une science divine étaient des éons. Plus on se détachait de la matière pour se rapprocher de l'esprit, et plus on se trouvait susceptible, en remontant cette échelle mystérieuse, de jouir du vrai bonheur, de connaître la vérité, et d'entrer même en communication avec les êtres intermédiaires, c'est-à-dire, avec les esprits.

Plusieurs philosophes païens, pour soutenir leurs dieux, déjà discrédités et livrés au ridicule par Lucien, adoptèrent les fables d'Alexandrie et prétendirent que ces divinités de l'Olympe étaient des éons. Un grand nombre de chrétiens égarés adopta une partie de ce système, et tous, s'abandonnant aux écarts de leur

imagination, se divisèrent en plusieurs écoles différentes. Les montanistes ne regardèrent Jésus-Christ que comme un éon. Montan, lui-même, le chef de cette secte, se disait illuminé par le Paraclet, et le plus parfait des éons.

D'autres admettaient deux principes, celui du bien et du mal qui se combattaient éternellement. Cette erreur donna naissance au manichéisme.

Les valentiniens confondaient le verbe de l'Evangile avec celui de Platon; on accusait une grande partie des gnostiques, dont les assemblées nocturnes et mystérieuses s'appelaient *Agapes*, de se livrer aux plus honteuses superstitions, et de renouveler les scandaleuses débauches des bacchanales, et comme alors l'opinion publique ne faisait aucune distinction entre toutes ces sectes nouvelles, les chrétiens se virent souvent confondus avec les illuminés, et leurs assemblées religieuses furent traitées avec la haine et le mépris qu'inspiraient les rassemblemens licencieux des gnostiques.

Lorsqu'Antonin occupa le trône, la morale de l'Evangile se vit défendue et

disculpée avec force et succès par saint Justin dans l'année 150. Il réfuta toutes ces calomnies, dont la fausseté était démontrée encore plus évidemment par la simplicité, la sagesse et la vertu de ceux qui avaient embrassé la foi de Jésus-Christ.

L'Eglise chrétienne alors pouvait se défendre plus glorieusement par les exemples que par les écrits ; pure, comme le sont toutes les institutions près de leur source, le luxe et la corruption ne s'y étaient point introduits. Ces premiers chrétiens, pauvres, humbles, zélés, charitables, courageux, ne connaissant d'autres passions que l'amour de Dieu et du prochain, devaient paraître, aux yeux de leurs ennemis mêmes, des modèles de la plus parfaite philosophie, comme ils étaient dans l'opinion de leurs frères des modèles de sainteté. Aussi, malgré l'habitude de la superstition et la crainte des supplices, ce culte austère qui proscrivait si rigoureusement toutes les jouissances mondaines, acquérait sans cesse de nouveaux et de nombreux partisans, tant on se sentait entraîné par l'admiration pour des hommes qui, dans un siècle de dé-

pravation, conservaient des mœurs si pures, et qui, au milieu d'une époque de décadence et d'asservissement, gardant une héroïque liberté, opposaient tant de vertus aux vices, tant de douceur à la haine, et un si ferme courage à la tyrannie.

Les armes d'une brillante éloquence ne tardèrent pas à venir au secours du christianisme persécuté. Tertullien et Origène prirent la défense de cette religion, et par de nombreux écrits s'efforcèrent de prouver la pureté des principes et la vérité des faits sur lesquels elle était fondée.

Origène porta le zèle jusqu'au fanatisme, et se mutila pour être plus certain de dompter ses passions. Cet égarement fut condamné par l'Eglise. Tertullien, entraîné par une imagination ardente, finit par tomber dans l'erreur des montanistes. L'un et l'autre, enthousiastes de Platon, avaient adopté une grande partie des opinions de ce philosophe. C'est dans les écrits de Tertullien qu'on trouve le plus d'argumens pour établir la succession des évêques dans les principales églises depuis les apôtres.

Origêne fit un immense travail pour comparer et concilier toutes les versions de l'Ecriture : l'un de ses plus remarquables ouvrages fut la réfutation du livre de Celse. Saint Grégoire Thaumaturge, célèbre par ses talens, était disciple d'Origêne.

Depuis le milieu du second siècle, l'histoire de l'Eglise ne manque plus de documens certains; elle a plutôt à se plaindre de la multiplicité des lumières qui se présentent pour éclairer sa marche, et après avoir cherché péniblement la vérité au milieu du silence des contemporains et à la lueur incertaine des traditions, elle se trouve tout-à-coup jetée dans la confusion des sectes, des hérésies, et dans toutes ces controverses dont la subtilité métaphysique paraît si éloignée de la simplicité de l'Evangile.

Les discordes souvent sanglantes produites par ces différens schismes forment une triste partie du tableau que nous devons tracer. Nous admirions les principes purs d'un culte dont les ministres étaient pauvres et persécutés; nous aurons à déplorer les erreurs et les passions qui trou-

blent la paix d'une Eglise riche et triomphante.

Les lumières les plus pures sont bientôt altérées par les faiblesses humaines, et, semblables à la république romaine, l'Eglise chrétienne se corrompit dès que ses conquêtes lui donnèrent l'empire du monde.

Les premiers chrétiens n'ambitionnaient de trésors et d'honneurs que dans le ciel; leurs différentes communautés, soumises à des règles simples et d'une exécution facile, étaient gouvernées par des prêtres et par des diacres. Les successeurs des apôtres, qui les présidaient, prirent ensuite le titre d'évêques: ils administraient les sacremens, maintenaient la discipline, réglaient les cérémonies, consacraient les ministres, dirigeaient les fonds communs, et jugeaient en arbitres les différens que les fidèles ne voulaient pas soumettre aux tribunaux des idolâtres.

Comme les *gentils*, c'est-à-dire les habitans des nations étrangères à la Judée, composèrent bientôt la majorité des chrétiens, on cessa de suivre la loi de Moïse; et après la dispersion des Juifs, sous le

règne d'Adrien ; on finit par regarder comme hérétiques les chrétiens qui, sous le nom de Nazaréens, persistaient à suivre la loi judaïque.

Chaque congrégation chrétienne élisait son évêque. A la fin du deuxième siècle, les chrétiens, plus multipliés, formèrent des synodes provinciaux ; dont les amphictions et la ligue achéenne leur avaient peut-être donné l'idée. Cet établissement accrut la puissance des évêques ; ils ne faisaient d'abord que des exhortations fraternelles ; bientôt le besoin de l'ordre, et peut-être l'ambition, leur firent contracter l'habitude de commander, et l'on ne tarda pas à leur entendre dire, comme saint Cyprien, que « les princes et les » magistrats n'ont qu'un domaine terrestre » et passager, tandis que l'autorité épis- » copale vient de Dieu, et s'étend sur ce » monde et dans l'autre. »

La communauté des biens s'opposait au prosélytisme ; on y renonça. La nécessité de régler une administration qui s'étendait chaque jour, établit la hiérarchie. L'égalité, à laquelle prétendaient les prêtres, disparut devant la puissance des

évêques; ceux-ci cédèrent la prééminence aux métropolitains, et presque tous reconnurent pour le premier d'entre eux et pour leur chef, l'évêque de Rome, comme successeur de saint Pierre, auquel on attribua dans la suite exclusivement le nom de *pape*. Mais cette suprématie ne s'établit pas sans obstacles; on lui résista souvent en Afrique et en Asie; car on voit toujours se renouveler, dans les affaires du ciel comme dans celles de la terre, l'éternel combat de la république et de la monarchie.

Le sacrifice absolu, qu'autrefois les fidèles étaient contraints à faire de leurs biens, fut réduit à la dîme et aux offrandes.

Sévèrement attentive au maintien de la foi, chaque société religieuse séparait de sa communion ceux qui s'étaient souillés de quelques crimes, ou qui professaient des principes contraires à la doctrine et à la morale chrétienne. L'excommunié n'avait plus de part aux cérémonies, aux sacremens, aux distributions, et chacun fuyait sa présence. La réconciliation était plus ou moins difficile, suivant les diffé-

rentes règles reçues dans chaque pays? En Galatie, un apostat obtenait sa grâce après cinq ans de pénitence; en Espagne, on lui refusait l'absolution jusqu'à l'article de la mort.

On chercherait vainement dans les annales du monde un plus rare modèle de vertu, de morale, d'austérité, que celui qui fut offert à l'admiration des hommes pendant près de trois siècles par les chrétiens. Ce qui les distinguait surtout, c'était une vertu douce, tendre, active, qui les portait à soigner les malades, à secourir les pauvres, à consoler les malheureux, à aimer tous les hommes, même leurs persécuteurs, à se regarder tous comme égaux et comme frères.

On ne voit rien dans les écoles de philosophie qui donne une juste idée de cette passion pour l'humanité, de cette bienveillance universelle que les chrétiens nommèrent charité. Les anciens philosophes, admirables dans leurs préceptes pour enseigner la justice, pour prescrire la tempérance, pour augmenter la force, pour conseiller la modération, ne s'adressaient presque jamais qu'à l'esprit; les

apôtres parlaient au cœur. Zénon, Platon, Socrate, ne rapprochaient les hommes que par les chaînes du devoir : l'Evangile les unissait par les liens de l'amour. Enfin c'est par cette vertu que le christianisme conquit l'univers. Les pompes, les trophées, la richesse, la puissance, les voluptés du paganisme, disparurent à la voix du Dieu bon qui dit aux hommes : *Aimez-vous et pardonnez-vous.*

Pour gouverner les premiers chrétiens, les évêques n'eurent long-temps à employer d'autre force que celle de l'exemple; mais la puissance, la richesse et le repos altérèrent les mœurs du clergé : peu de chrétiens résistèrent aux erreurs et à la dépravation d'un siècle corrompu. Tout dans l'empire romain participait à sa décadence, et sans avoir égard aux diatribes des ennemis du christianisme, on peut juger, par le tableau que nous a transmis, du temps du Constantin, l'évêque Eusèbe, des désordres scandaleux qui affligeaient l'Eglise, et dont il attribuait la cause à son accroissement, à son luxe et à sa prospérité.

C'est dans cet état de puissance ascen-

dante et de pureté décroissante que Constantin trouva l'Eglise chrétienne lorsqu'il la fit triompher de ses ennemis, et l'associa, pour ainsi dire, à l'empire du monde.

Après sa victoire, le désir de dominer augmenta l'ardeur des sectes, qui jusque-là ne s'étaient combattues que dans l'ombre. Vingt ans auparavant, un des évêques de Thébaïde, nommé Mélèce, convaincu d'avoir sacrifié aux idoles, avait été déposé par Pierre, évêque d'Alexandrie.

Dans l'Egypte et dans une grande partie de l'Orient, l'*ecclectisme* avait succédé au *syncrétisme*. Les partisans de ce système se croyaient le droit de choisir dans chaque doctrine religieuse ou philosophique ce qui plaisait le plus à son imagination, et la plupart faisaient dans leur croyance un mélange bizarre de christianisme, de platonisme et de pythagorisme. Les partisans de Mélèce ne furent point découragés par sa condamnation. Ce schisme s'étendit, et bientôt on vit marcher avec éclat sur ses traces un homme éloquent et ambitieux, c'était Arius.

Comme il parut d'abord disposé à se repentir de ses erreurs, Achillas, évêque d'Alexandrie, le rétablit dans sa communion, mais ses vrais sentimens ne tardèrent pas à éclater. Le successeur d'Achillas, qu'on nommait Alexandre, dans une instruction adressée à son clergé, ayant parlé de la conformité de substance qui existe entre Dieu et Jésus-Christ, Arius, qui avait adopté quelques opinions des gnostiques, accusa hardiment son évêque d'hérésie, nia la divinité de Jésus-Christ, et déclara publiquement que le fils étant engendré, avait été tiré du néant, et ne pouvait avoir une substance conforme à celle de son père.

L'éloquence d'Arius entraîna beaucoup de chrétiens, et lui fit, même parmi les prêtres et les évêques, un grand nombre de partisans. Né au milieu des déserts de la Libye, son génie avait toute l'ardeur de ce climat brûlant; instruit par les livres des anciens philosophes, il joignait la subtilité grecque à la chaleur africaine, sa piété apparente voilait son ambition, une humilité affectée déguisait son audace: tel le représentent les écrivains ortho-

doxes de ce temps. Ils prétendent tous que l'Eglise n'eut point de plus formidable ennemi.

Le peuple, les prêtres le suivaient en foule ; les femmes surtout, entraînées par le feu de ses paroles, embrassaient sa cause avec passion. Cette secte s'étendit rapidement en Egypte, en Syrie, en Palestine. Les adversaires d'Arius, aussi ardens que lui, le combattaient non-seulement avec zèle, mais avec fureur. Ainsi l'arianisme, dès sa naissance, divisait toutes les familles, agitait toutes les villes. Chaque place publique semblait transformée à la fois en école de théologie, en théâtre de discorde, et devenait souvent un champ de bataille.

Un concile de cent évêques, convoqués à Alexandrie, excommunia Arius, ainsi que les évêques Théonas et Second. Ce jugement excita de violentes plaintes ; le célèbre Eusèbe, évêque de Nicomédie, voulut exiger d'Alexandre le rétablissement d'Arius dans sa communion, et Constancie, sœur de l'empereur, appuya ses sollicitations.

Arius, banni d'Alexandrie, se vit ac-

cueilli favorablement par un autre Eusèbe, évêque de Cézarée, célèbre par son esprit, et puissant à la cour. Enfin un concile, convoqué par les deux Eusèbe à Nicomédie, se déclara pour les opinions d'Arius, et les pères qui composaient cette assemblée écrivirent en faveur de l'hérésiarque à tous les évêques de l'empire.

Constantin gémissait des troubles qui déchiraient l'Eglise, dont il avait cru consolider par ses armes la paix et la prospérité.

Dans le dessein et avec l'espoir de rapprocher les esprits, il blâma l'un et l'autre parti d'avoir mis en discussion des questions *insolubles pour l'esprit humain.* Ces subtilités ne lui paraissaient pas essentielles à la religion, et comme elles ne devaient pas, selon ses principes, rompre l'union chrétienne, il invitait chacun à garder pour lui ses opinions, et à cesser de disputer sur ces mystérieux objets : « Laissez-moi, leur écrivait-il, des nuits sans » trouble, des jours sereins et une lumière sans nuages. Où trouverai-je du » repos, si les serviteurs de Dieu se dé-

» chirent, je voulais me rendre dans vos » contrées, vos discordes me ferment le » chemin de l'Orient; réunissez-vous pour » me le rouvrir. »

On ne répondit à ces sages conseils que par d'autres discussions sur l'époque à laquelle on devait célébrer la fête de Pâques. Osius, évêque de Cordoue, chargé des lettres et des ordres de l'empereur, fit de vains efforts pour rétablir la paix.

Un nouveau concile fut réuni dans Alexandrie, mais l'aigreur des partis rendit toute conciliation impossible, et comme on crut que l'empereur inclinait du côté des adversaires d'Arius, la fureur des sectaires s'accrut à tel point que, dans plusieurs villes, on mutila, on brisa les statues de ce prince.

Quelques courtisans dénoncèrent avec chaleur cet attentat, dans l'intention d'exciter son courroux. Constantin, portant alors la main sur son visage, leur dit en souriant : *Je ne me sens pas blessé.* Ce mot, répété dans tout l'empire, commanda le respect aux factieux, et le silence aux flatteurs.

Cependant l'empereur, voyant que ces querelles prolongées menaçaient la tranquillité publique, convoqua un concile général à Nicée en Bithynie.

Ce fut à cette époque que le prince publia plusieurs lois fort sages pour augmenter l'autorité paternelle, pour régler l'émancipation des mineurs, pour réprimer les excès de l'usure. Ils étaient portés à tel point qu'on crut faire une grande réforme en réduisant l'intérêt du prêt en argent à douze pour cent, et en nature, à trois boisseaux pour deux.

Si, à cet égard, les mœurs publiques étaient trop relâchées, de leur côté, les évêques se montraient trop austères. Ils regardaient tout intérêt comme usuraire; leur zèle, plus ardent qu'éclairé, les empêchait de voir qu'interdire aux prêteurs tout profit, c'était porter une atteinte mortelle au crédit et au commerce.

Dans l'année 325, le concile de Nicée ouvrit sa session : c'était la première fois qu'on voyait l'Eglise toute entière rassemblée.

Elle offrit aux regards du monde la réunion d'un grand nombre de prélats

respectables par leurs vertus, célèbres par leurs talens, et dont les tortures avaient souvent éprouvé le courage. L'un d'eux, Paphnuce, qui administrait un diocèse dans la Thébaïde, portait sur son front l'empreinte du fer des bourreaux; en le voyant, Constantin s'approcha de lui avec respect, et baisa plus dévotement que politiquement cette cicatrice. Il ignorait les conséquences dangereuses de ce pieux abaissement, et ne prévoyait pas que l'ambition s'enorgueillirait de cet hommage rendu par la puissance, non au sacerdoce, mais à la religion et à la vertu. On ne comptait dans cette assemblée que dix-sept évêques ariens; le plus redoutable rival d'Arius fut un jeune prêtre, nommé Athanase, que l'évêque Alexandre avait élevé. Athanase, destiné par le sort à jouer un rôle éclatant dans ces querelles religieuses, déploya, dès qu'il prit la parole, une éloquence vive et brillante qui frappa d'étonnement les ariens, la cour et le concile.

L'empereur, entouré de tous les pontifes chrétiens, se vit assailli par une foule de requêtes et de mémoires qui conte-

naient un grand nombre de plaintes et d'accusations, que faisaient réciproquement l'un contre l'autre les évêques de toutes les églises de l'empire. Après en avoir pris connaissance, ayant convoqué devant lui ces prélats : « Je remets, leur » dit-il, la décision de tous vos procès à » un jour fixe; ce sera celui du jugement » dernier : Dieu est votre seul juge; je » ne prononcerai point sur de telles causes. » Vous n'avez qu'un unique devoir, rem- » plissez-le; il consiste à vivre sans méri- » ter de reproches, et sans en faire à votre » prochain. Imitons, croyez-moi, la bonté » divine, oublions et pardonnons. »

En même temps, il jeta au feu tous ces libelles, et ajouta ce peu de mots : « Gar- » dons-nous de rendre publiques les fai- » blesses des ministres de la religion, de » scandaliser le peuple, et d'autoriser par- » là ses désordres. »

Le concile s'ouvrit le jour où l'on célébrait la fête de l'apôtre saint Jean. Arius soutint ses opinions avec adresse; Athanase les combattit avec véhémence. Comme on n'écrivit point tous les actes de ce concile, l'histoire ne nous a point transmis

les détails de ce fameux procès; elle n'a conservé que la profession de foi, les canons et les lettres synodiques qu'on y rédigea. La dernière séance se tint dans le palais de l'empereur. Il paraît qu'Osius, accompagné de deux légats, présida l'assemblée au nom du pape Sylvestre. Constantin se rendit au concile sans gardes.

« Pontifes de l'Eglise chrétienne, leur » dit-il, mes vœux sont enfin remplis; » après tant de faveurs que j'ai reçues du » ciel, celle que je désirais le plus vive- » ment était de vous voir tous réunis près » de moi dans un même esprit. J'ai ren- » versé la tyrannie qui vous persécutait » par une guerre ouverte. Triomphons » aujourd'hui de ce génie du mal qui tra- » vaille à notre destruction par ses arti- » fices et par une guerre intestine. Vain- » queur de mes ennemis, j'espérais ne ja- » mais adresser à l'auteur de mes succès » que les vœux de ma reconnaissance, la » nouvelle de vos discordes m'a plongé » dans une profonde douleur; c'est pour » faire cesser cette division, le plus fu- » neste des fléaux, que je vous ai tous » réunis. Ministres d'un Dieu de paix,

» faites renaître parmi vous l'esprit de » charité que vous devez inspirer aux » autres; étouffez toute semence de haine; » rétablissez, consolidez votre union; ce » sera l'offrande la plus agréable à votre » Dieu, et l'hommage le plus doux pour » votre prince. »

Les historiens ecclésiastiques disent qu'Arius présenta au concile une profession de foi artificieusement rédigée, dans le dessein d'éluder plutôt que de résoudre la difficulté; mais ses adversaires déjouèrent cette subtilité en proposant de déclarer que Jésus-Christ était *consubstantiel à son père.* Cette déclaration précise ne permettait pas de subterfuges, on dressa le formulaire que signa la majorité des pères, et que les ariens refusèrent presque tous de souscrire. Quelques-uns seulement se soumirent, par crainte plus que par conviction, à la décision du concile. Eusèbe de Cézarée fut de ce nombre, mais ils ne tardèrent pas à revenir contre ce jugement, en disant que le mot consubstantiel ne signifiait que semblable et non *conforme en substance.* Le concile excommunia les dissidens.

Quelle révolution soudaine dans les opinions, dans les esprits, dans les usages! L'empire romain semble tout-à-coup offrir à nos regards surpris un autre pays et d'autres hommes. On quitte les réalités de la terre pour s'élever dans les nuages et dans les régions mystérieuses du ciel. La subtilité remplace la force, les opinions succèdent aux intérêts; ce n'est plus la politique, c'est la métaphysique qui gouverne le monde. Tout dans les idées paraît à la fois exalté, obscurci, rétréci; l'histoire ne nous transmet plus que de longs discours au lieu de grandes actions, et le glaive de la parole reste seul actif et tranchant, tandis que celui de la victoire, s'émoussant chaque jour, laisse l'empire livré sans défense à l'avidité des Barbares.

Par une autre décision, on établit que la fête de Pâques se célébrerait partout suivant l'usage de l'église d'Occident.

Mélèce éprouva l'indulgence du concile; on lui permit de remplir les fonctions épiscopales; on s'occupa ensuite d'une autre secte; celle des purs ou novatiens : ils ne reconnaissaient qu'à Dieu seul le pouvoir d'absoudre. Attaquant ainsi l'in-

térêt fondamental des prêtres et le pouvoir de l'Eglise, ils voulaient la priver du droit et de la faculté de lier par l'anathème et de délier par l'absolution : en vain on voulut les ramener à l'opinion reçue; ils refusèrent tout accommodement et furent excommuniés : mais ce qui rendit surtout ce premier concile œcuménique, c'est-à-dire universel, le plus célèbre de tous, ce fut la profession de foi qu'on y rédigea, et qui sert encore aujourd'hui de règles à l'église romaine.

Après la clôture du concile, tous les évêques retournèrent dans leurs diocèses. L'empereur avait payé leur voyage, et les avait défrayés pendant leur séjour. Il écrivit à toutes les communautés chrétiennes de l'Egypte, pour les inviter à se réunir au corps de l'Eglise, et sévit avec rigueur contre les évêques qui persistaient dans leur opposition. Eusèbe de Nicomédie et Théognis de Nicée furent exilés dans les Gaules.

Sur ces entrefaites, l'évêque d'Alexandrie mourut et désigna pour son successeur Athanase, qui chercha en vain par la fuite à éviter son élévation. Il fut élu. Son

épiscopat dura 46 ans; son zèle opiniâtre, son austère fierté, sa vive éloquence et ses malheurs le rendirent célèbre; il se vit cinq fois banni et courut souvent risque de la vie.

Constantin, revenu à Rome, publia une loi pour abolir les combats de gladiateurs, jeux sanglans qui ne s'accordaient pas avec la morale chrétienne, mais qui plaisaient encore aux Romains, car ils conservèrent plus long-temps leur férocité que leur courage.

Constantin défendit, par un décret, aux généraux et officiers, d'exiger du peuple des vivres et de l'argent. La raison de ce prince le portait à vouloir réprimer toutes les passions privées qui s'opposaient à l'intérêt public, mais il était trop impétueux pour triompher des siennes. Ce fut à cette époque * que, trompé par l'impératrice Fausta, il ordonna la mort de Crispus, son fils, qu'elle avait faussement accusé d'un amour incestueux. Eclairé sur cette imposture, il vengea ce jeune prince par un nouveau crime : Fausta périt, et Constantin, tourmenté d'un repentir tardif,

* An 326 de Jésus-Christ.

fit élever en l'honneur de l'infortuné Crispus une statue dont le corps était d'argent et la tête d'or. Sur son font, on avait gravé ces mots : *C'est mon fils, injustement condamné.*

Les Romains, dont l'humeur turbulente avait survécu à la perte de leur liberté, saisirent le prétexte de ces deux actes sanguinaires pour faire éclater leur haine contre un prince ennemi de leur culte et de leurs jeux. Constantin fut insulté dans Rome; ses favoris lui conseillèrent de faire charger la multitude par ses troupes : il parut prendre un parti plus sage, celui de se montrer supérieur et insensible à ces offenses, mais la blessure resta ouverte dans le fond de son cœur. Il partit pour l'Illyrie, abandonna Rome et n'y revint jamais.

Sous le consulat de Constance et de Maxime, la princesse Hélène, mère de l'empereur, âgée de 79 ans, et qui se trouvait alors en Palestine, se rendit à Jérusalem et visita le Calvaire dont les païens avaient fait un temple consacré à Vénus. L'histoire ecclésiastique rapporte que cette princesse, indignée, fit abattre

les statues de la déesse, renverser les murailles, et qu'en fouillant la terre, on découvrit le sépulcre de Jésus-Christ, sa croix et celle des deux voleurs qui avaient péri à côté de lui. L'empereur donna ordre à Dracilien, gouverneur de la Palestine, de bâtir dans ce lieu une église qu'on nomma le Saint-Sépulcre.

L'empereur fit attacher à son casque les clous trouvés sur la croix. En 327, Hélène mourut, on transporta son corps à Rome; il y fut enfermé dans un tombeau de porphyre. Constantin lui éleva une statue et donna son nom à Drépane, ville nouvellement fondée en Bithynie.

Toujours constant dans sa piété filiale, il avait fait graver le nom d'Hélène sur les monnaies. Sous le consulat de Januarius et de Justus, l'empereur, appelé de nouveau dans les camps par l'audace des Barbares, battit les Sarmates, les Germains et les Goths. Après les avoir vaincus, il recommença plus vivement que jamais la guerre qu'il avait déclarée aux temples de l'idolâtrie.

Ayant appris qu'en Palestine, autour du chêne de Membré, dans le lieu où

l'on prétendait qu'Abraham avait été visité par des anges, on voyait quelques chrétiens, mêlés avec les sectateurs de plusieurs religions différentes, confondre ces différens cultes et sacrifier aux idoles, il défendit ces réunions et fonda une église en cet endroit.

Depuis quelques années, le christianisme étendait ses racines en Ethiopie, par le zèle de quelques hommes ardens et austères qui avaient voulu fuir dans les déserts la vue des tyrans, le spectacle de la décadence de Rome et la contagion d'un siècle corrompu. Ces fervens sectateurs et des vertus antiques et de la morale chrétienne furent les premiers ermites. La persécution de Dioclétien multiplia leur nombre; ils se réunirent et peuplèrent de monastères les solitudes de l'Afrique : ceux de saint Antoine et de saint Pacôme furent les plus fameux.

L'éloignement augmentait la vénération qu'inspirait leur vertu sévère, et les peuples, accoutumés par le polythéisme à ne pas douter des prodiges, croyaient avidement à tous les miracles qu'on attribuait à leur sainteté.

Constantin, irrité contre Rome, exécuta le grand projet que la haine plus que la politique lui avait dicté. Dans l'année 328, il posa dans Byzance les fondemens d'une nouvelle ville qu'il nomma Constantinople, et dont il fit le siége de l'empire. Il poussa les travaux avec tant d'activité qu'en 330 on les vit terminés.

Cette ville fameuse, ancienne colonie de Mégare, avait été fondée par Bizas, environ cinquante ans avant Jésus-Christ. Libre pendant quelques années, elle passa ensuite sous la dépendance des Perses et des Lacédémoniens : les Athéniens s'en emparèrent. Rome, qui promettait la liberté à tous les peuples qu'elle voulait asservir, accorda aux Byzantins le droit d'être gouvernés par leurs propres lois. Sévère l'assiégea, la prit et la détruisit presque entièrement. A peine était-elle rebâtie, lorsque Gallien renversa de nouveau ses murailles; les Hérules la saccagèrent; Licinius en fit le centre de ses forces. Saint André y prêcha l'Evangile.

Constantin, sous prétexte d'occuper une position plus avantageuse pour défendre l'empire contre les Sarmates, les Goths et

les Perses, mais animé réellement d'une profonde haine contre Rome, résolut de porter à l'extrémité des frontières le centre de vie et d'activité de l'empire romain. Il fit de Byzance sa capitale, étendit son enceinte et la remplit de superbes monumens.

On y bâtit un capitole; on y construisit des aqueducs; deux édifices majestueux furent destinés aux assemblées du sénat. Une vaste place publique, entourée de colonnes et d'arcades dorées, où l'on admirait un grand nombre de statues, était décorée par le miliaire d'or. Cette place se nommait Augustion.

Au centre de la ville, les regards étaient frappés par la beauté d'une autre place circulaire qu'on appelait *la Salle de Constantin*, et au milieu de laquelle s'élevait une colonne de porphyre servant de base à la statue de l'empereur. Cette statue, dont on avait changé la tête, était celle d'Apollon trouvée dans Ilium. On renferma dans sa base une partie de la vraie croix, qu'on disait découverte dans le Saint-Sépulcre par Hélène.

Rien n'égalait, même dans Rome, la

magnificence du palais impérial de Byzance, qui, s'élevant sur le bord de la mer, aux lieux où l'on voit aujourd'hui le sérail, semblait dominer l'Europe et l'Asie.

Au milieu de la salle du trône, brillante de marbre, d'or et de pourpre, on avait attaché une grande croix enrichie de pierreries : Apollon Pythien, les Muses de l'Hélicon, les trépieds de Delphes enlevés à leurs temples déserts, ne servaient plus que d'ornemens : la curiosité venait admirer ces dépouilles de l'idolâtrie dans ce palais superbe.

Constantin fit bâtir dans Byzance plusieurs églises, et entre autres celle de Sainte-Sophie, qui, depuis, devint la principale mosquée des sectateurs de Mahomet.

L'empereur, occupé de la salubrité de sa nouvelle ville, autant que de sa magnificence, fit construire, sur le modèle de ceux de Rome, de vastes égoûts, dont les eaux s'écoulaient dans la mer.

Impatient de faire briller Constantinople du plus grand éclat, il accorda d'importans privilèges à tous ceux qui venaient

s'y établir, et par un décret très-arbitraire, il priva du droit de tester tous les propriétaires de fonds en Asie, qui, à une époque fixée, ne seraient pas possesseurs d'une maison à Constantinople.

Bientôt la nouvelle capitale éclipsa l'ancienne, mais si elle l'effaça en puissance, elle la surpassa aussi de beaucoup en servitude. Rome, qui avait créé ses princes, s'était toujours vue respectée par eux : Constantinople au contraire, devant son existence aux empereurs, les regarda comme ses maîtres. Droits, intérêts, tout changea; les peuples parurent devenir la propriété des monarques; le langage s'altéra comme la pensée; les mots n'eurent plus la même signification; la vertu ne consista plus dans l'amour de la patrie, de l'indépendance et des lois; on plaça l'honneur non dans la fidélité aux principes, mais dans le dévouement au prince. L'obéissance à l'Eglise, la soumission au trône, formèrent tout le cercle des devoirs; le monarque fut regardé comme représentant seul l'Etat : tous les sentimens comme tous les droits durent se concentrer et se confondre dans sa per-

sonne, et ce fut d'après ces nouvelles règles de morale et de politique que l'Histoire jugea, pendant beaucoup de siècles, les caractères et les actions des hommes dans les monarchies modernes.

Rome avait été consacrée à Mars; l'empereur, dans l'année 330, sous le consulat de Gallicanus et Symmaque, fit la dédicace de Constantinople, qu'il consacra à la Vierge.

Les dépenses prodigieuses occasionnées par la translation du siége de l'empire, et par la fondation d'une nouvelle Rome, obligèrent Constantin à écraser les peuples par des impôts énormes. Il assujétit à de lourdes taxes les marchands, les artisans et même les mendians et les lieux de prostitution. Constantinople seule fut exempte de ce fardeau qu'elle faisait peser sur l'empire, et ses habitans se virent affranchis de tous impôts directs et personnels.

Un nouveau sénat, formé dans la capitale de l'Orient, malgré l'extrême faveur que l'empereur lui accordait, ne put obtenir de l'opinion publique la considération et le respect attachés au nom du sénat

qui restait à Rome, et le peuple ne donna aux sénateurs byzantins que le titre de *Clari*, réservant pour les sénateurs romains celui de *Clarissimi*. Tous les efforts de l'autorité souveraine ne purent effacer cette différence maintenue par la puissance des souvenirs.

L'empereur, pour assurer la tranquillité de ses vastes Etats, créant un nouvel ordre d'administration publique, confia l'exercice de son autorité à quatre chefs principaux nommés préfets du prétoire; il fit entre eux le même partage qu'on avait vu établir autrefois par Dioclétien entre les quatre Césars; mais le système de Constantin était mieux conçu et moins dangereux, puisque ces préfets étaient révocables: leurs quatre districts se divisaient en diocèses, l'Orient en contenait cinq, l'Italie trois, les Gaules trois: les préfets du prétoire étaient supérieurs à tous les autres magistrats. Autrefois, ils commandaient la garde prétorienne; mais dans ce nouveau système, leur autorité devint purement civile, et les troupes furent mises sous les ordres de deux généraux nommés *maîtres de la milice*.

L'empereur institua une nouvelle dignité, supérieure à celle de préfet, ce fut la dignité de *patrice*; mais il ne lui attribua que de grands honneurs sans fonctions. Constantin chargea les ducs de la défense des frontières, en leur assignant des terres qu'ils transmettaient à leurs enfans, et qu'on appelait *bénéfices*. Ces ducs, après de grands services, obtenaient quelquefois le titre de comtes, qu'on regardait alors comme supérieur, et que portaient les principaux officiers du palais.

Le nom de comte était ancien et datait du règne d'Auguste : on appelait *comiti Augusti* les sénateurs qui accompagnaient ce prince dans ses voyages.

Le fondateur du nouvel empire connaissait les hommes et la dépravation de son siècle ; il savait que les Romains n'avaient plus la fierté qui rend libre, et qu'il ne leur restait que la vanité qui rend courtisan. Dépouillant les citoyens de leurs droits, il les en dédommagea par des titres, et les principaux personnages de l'empire se consolèrent de la perte de leur indépendance, en se voyant traités de

révérence, d'*éminence*, de *grandeur* et de *magnificence*.

Pour maintenir le respect du pouvoir absolu, il faut qu'il brille de l'éclat de la victoire, et la gloire militaire est ce qui fait le plus d'illusions sur la perte de la liberté.

En 332, Constantin reprit les armes, et fit la guerre contre les Goths. Le jeune Constantin, son fils, commandant un corps d'armée, défit cent mille de ces Barbares, les contraignit à payer un tribut annuel et à donner en ôtage Ariaric, un de leurs princes.

Jusqu'alors l'empereur avait cru convenable et prudent d'éloigner ses frères des affaires publiques; mais en 333, voyant sa puissance consolidée, il nomma Delmace, son frère, consul et censeur. La peste et la famine désolèrent l'empire: Constantin, par ses soins actifs, par ses libéralités, soulagea les souffrances du peuple.

Ce fut à cette époque que le philosophe Sopatère vint à la cour d'Orient, et osa soutenir la cause de l'ancien culte contre

le christianisme : il plut à l'empereur. Ce prince, doué d'une imagination vive, aimait l'esprit, cultivait les lettres et venait de rouvrir les écoles d'Athènes. La faveur de Sopatère éveilla l'inquiétude des prêtres; le peuple, toujours disposé au fanatisme, éclata en murmures séditieux; Constantin, effrayé de ce mouvement, sacrifia le philosophe à ses ennemis, et lui fit trancher la tête.

L'empereur, dont les prêtres échauffaient sans cesse le zèle, ne se bornait pas à combattre les rois étrangers; il travaillait sans relâche à leur conversion et comblait de présens leurs ambassadeurs, pour les attirer à sa croyance. Étant informé que le roi de Perse, Sapor, maltraitait les chrétiens, il lui adressa des lettres pressantes en leur faveur : « Croyez, lui écri-
» vait-il, que l'empereur Valérien ne s'est
» attiré ses longs malheurs qu'en persécu-
» tant les adorateurs de Jésus-Christ, et
» que moi je ne dois mes victoires qu'à la
» protection de ce Dieu. »

Ses argumens furent sans succès; il réussit mieux en fournissant aux Perses, sur leur demande, des armes qui leur

manquaient, et dont ils ne tardèrent pas à se servir contre lui.

Cette année fut marquée par peu d'événemens. Constant, le plus jeune des fils de l'empereur, reçut le titre de César. Constantin, frappé de tous les prodiges qu'on racontait du pieux ermite saint Antoine, lui écrivit pour lui exprimer l'admiration que lui inspirait l'austérité de sa vertu. C'est ainsi qu'un zèle impolitique portait alors ce prince à encourager cette ferveur pour la vie ascétique, qui dégarnissait les camps, enlevait aux travaux de la campagne et aux emplois publics un grand nombre d'hommes utiles, et dépeuplait les villes pour peupler les déserts.

On doit cependant convenir que les fautes mêmes de Constantin avaient souvent pour motif de louables intentions. Ce prince possédait le mérite qu'on retrouve chez tous les hommes qui ont fait de grandes choses; dans tous les rangs, dans tous les genres où l'on voyait la vertu paraître et le talent briller, ils attiraient les regards, fixaient l'attention de l'empereur, et recevaient de lui des marques

d'estime et de faveur. L'art de régner consiste surtout dans l'habileté des choix, et ceux de Constantin tombaient presque toujours sur des personnes distinguées par leur capacité et par leurs actions.

En changeant la constitution de l'empire, Constantin n'avait point osé abolir le consulat, et tous ceux qu'il éleva à cette dignité furent des citoyens faits pour l'honorer.

En 334, il nomma consul Lucius Ranius, Acconcius Optatus, qui avaient mérité l'estime publique comme préteurs et comme proconsuls. Paulinus Anicius, renommé par son éloquence, et dont on vantait l'équité, reçut le même honneur.

A cette époque, on vit éclater une grande révolution parmi les Barbares dont les armes avaient le plus fréquemment menacé les frontières de l'empire. Depuis que les Goths s'étaient vus forcés par les Romains à conclure la paix, leur ardeur inquiète, pour se consoler de ce revers, cherchait une autre proie : sous la conduite de leur roi Gébéric, ils marchèrent contre les Sarmates, les battirent complé-

tement et livrèrent leur pays au pillage. Les vaincus, désespérés, armèrent leurs esclaves qu'on nommait *limagantes*. Cette nombreuse population d'hommes long-temps opprimés se servit de la liberté qu'on lui rendait pour satisfaire sa vengeance. Après avoir chassé les Goths, ces fiers affranchis se servirent de leurs forces contre leurs maîtres, s'emparèrent de leurs propriétés et les contraignirent à la fuite.

Trois cent mille Sarmates vinrent demander asile à Constantin, qui commit la haute imprudence, au lieu de les disperser dans l'empire, de les incorporer dans ses troupes et de leur donner des terres en Thrace, en Macédoine et en Pannonie. Ouvrant ainsi le passage aux ennemis de Rome, il prépara sa destruction, et ces Barbares sans patrie obtinrent, après leur défaite, comme supplians, les possessions que pendant plusieurs siècles leurs armes s'étaient en vain efforcées de conquérir.

En 335, l'empereur nomma consul son second frère Jules Constance. Ce jeune prince eut d'un premier mariage un fils nommé Gallus ; ayant ensuite épousé

Basiline, sœur de Julien, comte d'Orient, il devint père du fameux Julien, surnommé l'Apostat.

L'empereur célébra dans sa nouvelle capitale la trentième année de son règne. Ce fut à cette époque qu'Eusèbe de Cézarée prononça son panégyrique. Un de nos grands écrivains, M. Thomas, remarque avec raison que la révolution qui s'opérait alors dans le monde créa un nouveau genre d'éloquence : le droit de parler au peuple dans Rome libre, dit-il, avait appartenu aux magistrats, et dans Rome esclave aux empereurs. Ce droit, qui faisait partie de la souveraineté, commandait aux volontés en dirigeant les opinions. Il passa sous Constantin aux ministres des autels, et les discours religieux succédèrent aux discours politiques.

Ainsi Rome vit fleurir successivement l'éloquence républicaine animée par de grands intérêts; sous les premiers empereurs, l'éloquence monarchique, fondée sur la nécessité de flatter et de plaire; à l'époque de Marc-Aurèle, l'éloquence philosophique; enfin, au moment où la

doctrine de l'Évangile renversa le polythéisme, on vit naître l'éloquence chrétienne qui tenait à des idées, à des principes, à des objets entièrement nouveaux. Le monde réparé, la terre réconciliée avec le ciel, un pacificateur entre Dieu et l'homme, un nouvel ordre de justice, une vie à venir et de grandes espérances ou de grandes craintes au-delà des temps, tel était le tableau que cette éloquence présentait aux hommes. Elle tendait à élever la faiblesse, à rabaisser l'orgueil, à égaler les rangs par la vertu. Mêlée de force et de douceur, empreinte de l'esprit des livres sacrés et des imaginations ardentes de l'Asie, elle prit une teinte orientale, inconnue jusqu'alors aux orateurs romains.

Constantin fut également loué par les orateurs des deux religions. Le temps ne nous a conservé que sept de ces éloges. Un seul passage, tiré de l'un de ces panégyriques où l'orateur païen place déjà Constantin au nombre des Dieux, suffirait pour donner une idée de la férocité des mœurs romaines à cette époque.

L'orateur peint son héros vainqueur

des Francs sur les bords du Rhin, et lui prodigue les plus grands éloges pour avoir fait servir le carnage des vaincus aux amusemens de Rome : « Vous avez, dit-» il, embelli de leur sang la pompe de » nos spectacles; vous nous avez donné la » délicieuse jouissance de voir une foule » innombrable de captifs dévorés par les » bêtes féroces; de sorte que ces Bar-» bares, en expirant, souffraient encore » plus des outrages de leurs vainqueurs, » que de la dent des animaux et des an-» goisses de la mort même. »

Le panégyrique prononcé par Eusèbe, évêque peu orthodoxe, courtisan flatteur, historien suspect, offre un mélange, commun alors, de la philosophie de Pythagore, de celle de Platon et de la doctrine des livres sacrés. Ne se bornant pas à représenter Constantin comme vainqueur de l'idolâtrie, il compare son empire sur la terre avec l'empire éternel de Dieu sur l'univers, reconnaît qu'il a un commerce immédiat avec la Divinité, l'invite à faire connaître aux fidèles le grand nombre de visions et d'apparitions dans lesquelles Jésus-Christ s'était manifesté

à ses regards, fait l'éloge le plus pompeux de ses vertus et le plus exagéré de ses exploits.

Reprenant ensuite la sévérité épiscopale, il lui rappelle les principes de l'Évangile, l'instruit, le loue, le trompe à la fois, et mêlant le style de la chaire à celui de la cour, lui prodigue tour à tour les flatteries et les leçons.

Au milieu des solennités de cet anniversaire, un prêtre poussant au plus haut degré l'adulation, et voulant paraître animé d'un esprit prophétique, prédit à l'empereur qu'après avoir bien régné sur les hommes dans ce monde, il régnerait dans l'autre à côté du Fils de Dieu. « Cessez cette indigne flatterie, répondit le » prince, je n'ai pas besoin de vos éloges, » mais de vos prières. »

Jusqu'à ce moment, Constantin, paisible possesseur de l'empire, n'avait point eu d'autres séditions à réprimer que celles de quelques sectaires fanatiques. Cette année, 335, un officier ambitieux, nommé Calocère, osa lever l'étendart de la révolte ; à la tête de quelques troupes qu'il avait séduites, il s'empara de l'île de

Chypre. Le jeune Delmace, neveu de Constantin, combattit ce rebelle, le vainquit, le fit prisonnier, et abusant cruellement de sa victoire, le fit brûler vif.

Ce fut alors que l'empereur, abandonnant le sage système qu'il avait suivi jusque-là, et commettant la même faute que Dioclétien, accéléra la ruine de l'empire en le divisant. Ayant donné sa fille Constantine en mariage à son second frère Annibalien, il le créa roi de Pont et de Cappadoce. Delmace gouverna sous le même titre la Thrace, la Macédoine et la Grèce; il donna en partage à Constantin, son fils aîné, les Gaules, l'Espagne et la Bretagne. Constant régna sur l'Illyrie et sur l'Afrique. Constance, le second et le plus aimé de ses enfans, obtint pour son lot l'Asie, la Syrie et l'Egypte.

La renommée de l'empereur était parvenue jusqu'aux extrémités du monde; il reçut à Constantinople les hommages des monarques de l'Inde, qui lui envoyèrent des ambassadeurs et des présens.

Tout s'abaissait devant sa puissance;

l'esprit de discorde qui agitait l'Eglise, résistait seul à son autorité. Constancie, sa sœur, veuve de Licinius, avait donné sa confiance à un prêtre arien, insinuant et adroit; en mourant, elle le recommanda à l'empereur, sur l'esprit duquel il prit bientôt assez d'ascendant pour le déterminer à rappeler Arius, ainsi qu'Eusèbe de Nicomédie et Théognis. Forts d'un tel appui, les deux Eusèbe et les évêques de leur parti résolurent de perdre Athanase; mais avant de l'attaquer, ils cherchèrent à le priver de son plus ferme soutien, Eustathe, évêque d'Antioche.

Trompant d'abord ce prélat sous l'apparence d'une fausse amitié, ils se réunissent et se concertent à Jérusalem, reviennent à Antioche, y convoquent un concile presque entièrement composé de leurs amis, et y font paraître une courtisane éplorée, portant dans ses bras un enfant, dont elle accuse Eustathe d'être le père.

Le concile, sans vouloir écouter l'accusé, le dépose : cette violence excite dans la ville un grand tumulte; on court

aux armes : les deux partis sont prêts à s'égorger. Acace, comte d'Orient, apaise la sédition : Eustathe, mandé par Constantin, allait déconcerter l'imposture; ses ennemis changent d'attaque et trouvent de faux témoins qui l'accusent d'avoir autrefois outragé l'impératrice Hélène. L'empereur trompé ne se donne pas le temps d'approfondir l'accusation; cédant à sa colère, il exile Eustathe et donne aux ariens un triomphe complet. La mort de cet évêque, qui succomba bientôt en Thrace à ses chagrins, délivra ses adversaires d'un ennemi redoutable.

Eusèbe de Nicomédie sut profiter avec activité de l'avantage que son parti venait de remporter; il décida l'empereur à écrire une lettre à Athanase, pour lui ordonner de recevoir Arius dans sa communion. Ce prélat, fier et indépendant désobéit. Le caractère de cet homme célèbre offrait un mélange rare de douceur et de fermeté. Par l'une, il était parvenu à fixer l'humeur mobile des Alexandrins et à se concilier leur constante affection; par l'autre, il se faisait respecter de ses partisans et craindre de ses ennemis.

Ceux qui avaient prévu que sa résistance exciterait le courroux de l'empereur, l'accusèrent d'avoir fomenté une révolte en Egypte, d'avoir profané les livres saints et d'usurper la puissance souveraine en établissant arbitrairement des impôts sur le peuple d'Alexandrie.

La haine égare plus souvent qu'elle n'éclaire; l'accusation était si peu vraisemblable, qu'on ne pouvait la soutenir. L'innocence d'Athanase fut reconnue.

Ses ennemis ne se laissèrent pas décourager par cet échec. A cette même époque *, Arsène, évêque d'Hypsal en Thébaïde, disparut tout-à-coup. Les méléciens, unis aux ariens, accusent publiquement Athanase de la mort de cet évêque, qu'il avait fait périr, disaient-ils, par des opérations magiques. Ils prétendent qu'avant sa mort ce malheureux a été mutilé; ils montrent même partout une de ses mains qu'Athanase avait fait couper, ajoutant que jusque-là ils n'avaient pu trouver son corps, caché avec soin par son meurtrier.

* En 338.

En vain les moines d'un couvent où l'évêque Arsène était venu quelque temps vivre en retraite, attestent qu'il est vivant : les ariens soutiennent que ce prétendu Arsène est un imposteur.

Athanase, muni d'une lettre d'Arsène, qui lui demandait de rentrer dans sa communion, vient à Constantinople, se justifie et calme momentanément le ressentiment de l'empereur. Les troubles que cette discorde excitait dans Alexandrie s'apaisent; mais après le départ d'Athanase, les deux Eusèbe parviennent de nouveau à séduire l'empereur et à lui faire croire que le crime de l'évêque d'Alexandrie est avéré, et qu'il met en jeu, pour se justifier, un faux Arsène.

Constantin, trop crédule, abandonne Athanase, et le livre au jugement de ses ennemis; il fut obligé de comparaître à Tyr devant un concile composé d'évêques, presque tous ariens, en présence d'Archélaüs, comte d'Orient, et du comte Denys.

Là se renouvelle la scène d'Eustathe: une femme effrontée paraît, et accuse Athanase d'avoir triomphé de sa pudeur.

Thimothée, prêtre attaché à l'évêque d'Alexandrie, et qui se trouvait alors assis près de lui, s'adressant à cette femme, s'écrie vivement, « Quoi ! c'est moi que » vous accusez d'un tel crime ? — Oui, » c'est vous-même, lui répond-elle, en » le menaçant d'un geste furieux : je vous » connais trop bien ; c'est vous qui m'avez » déshonorée. »

Cette étrange méprise, qui justifiait si évidemment l'accusé, fit rougir les accusateurs, et excita la risée des comtes et des soldats qui assistaient à cette séance.

Les ennemis de l'évêque d'Alexandrie persistent néanmoins dans l'infâme projet que leur dictait une haine implacable, lui reprochent le meurtre d'Arsène, et offrent aux regards du concile la main sanglante de cette prétendue victime.

Athanase, après un moment de silence, demande aux juges si Arsène est connu par eux. Plusieurs répondent qu'ils l'ont vu souvent : alors il fait entrer dans la salle un homme enveloppé dans un grand manteau, lui découvre la tête, et le véritable Arsène paraît aux yeux surpris de tous les assistans.



L'Evêque Athanase se disculpe en montrant Arsène.

Athanase prenant ensuite successivement les bras de cet homme, qu'il dégage du vêtement qui les couvrait. « Voilà, » dit-il, Arsène vivant, avec ses deux » mains; Dieu ne nous en a pas donné » davantage; c'est à mes accusateurs à » vous dire à présent où ils ont trouvé » la troisième. »

La justification était sans réplique, mais la raison, par son évidence, ne fait qu'irriter la passion; les ennemis d'Athanase passent rapidement de la consternation à la fureur; ils l'accusent d'être un magicien, un enchanteur, se précipitent sur lui pour le massacrer, et le comte Archélaüs parvient avec peine à le sauver de leurs mains. Enfin le concile, violant toutes les lois divines et humaines, condamne Athanase, le dépose, lui défend de rentrer dans Alexandrie, et, pour comble d'infamie, Arsène signe lui-même cette condamnation.

Ce n'était point assez de perdre Athanase, il fallait faire triompher Arius. L'empereur oubliant, comme beaucoup de princes, qu'un monarque cesse d'être chef de l'Etat quand il se fait chef d'un parti,

et qu'il ne peut plus rien pour l'intérêt général quand il favorise l'intérêt privé, seconda la haine des ariens, et cette partialité prolongea les troubles de l'Eglise.

On fit, par ses ordres, dans ce temps, avec beaucoup de solennité, la dédicace de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem. Tous les évêques et tous les fidèles de l'Orient qui s'y rendirent furent défrayés par le trésor public. Constantin y convoqua un concile, mais pour le réunir, on attendit le moment où la plupart des évêques catholiques avaient déjà quitté Jérusalem. Ce concile accueillit la justification d'Arius, le réintégra dans ses fonctions sacerdotales, enfin il invita par des lettres pressantes toutes les églises de l'empire à recevoir Arius dans leur communion, et à proscrire Athanase.

L'évêque d'Alexandrie, indigné de tant de persécutions, courut à Constantinople pour invoquer la protection de l'empereur. Ses ennemis lui fermaient avec soin l'entrée du palais; mais comme l'empereur traversait un jour la ville à cheval, Athanase paraît tout-à-coup devant lui.

Constantin, prévenu et irrité, ne veut pas s'arrêter pour écouter sa justification; l'évêque alors élevant la voix, lui dit hardiment : « Si vous me refusez justice, si » vous ne voulez point m'entendre en » présence de mes calomniateurs, je pren- » drai Dieu pour juge entre vous et moi. »

L'empereur, cédant à sa fermeté, consentit à sa demande. Il se justifia facilement des accusations absurdes de magie, de meurtre et d'impiété; mais les deux Eusèbe lui reprochèrent sa résistance au prince, son esprit turbulent; le firent considérer comme un chef de faction, et l'accusèrent d'avoir accaparé les grains en Egypte pour affamer Constantinople. Leurs nombreux partisans appuyèrent cette dénonciation. Constantin, aveuglé par eux, prononça la condamnation d'Athanase, et l'envoya en exil à Trèves.

Ses ennemis, profitant de ce succès, firent convoquer un concile à Constantinople. On pressait l'empereur de déposer Athanase et de lui nommer un successeur. Ce prince n'y voulut pas consentir, mais il accueillit favorablement Arius, et donna l'ordre formel à l'évêque de Cons-

tantinople, Alexandre, de recevoir cet hérésiarque dans sa communion, et, sans nul retard de l'admettre publiquement dans l'église.

Ce décret consommait la victoire de l'arianisme. Au moment où l'ordre devait s'exécuter, Alexandre, prosterné aux pieds de l'autel, disent les écrivains catholiques de ce temps, invoque Dieu, et lui demande de faire disparaître Arius, afin que la présence d'un hérétique ne souille pas l'église.

Cependant l'heure fatale arrive, Arius, à la tête d'un brillant et nombreux cortége, traverse la ville en triomphe; mais atteint tout-à-coup d'une vive douleur, il se voit forcé d'entrer seul dans une maison, et ne reparaît plus.

Impatiens de le revoir, ses amis le cherchent avec inquiétude; ils le trouvent étendu sur la terre, nageant dans son sang; ses entrailles étaient sorties de son corps. Les catholiques regardèrent cet événement comme un miracle, les ariens comme l'effet d'un sortilége, les hommes sans superstition comme un assassinat.

L'évêque d'Alexandrie, plus animé par

l'esprit de parti que par l'esprit du christianisme, rassembla le peuple, et rendit à Dieu de solennelles actions de grâces pour la mort de son ennemi.

Tandis qu'Athanase, éprouvant le sort de tout homme disgracié, ne trouvait point de défenseur à la cour, saint Antoine, du fond de son désert, écrivit en sa faveur à Constantin; mais ce prince se môntra inexorable.

Eusèbe rapporte que dans ce temps l'empereur publia une loi sur la juridiction épiscopale, qu'il donna le droit aux évêques de juger sans appel, et ordonna aux tribunaux de déférer toutes les causes aux juges ecclésiastiques, dès qu'une *partie* le demanderait, et malgré toute opposition de la partie adverse.

Quelques jurisconsultes ont contesté l'existence de cette loi, que rappellent cependant les Codes postérieurs. Par ce zèle impolitique, qui favorisait l'ambition du clergé aux dépens de la puissance civile, on commençait une grande révolution dont l'effet devait être de placer, non plus l'Eglise dans l'Etat, mais l'Etat dans l'Eglise.

L'empereur, par un autre édit, inexécutable dans un siècle de corruption, assimila l'adultère à l'homicide, et lui appliqua les mêmes peines. Une disposition étrange et bien contraire à l'esprit d'égalité que veut la justice et que doit inspirer la religion, exceptait des rigueurs de ce décret, les cabaretières, les comédiennes, les servantes, les femmes d'artisans. « La sévérité des jugemens, disait » l'Empereur, n'est pas faite pour des per» sonnes que leur bassesse rend indignes » de l'attention des lois. »

Par d'autres décrets, il rendit les divorces plus difficiles et plus rares; il défendit à tous les fonctionnaires publics de légitimer les enfans qu'ils auraient eus de filles publiques, d'affranchies, de revendeuses, et des femmes qui combattaient dans les amphithéâtres.

Plus les mœurs se dépravent, plus la nécessité d'une législation sévère se fait sentir. Les Douze Tables suffirent longtemps à Rome vertueuse et libre: on ne vit naître les codes volumineux qu'au moment où elle fut près de sa chute. Ils immortalisèrent leurs auteurs sans prolon-

ger l'existence de l'empire. Malgré les efforts de Coustantin pour réformer les abus, ses officiers se livraient à tant de concussions, et opprimaient tellement le peuple par leur avidité, qu'il invita par un édit, tous les citoyens à lui porter directement leurs plaintes, et menaça en même temps tous les fonctionnaires publics de leur faire trancher la tête, si leurs exactions étaient prouvées.

Depuis les victoires de Galère, et la paix conclue par Dioclétien, les Perses, affaiblis par leurs défaites, n'avaient point osé reprendre les armes; mais l'inimitié qui régnait entre les deux empires annonçait que le calme ne serait pas de longue durée.

Tout ennemi de Constantin était reçu avec honneur en Perse, et il accueillait avec faveur tous les Persans qu'on chassait ou qui s'exilaient de leur pays.

Le prince Hormisdas, dont l'humeur altière et cruelle avait offensé les grands de ce royaume, s'était vu privé par eux de ses droits au trône, et jeté dans une obscure prison où il languit quinze années. Son jeune frère, Sapor, fut pro-

clamé roi après la mort de leur père. Enfin la femme d'Hormisdas, exposant sa vie pour sauver son époux, corrompit ses gardes, et lui fit parvenir dans son cachot une lime dont il se servit pour briser ses fers. Traversant la Perse sous le vêtement d'un esclave, il vint demander un asile à Constantin qui le reçut avec joie, l'admit dans son palais, lui persuada d'embrasser le christianisme, et lui donna de hauts emplois dans son armée, espérant que son nom pourrait lui faire un parti en Perse, et affaiblir, par des divisions, cet empire dont il méditait la conquête.

Ces intrigues irritaient la cour de Sapor, impatiente d'ailleurs de s'affranchir d'un traité honteux : de son côté, Constantin reprochait au roi de Perse ses rigueurs contre les chrétiens. De part et d'autre on se disposait à la guerre. En 337, Sapor la déclara ouvertement, et écrivit à l'empereur qu'il fallait combattre ou lui rendre les cinq provinces cédées par Narsès à Dioclétien. Constantin répliqua qu'il lui porterait bientôt sa réponse lui-même à la tête de ses légions.

Les troupes de Sapor étaient déjà en-

trées en Mésopotamie, et la ravageaient. Constantin, ayant rassemblé promptement son armée, se rendit à Nicomédie, il y célébra la fête de Pâques avec solennité, ordonna que toute la ville fût illuminée, et fit distribuer de grandes aumônes à tout l'empire.

Ce prince, croyant toujours sa gloire aussi intéressée au triomphe de la religion chrétienne qu'à celui de ses armes, prononça publiquement dans son palais un discours sur l'immortalité de l'ame, comme s'il eût pressenti que la sienne allait bientôt en jouir dans un monde nouveau.

Peu de jours après, atteint par une maladie grave, il tente vainement de chercher des secours aux eaux d'Hélénopolis, revient près de Nicomédie, dans le château d'Achiron, rassemble près de lui plusieurs évêques, et les prie de lui administrer le baptême. « Voici, leur dit-il, » le jour auquel j'aspirais avec ardeur; » je voulais laver mes péchés dans le » Jourdain où notre Sauveur s'est baigné. » Dieu m'arrête, et veut que ce soit ici » que je jouisse de cette faveur. »

Après la cérémonie, il ajouta ces mots :

« Me voilà vraiment heureux, vraiment » digne d'une vie immortelle! Ah! que je » plains les hommes privés de l'éclat de la » lumière qui frappe mes yeux! »

Ses officiers en larmes priaient le ciel de lui conserver la vie : « Compagnons, » leur dit-il, la vie où je vais entrer est la » vie véritable; je connais les biens qui » m'attendent, et je me hâte d'aller à Dieu.»

C'est ainsi qu'Eusèbe raconte les derniers momens de ce prince; d'autres historiens prétendent qu'il fut baptisé à Rome, et que le pape Sylvestre le guérit miraculeusement de la lèpre : ces fables, inventées plusieurs siècles après, avaient pour objet de prêter quelque vraisemblance à l'acte de donation qu'on attribuait faussement à Constantin, et par lequel on prétendait qu'il avait cédé au pape, Rome, son territoire et la côte occidentale d'Italie. La rédaction de cette pièce absurde est digne du temps d'ignorance où elle fut fabriquée. L'empereur y parle des *satrapes de son conseil.* Il n'est pas nécessaire que l'histoire s'occupe plus long-temps d'un conte qui ne trouve plus à présent de crédulité ni d'appui.

L'empereur distribua en mourant de grandes largesses à Rome et à Constantinople, confirma le partage de ses Etats, et fit jurer aux légions d'être fidèles à ses enfans et à l'Eglise. Il donna son testament au prêtre arien qui jouissait de sa confiance, et lui enjoignit de ne le remettre qu'entre les mains de Constance, le plus chéri de ses enfans.

Son dernier acte fut un acte de justice; il rappela d'exil Athanase et lui permit de retourner à Alexandrie. Ce prince mourut le jour de la Pentecôte, le 22 mai 337, sous le consulat de Félicien et de Titien. Sa vie avait duré soixante-trois ans et son règne trente.

Au moment de sa mort, on parut oublier ses erreurs et même ses crimes, on ne se souvint que de ses exploits et de ses grandes qualités. Ses gardes, ses soldats exprimaient leur douleur par de profonds gémissemens; chaque famille semblait porter le deuil de son chef. Tous se rappelant les malheurs passés, effrayés des malheurs à venir, regrettaient un si ferme appui.

Ses restes, enfermés dans un cercueil

d'or, furent transportés à Constantinople ; on y éleva son corps sur une estrade entourée d'un grand nombre de flambeaux, et pendant tout le temps qui s'écoula jusqu'à l'arrivée de Constance, les grands officiers, les sénateurs, les comtes, les généraux se rendaient journellement au palais pour remplir leurs fonctions comme si l'empereur eût encore vécu.

Dans tout l'empire, les légions respectant peu la royauté des frères de Constantin, jurèrent de ne reconnaître d'autres princes que ses enfans.

Constance, arrivé dans la capitale, conduisit le corps de son père à l'église des apôtres, où il fut déposé dans un tombeau de porphyre.

Rome, que Constantin avait dépouillée de son antique grandeur, partagea cependant la douleur commune. Le peuple romain se reprochait d'avoir irrité ce prince et de l'avoir forcé par ses outrages à se réfugier dans Byzance. Il réclama vainement le droit de conserver dans la capitale du monde la dépouille mortelle de son libérateur.

La gloire humaine, même lorsqu'elle

n'est pas pure, excite l'enthousiasme dès qu'elle cesse d'être un objet d'envie; tous les partis qui décriaient Constantin vivant, l'adorèrent après sa mort. Les chrétiens le comptèrent parmi les saints, et les païens le placèrent au nombre des Dieux dont il avait renversé les temples.

De tous les hommes qui ont brillé sur la terre, Constantin est peut-être celui qui a fait dans le monde la plus grande révolution. Il détruisit l'idolâtrie, et fit triompher le christianisme, abaissa Rome, éleva Byzance, porta la force de l'empire dans l'Orient, et, ouvrant l'Occident aux Barbares, prépara l'existence nouvelle de l'Europe.

Déplaçant la souveraineté, il l'ôta au peuple et la donna au trône. Partout, depuis son règne, l'esprit général des nations prit une direction nouvelle; les droits, les principes, les intérêts, tout ce qui influe sur le gouvernement des hommes, tout changea, et en parcourant l'histoire des temps qui suivent cette époque célèbre, on croit entrer dans un monde nouveau.

Comparé avec justice aux plus mau-

vais et aux meilleurs princes, Constantin réunit dans son caractère les qualités les plus opposées. Les partisans de Maxence éprouvèrent sa clémence; les persécuteurs des chrétiens son humanité; il se montra féroce pour les prisonniers francs et pour les rois captifs qu'il donna en spectacle aux Romains, et qu'il fit déchirer sous la dent des animaux du cirque : meurtrier de son beau-père et de son beau-frère, assassin de sa femme et de son fils, il pardonna souvent à des rebelles et souffrit patiemment des injures. Zélé pour la justice, il opprimait la liberté, prodigue pour les pauvres par humanité, il laissait piller les provinces par faiblesse; jaloux de la puissance du trône, il lui donna dans l'Eglise une rivale dangereuse en favorisant l'ambition de ses ministres.

Dans les camps, son activité, sa tempérance, son courage rappelaient les héros de l'ancienne Rome; à Byzance, à Nicomédie, la pompe de sa cour, son luxe et sa mollesse ne semblaient offrir aux regards qu'un descendant de Darius.

Sa législation fut douce et sa politique

barbare; aux vertus de Trajan, il joignit la violence de Sévère et souvent les crimes de Néron.

Pour être juste, on doit attribuer ses erreurs à son siècle, ses crimes à ses passions, sa rigueur à son caractère, sa clémence, sa bienfaisance à sa religion, et ses exploits à son génie.

CONSTANTIN II, CONSTANCE, CONSTANT ET MAGNENCE.

L'empereur Constantin, moins prudent dans sa politique que Constance Chlore, son père, préféra l'éclat de sa famille à la tranquillité de l'empire. Il joignit à la faute de partager cet empire entre ses fils, celle de donner des royaumes à ses trois frères, et de poser ainsi les fondemens de ce fatal système qui produisit de si longs malheurs par la suite, et devint, dans les monarchies naissantes de l'Europe moderne, la cause de tant de guerres intestines, de haines implacables et d'assassinats.

Diviser l'Etat entre tant de princes, c'était ôter au peuple romain la seule

compensation de la perte de la liberté, le repos : c'était ajouter aux inconvéniens du pouvoir absolu tous les maux de la discorde et de l'anarchie.

La volonté de Constantin ne fut exécutée qu'en partie ; le sénat, le peuple et les légions ne voulurent reconnaître d'autres princes que ses enfans ; l'armée se révolta contre ses frères ; on respecte rarement la vie de ceux auxquels on arrache une couronne ; les trois frères de Constantin et cinq de ses neveux furent égorgés ; on n'épargna que les deux fils de Jules : Gallus échappa aux assassins, une maladie grave fit croire que la nature allait terminer ses jours ; son jeune frère Julien était âgé de six ans ; Marc, évêque d'Aréthuse, sauva cet ennemi futur des chrétiens, et en le cachant sous l'autel, le déroba aux poignards de ses ennemis.

L'opinion publique attribua ces meurtres à l'ambition de Constance : saint Grégoire de Nazianze n'en accuse que la rage des soldats ; mais si l'on en croit plusieurs autres historiens, Constance, sur la fin de sa vie, se repentant de ses égaremens, considéra ses défaites et la stérilité de ses

femmes comme une juste punition de ses crimes.

Les princes ne peuvent faire régner la justice que lorsqu'ils sont eux-mêmes soumis à la loi et protégés par elle. Ceux qui n'appuient leur autorité que sur la force, se voient contraints de lui obéir. Un souverain, chef d'une faction, est forcé de céder à toutes les passions de son parti; les soldats, excités d'abord au crime, ne purent plus être arrêtés dans leur furie, ils égorgèrent un grand nombre de courtisans de Constantin; la haute dignité du *patrice Optatus* ne garantit point sa vie. Ablavius, préfet du prétoire, et qu'on regardait comme tuteur de Constance, semblait devoir inspirer plus de respect aux factieux, ils lui tendirent un piége pour le perdre.

Dans tous les temps, les mêmes passions produisent les mêmes effets : on vit et l'on verra toujours l'esprit de parti créer des conspirations pour se donner le droit et le mérite de les punir. Quelques officiers, à la tête d'une troupe de soldats, font croire au malheureux Ablavius que le

sénat veut le décorer du titre d'auguste et que l'empereur sera forcé d'y consentir. Pressé par ses amis, l'infortuné se rend aux vœux de ces perfides; ils le décorent de la pourpre, et ceux qui l'ont séduit, changeant de langage et le déclarant rebelle, le massacrent sans pitié.

Ils voulaient immoler sa fille Olympias; elle trouva un asile dans la cour de l'empereur Constant; il projetait même de lui faire partager son trône, mais le sort ayant tranché ses jours comme on le verra bientôt, elle épousa Arsace, roi d'Arménie.

Le chef de tous ces factieux, l'ame de tous ces complots, l'auteur de tous ces meurtres, était le grand chambellan Eusèbe, eunuque et privé de vertus comme de sexe. Ce vil et ambitieux courtisan, sans mérite et sans principes, déshonoré par ses vices et par la cupidité, sacrifiant sa conscience à la fortune, n'ayant d'autre habileté que celle de se tourner du côté du soleil levant, et ne connaissant de Dieu que son intérêt, paraissait tellement alors le maître de l'empire, qu'on disait ironiquement dans le palais que l'empereur

jouissait d'un assez grand crédit près de son chambellan. Tel était alors le sort de Rome, elle avait perdu ses héros, et la maîtresse du monde était livrée aux spéculations d'un courtisan sans foi, et soumise aux caprices d'un eunuque.

Les trois fils du grand Constantin s'étant réunis à Constantinople, y délibérèrent sur leurs intérêts communs : s'étant rassemblés encore en Pannonie, ils arrêtèrent le partage définitif de l'empire. Constance eut l'Asie entière, l'Egypte, Constantinople et la Thrace; Constant posséda l'Italie avec l'Illyrie et l'Afrique. Constantin réunit aux Gaules l'Espagne et la Bretagne ; mais ce prince conserva sur la Mauritanie des prétentions qui ne tardèrent pas à rompre entre ces trois frères les liens de la paix et de l'amitié.

Constance et les ariens qu'il protégeait continuaient à persécuter Athanase, qui vivait relégué dans la Gaule. Constantin, loin de partager leur acharnement, prit son parti et le renvoya en Egypte; son retour ranimant l'espérance et le courage de ses amis, donna une nouvelle force aux dissensions qui désolaient Alexandrie.

La présence de l'empereur ne contenait pas avec plus de succès l'esprit turbulent des sectes dans Constantinople. Peu de temps avant la fin du règne de Constantin, Alexandre, évêque de cette ville, était mort. Avant d'expirer, il dit à son clergé : « Si votre dessein est de choisir » l'évêque le plus vertueux, élisez Paul; » si vous voulez vous assurer le crédit du » plus habile courtisan, donnez vos suf» frages à Macédonius. »

Celui-ci fut élu par les ariens; les catholiques donnèrent leurs voix à Paul qui obtint la majorité des votes : mais, sur les accusations d'Eusèbe, il fut exilé dans le Pont.

Constance en montant sur le trône le rappela. Une guerre étrangère fit quelque temps trève à ces troubles civils. Sapor, roi de Perse, assiégea Nisibe, aujourd'hui Nesben dans le Diarbeck. Cette place importante était la clef de la frontiére; les habitans, montrant quelque trace de l'ancien courage romain, se défendirent avec vigueur. Après soixante-trois jours d'efforts inutiles, le roi leva le siége. Le peuple de Nisibe, comptant plus sur les

secours du ciel que sur ses armes, attribua sa délivrance aux prières de Jacques, son évêque.

L'empereur Constance voulant profiter de ce succès, marcha contre les Perses; mais comme il ne savait pas commander, les légions ne voulurent pas obéir.

Ce prince, formé par son père aux exercices militaires, y montrait assez d'habileté, mais il négligeait la discipline, seule base de la force des armées. Le désordre produit par sa faiblesse aurait entraîné de grands revers, si les Goths et les Sarrasins ne lui eussent alors fourni d'utiles secours.

L'Orient se vit ainsi défendu plus par ces Barbares que par les Romains. Constance, soutenu par eux, pacifia l'Arménie et lui rendit son roi que les Perses avaient chassé. Sapor rentra dans ses États; l'empereur ne le poursuivit point; perdant l'occasion et manquant à sa fortune, il préféra la capitale aux camps, les intrigues aux combats, et abandonna les affaires de l'empire pour celles de l'Église.

Dominé par les ariens, il convoqua un concile à Constantinople; Paul y fut déposé et chercha un asile dans les Gaules,

où Constantin l'accueillit favorablement. L'ambitieux Eusèbe se vit alors au comble de ses vœux; le clergé de Constantinople le choisit pour évêque.

Les ariens d'Alexandrie élurent en même temps un nommé *Piste* pour l'opposer à Athanase; Eusèbe de Cézarée ne jouit pas long-temps de son élévation, il mourut et on lui donna pour successeur son disciple Acacius, plus courtisan que pieux, et qui se montra successivement arien et catholique, selon que la fortune favorisait l'une ou l'autre secte.

Cependant, à cette époque où l'intrigue était en faveur et le mérite oublié, on vit élever au consulat Acyndine et Proculus, tous deux distingués par leurs vertus et par leurs services. Proculus prétendait descendre de Valérius Publicola et ne se montrait pas indigne de ce nom.

Les trois empereurs s'accordèrent pour faire des lois assez sages; ils maintinrent et mirent en vigueur les institutions municipales, publièrent des édits sévères contre les délateurs, et mirent un frein aux désordres produits par la fréquence des mariages incestueux.

Un décret moins juste et moins politique défendit aux Juifs d'épouser des femmes chrétiennes.

L'empire ne pouvait espérer ni une longue paix, ni un bonheur solide sous le règne de trois princes maîtrisés par leurs passions; celui qui montrait plus d'habileté était Constantin; on respectait sa justice, on admirait son courage, on aimait sa bonté, mais ses qualités se trouvaient ternies par une impétuosité téméraire qui le perdit.

Constance, faible et présomptueux, ne pouvait ni faire le bien, ni empêcher le mal. Constant, livré aux voluptés, faisait mépriser ses vices, accablait le peuple d'impôts et inspirait à la fois le désir et l'espoir de le détrôner.

Constantin, n'ayant pu lui persuader d'accueillir ses réclamations relativement à la Mauritanie, voulut se faire justice par les armes. Rapide dans sa marche, il franchit les Alpes; les généraux de Constant, qui connaissaient sa bouillante ardeur, feignirent à son approche de prendre la fuite. Constantin les poursuivit sans prudence, tomba dans une embuscade près

d'Aquilée et opposa de vains efforts à la multitude d'ennemis qui l'entouraient, ils le renversèrent de cheval et lui tranchèrent la tête. Son frère Constant profita seul de sa dépouille et réunit tout l'Occident sous sa domination.

La haine du vainqueur survécut à sa victoire, il proscrivit tous les amis de Constantin. On ne doit point s'étonner si, dans ces temps barbares, les églises, les séminaires, les monastères et les ermitages se peuplaient aux dépens des camps, des champs, des villes et des cours. Le manteau de la religion était la seule égide sous laquelle on pût vivre à l'abri de la tyrannie des princes, de la fureur des partis et de l'inconstance de la fortune.

La mort de Constantin privait Athanase de son plus ferme appui; les ariens l'accusèrent d'hérésie, de rebellion, et cherchèrent à le perdre dans l'esprit de Constant et du pape.

Le saint-siége, occupé successivement par Sylvestre et par Marc, l'était alors par Jules. Ce pape, juste, charitable, vertueux, se montrait digne des premiers temps de l'Église; protégeant le malheur contre la

puissance, il accueillit les plaintes de l'évêque d'Alexandrie, dont cent évêques signèrent la défense, et dans l'espoir de terminer enfin ces scandaleux débats, il convoqua en 340 un concile qui se réunit l'année suivante à Antioche. L'Église en a conservé les canons, et cependant, ce qui est remarquable, c'est que dans la profession de foi qu'on y rédigea, le terme de *consubstantiel* fut omis.

Dans la plupart des affaires de sectes et de partis, les hommes occupent plus que les choses, et ceux qui paraissent défendre des opinions ne combattent souvent que pour des intérêts. En vain le pape Jules voulait sincèrement la paix, les passions s'y opposaient, et Constance favorisait celles de la faction arienne.

Au moment où l'on croyait le concile terminé, soixante évêques catholiques étant déjà partis, quarante évêques ariens qui restaient reprirent leurs séances et condamnèrent de nouveau Athanase. Grégoire fut nommé à sa place. Cette nouvelle, répandue dans Alexandrie, y produisit la plus grande fermentation. Le peuple s'opposait à l'installation du nouvel évêque ;

Grégoire, accompagné de soldats commandés par Philagre, préfet d'Egypte, entra dans cette ville comme s'il l'avait prise d'assaut ; les églises furent profanées, les vierges outragées, les catholiques massacrés. Le duc Balan, qui professait le polythéisme, fit condamner au fouet trente-quatre personnes. Il voulait exécuter l'ordre de l'empereur, et faire trancher la tête d'Athanase qui trouva encore son salut dans la fuite.

On cherche toujours des crimes à ceux qu'on persécute ; Grégoire attribua tous les malheurs de cette sédition aux intrigues d'Athanase, et pour justifier son accusation, il fabriqua un faux décret du peuple d'Alexandrie, qu'il fit signer par des ariens, par des Juifs et par des païens.

Balan, profitaut de cette circonstance pour assouvir sa haine contre les chrétiens, répandit la terreur dans toute l'Egypte, immolant sans distinction tous ceux qu'on soupçonnait d'attachement à l'évêque proscrit.

Athanase, échappé aux fers de ses ennemis, court à Rome, écrit à tous les évêques, leur retrace les malheurs et les

affronts de l'Eglise, et se compare au lévite d'Ephraïm, qui, voyant le corps de sa femme victime des plus horribles outrages, le coupa en douze parts et les envoya aux douze tribus d'Israël.

L'empereur d'Occident, comme celui d'Orient, les grands de leurs cours, leurs ministres, leurs gardes, la multitude esclave de la faveur, les légions qui ne connaissent que l'autorité, semblaient tous alors réunis pour accabler Athanase. Tout l'empire, comme le dit un historien du temps, se trouva surpris de se voir arien.

Quelques évêques courageux, l'intrépide Jules, la généreuse Eutropie, sœur du grand Constantin, résistèrent au torrent et protégèrent l'infortune. Jules convoqua dans Rome le synode que les accusateurs d'Athanase avaient eux-mêmes demandé. Ils refusèrent de s'y rendre.

Les mêmes violences qui avaient éclaté dans Alexandrie, ensanglantèrent Constantinople. Les ariens venaient d'y élire de nouveau Macédonius. Les catholiques indignés rétablirent Paul sur son siége. Constance donna l'ordre à Hermogène, général de la cavalerie, de chasser l'évê-

que catholique. En vain la multitude le défend; ils l'arrachent de l'église. Le peuple entier se soulève alors, met en fuite les soldats et égorge Hermogène. Constance furieux accourt pour le venger. L'aspect du prince et de sa garde fait succéder la terreur à l'audace. Le sénat et le peuple, prosternés aux pieds de l'empereur, calment avec peine son courroux; enfin, accordant la vie aux rebelles, il réduit à moitié la distribution journalière qu'on faisait au peuple de quatre-vingt mille mesures de bled.

Cependant le parti d'Athanase, soutenu par le pape, reprenait quelques forces dans l'Occident. Constant parut se déclarer en sa faveur, et sentir la nécessité de rétablir la tranquillité publique, troublée par de si honteuses querelles; il écrivit à son frère Constance : « Imitons la tolé» rance et la piété de notre père, c'est » son plus bel héritage et le fondement de » sa puissance. »

Il le priait dans la même lettre de lui envoyer quelques évêques ariens, afin de connaître et d'approfondir leurs griefs. Ces évêques arrivèrent portant une pro-

fession de foi qui ne contenait pas le mot consubstantiel. Jules et Constant la rejettent, les ariens qui avaient promis de se soumettre à la décision du pape l'accusent d'attenter à la souveraineté de l'Eglise, en jugeant un évêque déjà condamné par un concile. Celui de Rome soutient les droits du pape et justifie enfin Athanase.

Tout semblait alors conspirer à la ruine de l'empire; l'invasion des Barbares et les fléaux célestes se joignaient aux troubles civils et aux discordes religieuses pour hâter sa chute. Pendant l'espace de dix années, presque toutes les villes d'Orient se virent bouleversées par des tremblemens de terre. A la même époque les Francs se répandirent comme un torrent dans la Gaule, qu'ils devaient un jour conquérir, ravager, régénérer et illustrer.

Libanius, en retraçant les mœurs de ce peuple guerrier, le considère comme le plus formidable des ennemis de Rome. « Les Francs, dit-il, sont plus redoutables par leur courage que par leur » nombre, vaillans sur mer comme sur » terre, bravant l'intempérie des saisons, » la guerre est leur élément : ils regar-

» dent la paix comme une calamité, le
» repos comme un esclavage : vainqueurs,
» rien ne les arrête; vaincus, ils se relè-
» vent rapidement sans laisser à leurs en-
» nemis le temps de quitter leurs cas-
» ques. »

En 342, Constant marcha contre eux: les succès de cette guerre furent balancés, et l'empereur ne put les décider à repasser le Rhin qu'en leur payant un tribut. Il descendit ensuite en Bretagne, et remporta d'assez grands avantages sur les Calédoniens, qu'il contraignit à se soumettre.

Sous le consulat de Placidus et de Romulus *, l'Orient se vit encore le théâtre de différens combats que le courage des Romains et des Perses rendait meurtriers, et que l'incapacité des chefs les empêchait de rendre décisifs. Les armes de Constance, dans le cours de l'année 344 furent heureuses; il éloigna l'ennemi : ses généraux obtinrent quelques avantages sur les Arabes, qui habitaient une contrée voisine du royaume de Saba, et qui,

* 343.

croyant trouver la vérité là où ils voyaient la victoire, embrassèrent le christianisme. Ces Arabes prétendaient descendre d'Abraham, par un fils de Cétura.

Ce fut à cette époque que l'évêque Théophile porta dans l'Inde à la fois l'Evangile et l'arianisme. On dit qu'à son retour il convertit les peuples de l'Abyssinie.

Si le christianisme s'étendait alors dans plusieurs contrées lointaines, la politique de Sapor s'efforçait d'arrêter ses progrès dans la Perse. Cet ennemi implacable des Romains déclarait aussi la guerre à leur culte, et si l'on en croit les historiens du temps, seize mille martyrs furent victimes de sa cruauté.

Sous le consulat de Constant et de Constance, * l'empereur d'Orient fit ouvrir à l'embouchure de l'Oronte le port de Séleucie. Dans la même année, un concile rassemblé à Milan, se sépara sans avoir rien pu décider. Les évêques d'Asie y proposèrent une nouvelle formule, ceux d'Europe ne voulurent rien changer à celle de Nicée. Les deux empereurs, qui

* An 346.

désiraient vivement et vainement la fin de cette longue dissention, rassemblèrent en 347 un concile œcuménique, c'est-à-dire universel, à Sardiques. Cent soixante-quinze évêques s'y trouvèrent réunis. Les évêques ariens refusèrent d'assister aux séances, sous prétexte qu'ils ne pouvaient siéger avec Athanase excommunié, et ils se formèrent en assemblée particulière.

Le concile catholique confirma le jugement du pape, renouvela la profession de Nicée, déposa les évêques réfractaires et invita les empereurs à rétablir les catholiques dans leurs siéges. Ce fut dans cette assemblée qu'on reconnut solennellement pour la première fois, la suprématie de l'évêque de Rome.

De son côté, le concile arien excommunia le vertueux Osius et le pape même, nia sa suprématie, persista dans son opposition à la profession de Nicée, et sema ainsi les germes de cette séparation des églises de l'Orient et de l'Occident, qui existe encore de nos jours.

Constant se rangea du côté des catholiques, Constance ne voulut se décider ni pour l'un ni pour l'autre concile.

Cependant la guerre d'Orient semblait, en se prolongeant, accroître l'animosité des deux peuples qui se combattaient. Résolu à tenter un grand et décisif effort, Sapor arme tous les Perses, les femmes même se mêlent aux guerriers. Les Romains réunissent toutes leurs troupes; l'Orient entier s'ébranle, les deux armées se rencontrent près du Tigre; Constance, vain comme tous les hommes faibles, ordonne à ses postes avancés de s'éloigner du fleuve et d'ouvrir un passage libre à l'ennemi : « Laissez-les s'approcher, dit-il, » choisir leur terrain et s'y retrancher : » tout ce que je désire c'est de les atti- » rer au combat. Je ne crains que leur » retraite. »

Les Perses traversent le Tigre sans obstacle et campent près de la ville de Singare : l'approche de l'ennemi avait diminué la confiance et le courage de Constance; il le laisse s'établir tranquillement et s'oppose à l'ardeur de ses troupes qui s'indignaient de cette lâcheté. Elien, officier de la garde, qui commandait dans la ville de Singare, ne peut supporter les bravades des Perses, sort la nuit, à la tête

d'un faible corps de jeunes soldats, pénètre dans le camp des ennemis, en égorge un grand nombre, y répand la terreur et se retire sans être poursuivi. Si l'empereur eût imité ce Romain, l'armée perse était détruite.

Le lendemain, au point du jour, les deux armées se rangent en bataille. Jamais les deux empires n'avaient déployé de forces plus imposantes; les rives du fleuve, les vastes plaines de Singare étaient couvertes de bataillons et d'escadrons, dont les armes, éclairées par les rayons du soleil, éblouissaient les yeux. Les hautes montagnes qui bordaient la plaine semblaient à perte de vue hérissées d'une forêt de lances. Sapor, élevé sur un bouclier, contemple ce magnifique spectacle, mais cet aspect formidable, au lieu d'exalter son ame, intimide son esprit. Frappé de l'ordre qui règne dans l'armée ennemie, effrayé des souvenirs de tant de victoires remportées sur des forces innombrables par la tactique romaine, la crainte dans son cœur succède à l'audace; il tremble pour son trône, oublie son honneur, donne le signal de la retraite, repasse promptement le

Tigre et laisse l'armée suivre avec lenteur sa fuite, sous les ordres de son fils Narsès.

Les Romains, voyant l'ennemi s'éloigner, demandent à grands cris le signal du combat; Constance, aussi timide que Sapor, et croyant voir un piége dans cette retraite, veut en vain calmer la fougue de ses légions, elles ne l'écoutent plus, se précipitent avec fureur sur l'ennemi, le mettent en désordre, forcent le camp, enveloppent et désarment Narsès.

Ils étaient vainqueurs mais sans chef. Une partie des Romains se livre au pillage et à la débauche, d'autres attaquent sans ordre les hauteurs où plusieurs corps de Perses s'étaient retranchés : après de vains efforts, ils sont repoussés et poursuivis. Les Perses profitent de cette confusion, reprennent leur camp et chassent les Romains. Narsès périt dans ce tumulte.

Constance, incapable de réparer ce désordre, comme il l'avait été de profiter de la victoire, prend la fuite et entraîne toutes les troupes qui suivent ce honteux exemple. Le lendemain, les Perses, plus affligés de leurs pertes que fiers de leurs

derniers avantages, se retirent et repassent le fleuve.

Sapor, honteux de sa lâcheté et inconsolable de la mort de son fils, s'arracha les cheveux de désespoir et fit trancher la tête aux satrapes qui lui avaient conseillé la guerre. Telle fut la bataille de Singare où l'on vit successivement deux armées battues et mises en fuite par l'incapacité de leurs chefs. La lâcheté des deux monarques rendit inutile la bravoure de leurs soldats.

Constance, vaincu par les Perses, retourna dans sa capitale. Dominé par les ariens, il persécutait leurs adversaires; mais Constant, protecteur des catholiques, l'ayant menacé de la guerre, il parut céder et consentit non-seulement à recevoir les évêques que lui envoyait son frère, mais même à écouter Athanase. Il le manda près de lui, et cet illustre proscrit refusa d'abord d'y venir. Il connaissait trop l'empereur pour se fier à sa foi.

Les ariens, effrayés de l'arrivée des évêques catholiques à Constantinople, s'efforcèrent de les perdre dans l'opinion publique. Etienne, évêque d'Antioche,

par le moyen d'un domestique corrompu, introduisit chez l'un d'eux une courtisane et le fit surprendre avec elle : cette femme, perdant son audace à la vue du vénérable évêque calomnié, lui rendit elle-même justice. Etienne, arrêté et jugé dans l'intérieur du palais, fut déposé.

Sur ces entrefaites, Athanase, rassuré par la protection de Constant, vint à Constantinople, confondit ses ennemis et obtint de Constance la liberté de retourner en Egypte. Sa rentrée dans Alexandrie fut un triomphe.

Tandis que l'empereur d'Orient, sévère dans ses mœurs, grave dans son maintien, mais bizarre dans sa conduite et timide dans sa politique, ne s'occupait que de discussions métaphysiques, s'entourait de prêtres ariens, passait sa vie au milieu des conciles et défendait mollement l'empire contre les Perses, Constant, plus brave, combattait de nouveau les Francs, et, après en avoir délivré la Gaule, se livrait aux plaisirs avec excès. Dirigé dans sa politique par l'évêque de Trèves, qui jouissait de toute sa confiance, il repoussait l'arianisme, poursuivait la

destruction de l'idolâtrie, fermait les temples, ne les conservait que comme monumens, défendait les sacrifices dans les villes et ne les permettait qu'aux habitans des campagnes attachés fortement aux cérémonies religieuses, leurs uniques et leurs seuls spectacles.

Dans tout l'empire, les villageois défendirent long-temps l'ancien culte, et c'est ce qui fit appeler les idolâtres *païens*, du nom de *pagus* qui signifie *bourg*.

Comme ce prince comblait le clergé de biens et d'honneurs, les chrétiens le considérèrent comme un grand homme. Les païens opprimés par lui le regardèrent comme un tyran : aux yeux des hommes impartiaux il devait passer pour un mauvais prince. La vertu rougissait de s'approcher de sa cour; son palais était un lieu de débauches, et les historiens du temps assurent qu'on ne voyait parmi ses ministres qu'un seul honnête homme : c'était l'eunuque Euthérius, né en Arménie.

Le trône le plus éclatant est bien peu solide lorsque, dépouillé de vertus et

souillé de vices, il n'est soutenu ni par l'intérêt général, ni par l'amour des peuples. Un Barbare forma le projet d'enlever la couronne au fils de Constantin. Le succès couronna son audace.

Magnence, né dans les forêts de la Germanie, avait langui quelques années dans les fers des Romains; le grand Constantin l'affranchit et le plaça dans une légion. Cet homme actif, intrépide, éloquent, ambitieux, s'éleva promptement du rang de soldat au grade d'officier. Il dut son premier avancement à sa valeur, et bientôt une assez grande faveur à son adresse. Il obtint le titre de comte et le commandement de deux corps de la garde formés par Dioclétien et Maximien, et qu'on nommait les joviens et les hereuliens.

Son avarice et sa dureté excitèrent une révolte parmi les soldats; ils s'étaient jetés sur lui et l'entouraient de glaives menaçans, l'empereur Constant lui sauva la vie. Le barbare lui jura une éternelle reconnaissance et médita sa perte.

Deux hommes puissans, Christus, maître de la milice, et Marcellin, intendant,

des finances, entrèrent dans ses criminels projets. Tous trois réunirent leur crédit et leurs efforts pour séduire les troupes. Dans cette conjuration, on déférait le premier rôle à Marcellin, mais il préféra le second. Ce conspirateur adroit savait qu'un trône usurpé est entouré de trop de précipices, et, comme le dit un historien du temps, « Marcellin, préfé» rant un pouvoir tranquille à un éclat » périlleux, aimait mieux être maître » de l'empereur que de l'empire. »

La guerre des Francs était alors finie; Constant, que le bruit des armes pouvait seul distraire des plaisirs, oubliait les affaires au milieu des loisirs de la paix. Ce prince sans prévoyance se livrait à sa passion pour la chasse et passait toutes les journées au fond des forêts.

Dans l'année 350, sous le consulat de Sergius et de Négritien, la cour se trouvant à Autun, Marcellin invite à un grand festin tous les principaux officiers de l'armée. Pendant le tumulte de la fête, Magnence sort de la salle sans qu'on s'aperçoive de son absence; bientôt il y rentre couronné, décoré de la pourpre.

et entouré de gardes. Les conjurés le saluent empereur; les autres, saisis de crainte, gardent le silence. Il les harangue, les entraîne, marche au palais, s'en empare et pose des gardes dans la ville. Un corps de cavalerie illyrienne se joint à lui, le peuple, ami des nouveautés, se déclare en sa faveur. Peu à peu toutes les légions, séduites par de magnifiques promesses, suivent le torrent et proclament Magnence Auguste.

Constant, qui se trouvait alors à la chasse, apprit à la fois le projet des conjurés, leurs succès, la trahison des grands, la révolte du peuple et la défection de sa garde. Accompagné d'un petit nombre d'amis, il chercha son salut dans la fuite, espérant trouver un asile en Espagne. Gaïson, envoyé avec quelques cavaliers à sa poursuite, l'atteignit près de la ville d'Elne, au pied des Pyrénées. La crainte dispersa ses lâches compagnons : le fils du grand Constantin, naguère maître de Rome et de l'Occident, alors seul et trahi par tous les Romains, ne se vit défendu que par un Franc nommé Laniogaise. Après un court combat, tous deux tom-

bèrent percés de coups. Constant périt la treizième année de son règne et la trentième de son âge. *

Magnence manda près de lui les généraux, les préfets, les administrateurs qui avaient servi Constant avec le plus de fidélité : ils furent égorgés en route par des assassins envoyés au-devant d'eux. Le tyran sacrifia même à sa politique ombrageuse, tous les hommes de son parti dont la lenteur et la timidité lui avaient inspiré de la défiance.

L'étonnement produit par la rapidité de son élévation, et la crainte que répandait sa sévérité, le rendirent sans obstacle maître de l'Occident. On commande aux hommes dès qu'on les étonne.

Magnence nomma Titien préfet de Rome, et Anicet préfet du prétoire. L'Illyrie ne voulut pas le reconnaître, et donna le titre d'auguste à Vétranion, vieux général qui commandait les troupes romaines en Pannonie. Cet homme, né dans les camps, ne savait que combattre, et il ne commença à apprendre à lire qu'au

* An 350.

moment où il fut nommé empereur. Il dut son évévation au crédit, aux richesses et aux intrigues de Constantine, fille du grand Constantin et veuve d'Annibalien. Cette princesse le plaça sur le trône dans le dessein de l'opposer au barbare Magnence qu'elle méprisait, et à son propre frère Constance, qu'elle regardait comme l'assassin de son mari.

Vétranion écrivit à Constance qu'il n'avait cédé au vœu des légions que pour le servir, et que sous le titre d'auguste il ne voulait être que son lieutenant. L'empereur, dissimulant son ressentiment, feignit de le croire, parut le reconnaître et lui envoya un magnifique diadême.

Dans le même temps, Népotien, jeune prince échappé au massacre de la famille du grand Constantin, sort tout-à-coup de la retraite où il vivait ignoré, se met à la tête d'une troupe de bandits et de gladiateurs, marche à Rome, met en fuite les troupes d'Anicet, fait massacrer ce préfet, entre dans la capitale, la livre au pillage, se décore de la pourpre, est reconnu par le sénat et prend le nom de Constantin.

Dès que Magnence fut informé de cet événement, il envoya Marcellin, grand maître du palais, avec quelques légions, en Italie, pour combattre le nouvel Auguste. Les Romains vinrent avec ardeur à sa rencontre pour défendre Népotien; mais au moment du combat, un sénateur, nommé Héraclide, trahissant la cause de ce prince, entraîna dans sa défection une partie des troupes romaines. Marcellin dispersa le reste et tua Népotien, dont la tête fut portée en triomphe au bout d'une lance.

Magnence, suivi d'un grand nombre de soldats gaulois, francs et germains, entra dans Rome, l'inonda de sang, la livra sans pudeur à la cupidité des Barbares et la fit gémir sous le joug de la plus affreuse tyrannie. Il ordonna, sous peine de mort, à tous les Romains de porter au trésor la moitié de leurs biens, et permit aux esclaves de dénoncer leurs maîtres, s'ils voulaient éluder cette loi.

Il fallait se préparer à combattre Constance; Magnence, détesté par les Romains, attira dans ses troupes, par l'espoir du pillage, une foule de Francs et de Saxons.

Tout l'Occident, forcé d'obéir, s'arme et se lève pour sa cause.

Depuis la bataille de Singare, l'incapacité de Constance avait fait éprouver aux armées d'Orient des pertes considérables, et les soldats romains, trop souvent battus par la faute de leurs chefs, devenaient, dit un historien du temps, « si timides, que » la poussière d'un escadron perse les » mettait en fuite. » Cependant les Romains manquaient moins de courage que de confiance, et on retrouvait encore les traces de leur antique vaillance lorsqu'ils se voyaient défendus par une position forte ou conduits par un chef habile.

Sapor, instruit des troubles de l'empire et enhardi par ses succès, réunit toutes ses forces pour s'emparer de Nisibe. Ce siége fut mémorable par la constance des assaillans et par l'opiniâtreté des assiégés. Après de vains et de sanglans assauts, Sapor ayant détourné le cours du fleuve en rassemble les eaux; leur masse, trop long-temps retenue par une digue, s'élance violemment lorsqu'elle est ouverte, tombe sur les murailles et les renverse. La plaine inondée présente le spectacle d'un

lac immense; Nisibe n'est plus qu'une île au milieu des flots; les Perses approchent sur une foule de barques et donnent un assaut général. Les Romains n'ayant plus d'autres remparts que leurs boucliers, se précipitent avec intrépidité sur la nombreuse armée qui les attaque; l'évêque de Nisibe, prosterné aux pieds des autels, invoque les secours du ciel; enfin la bravoure de la garnison l'emporte, vingt mille Perses tombent sous le fer des Romains: Sapor fuit et lève le siége. La peste se répand dans son armée; elle se retire, la guerre est suspendue, et les chrétiens vainqueurs ne voient dans leur délivrance et dans les prodiges de leur courage qu'un miracle dû à l'intercession de leur saint évêque.

Constance rassuré par la fuite de Sapor, rassembla, pour combattre Magnence, une armée et une flotte presque aussi nombreuses que celles de Xercès; mais malgré le danger dont le menaçait cette lutte contre un rival qui commandait les guerriers les plus redoutables de l'Occident, il ne craignit point de diminuer ses forces, en renvoyant des légions tous les

soldats qui refusèrent de se faire baptiser.

Cependant, avant de tenter la voie des armes, Magnence chargea Marcellin et Rufin de proposer la paix. L'empereur d'Orient, excité par l'honneur, retenu par la crainte, hésite et ne sait s'il doit rejeter ou accueillir ces propositions. Agité par cette incertitude, au milieu de la nuit, il croit voir apparaître son père qui lui montre l'ombre de Constant et lui dit : « Voilà votre frère égorgé; vengez-le, » fermez les yeux sur le péril; ne son- » gez qu'à votre gloire et frappez le » tyran. »

Constance, déterminé par cette vision, renvoie les ambassadeurs, déclare la guerre, marche et arrive à Sardiques. Vétranion l'y attendait avec ses légions et lui promettait de combattre avec lui contre Magnence.

Pour régler les opérations de cette campagne, les deux empereurs entrent en conférence, et, sur un tertre élevé au milieu des deux armées, s'assoient sans armes et sans gardes. Tout-à-coup Constance, jetant le voile d'amitié sous lequel

il avait déguisé son ressentiment, prend la parole, et s'adressant aux soldats de Vétranion : « Souvenez-vous, dit-il, de la » gloire, des bienfaits de mon père Cons» tantin et de vos sermens. Vous avez » tous juré de ne reconnaître d'autres » princes que ses fils. Garderez-vous pour » chefs des hommes nés pour obéir? Tant » de discordes, tant de guerres, tant de » meurtres, tant de désastres, ne vous » ont-ils pas appris que l'Etat ne peût être » tranquille que sous le pouvoir d'un seul » chef? »

La mémoire du grand Constantin, la crainte des troubles civils, le souvenir d'un engagement solennel, donnent à ce peu de paroles, une force soudaine qui s'empare de tous les esprits. Par une acclamation unanime, tous les soldats proclament Constance seul Auguste. Vétranion, abandonné de sa cour, menacé par son armée, se jette aux pieds de son rival redevenu son maître, se dépouille de la pourpre et invoque sa clémence. Constance conserva la vie à Vétranion, l'emmena dans sa tente, le fit dîner avec lui et lui dit, pour le consoler : « Vous ne

» perdez qu'un vain titre qui ne donne » que des biens imaginaires et des cha- » grins réels ; vous allez jouir en paix de » la vie privée, d'un bonheur sans mé- » lange. »

Vétranion le crut et vécut heureux à Pruse, en Bithynie, pendant six années. Lorsqu'il sut que Constance, attaqué par les Perses et menacé par Julien, éprouvait toutes les peines trop inséparablement attachées au rang suprême, il lui écrivit : « Vous avez bien tort de ne pas m'imiter, » et de ne point prendre votre part de » ce bonheur de la retraite que vous sa- » vez si bien procurer aux autres. »

Avant de continuer sa marche, Constance donna le titre de césar à Gallus son cousin germain, seul échappé avec son frère Julien au massacre de sa famille. Gallus vivait alors retiré dans une de ses terres en Ionie. L'empereur lui fit épouser Constantine, veuve d'Annibalien, et le chargea de défendre les frontières de l'Orient contre les Perses.

Magnence laissa le commandement de Rome à son frère Décence, qu'il décora du titre de césar. Il franchit ensuite les

Alpes Juliennes et marcha sur Sirmium, où Constance, oubliant la guerre, ne s'occupait que de la réunion et des disputes d'un concile.

Les avant-gardes des deux armées eurent des succès et des revers balancés. Au moment où Magnence allait passer la Save, il reçoit un ambassadeur de Constance, qui, en présence de l'armée, lui propose, s'il veut abandonner l'Italie, de lui céder tout le reste de l'Occident. En vain Magnence s'indigne de cette proposition, ses légions murmurent et se disposent à la révolte. Feignant de céder, il gagne du temps, reprend son crédit sur les esprits, garde l'ambassadeur de Constance prisonnier, avance sur les bords de la Save, négocie et obtient qu'on ne l'inquiétera pas dans sa retraite.

Cependant Constance, croyant peu à ses promesses, le suit avec prudence et campe près de Cybales, au même lieu où Constantin avait remporté sa première victoire sur Licinius. Là, il voit arriver Titien, préfet de Rome. Magnence, ayant apaisé la sédition de son armée, avait chargé ce préfet de signifier insolemment

à Constance l'ordre d'abdiquer. L'empereur le renvoya avec mépris. Cette rupture d'une trève si récemment conclue excita le mécontentement de quelques guerriers généreux, et entre autres de Sylvain, capitaine Franc, distingué par ses exploits, et fils du fameux Bonit dont l'épée avait contribué aux victoires du grand Constantin. Sylvain abandonna Magnence et passa dans le camp de son rival.

Magnence, plus irrité que découragé par cette défection, poursuit audacieusement ses projets, met en fuite l'avant-garde ennemie, tourne le camp de Constance et s'approche de Sirmium. Enfin les deux armées se livrèrent, sur la Drave, près de Murse, une bataille décisive.

L'empereur d'Orient était à la tête de quatre-vingt mille hommes, Magnence ne lui en opposait que quarante mille, mais tous aguerris et fiers d'un grand nombre de victoires. Les deux chefs se montrèrent également indignes du rang qu'ils occupaient; Constance par sa faiblesse, Magnence par sa superstition cruelle; ce tyran sacrifia aux dieux une victime hu-

maine. Pendant le choc des armées, Constance se tint caché dans une église, avec l'arien Valens, évêque de Murse. Dans cet asile, effrayé par le bruit des armes, le lâche envoie l'ordre de suspendre le combat et propose un armistice : ses soldats rejettent cet ordre avec mépris, et après une mêlée sanglante, son armée enfonce l'armée ennemie.

Les vaincus, ralliés par Magnence, recommencent avec acharnement le combat et rendent long-temps la victoire incertaine. Enfin la cavalerie de Constance tourne l'armée d'Occident, la met en fuite, la détruit presque entièrement et s'empare de son camp. Magnence n'échappa au vainqueur qu'en se dépouillant de la pourpre et en se sauvant sous l'habit d'un esclave. Trente mille hommes d'un côté, vingt-quatre mille de l'autre périrent dans cette journée. Cette perte de tant de braves guerriers fut une grande plaie pour l'empire. On regarda Murse comme le tombeau de cette ancienne milice, l'appui de Rome et l'effroi des Barbares.

Les deux armées pleurèrent leurs plus

braves officiers, Arcadius, Proculus, Marcellin, Romulus. Constance ignorait tous ces événemens, mais l'évêque Valens, qui avait pris toutes ses mesures pour en être secrètement informé, annonça tout-à-coup à l'empereur sa victoire, dont un ange, disait-il, venait de lui apporter la nouvelle. *

Magnence, arrivé en Italie, fortifia tous les passages des montagnes et s'enferma dans Aquilée. L'empereur, à la tête de l'armée victorieuse, força les retranchemens qui défendaient les Alpes; Rome se révolta contre son tyran, et Magnence se sauva dans la Gaule, en abandonnant l'Italie et l'Afrique, qui se déclarèrent contre lui.

Lâche dans l'infortune comme tous les tyrans, après avoir demandé vainement à son ennemi de lui conserver la vie, il envoya dans l'Orient des assassins pour se défaire de Gallus : ses émissaires, découverts et punis, ne lui laissèrent que la honte d'un crime tenté inutilement.

Les généraux de Constance, marchant avec rapidité contre Magnence, l'attei-

* An 351.

gnirent près de Gap, lui livrèrent bataille, et mirent en fuite les troupes qui fondaient ses dernières espérances. Il courut à Lyon où ses propres soldats le voyant sans ressources l'enfermèrent comme prisonnier. Le Barbare, réduit au désespoir, tourne enfin contre lui et contre sa famille cette fureur qui avait inondé l'Italie du sang de tant de victimes. Tirant son glaive, il égorge, sa mère, sa femme, ses enfans, blesse Didier, son frère, et se perce lui-même le cœur. Il mourut à cinquante ans, après trois ans de règne.

Son frère Décence apprit dans la ville de Sens sa fin tragique, et s'étrangla. Son autre frère, Didier, dont la blessure n'était pas mortelle, implora et obtint le pardon de Constance, qui, malgré sa faiblesse, se vit alors, par le courage de ses soldats, maître sans rival de tout l'empire romain.

CONSTANCE, EMPEREUR, GALLUS, CÉSAR, JULIEN, CÉSAR.

L'empereur, animé du désir d'accélérer la chute totale du polythéisme,

éprouva de la part des peuples une résistance opiniâtre : il prohiba vainement les sacrifices dans les campagnes, et se vit obligé, en défendant les solennités publiques, de tolérer le culte secret. Les chrétiens ne pouvaient supporter la vue des temples, mais leur existence était liée à tant de glorieux souvenirs, qu'on crut devoir publier une loi pour en empêcher la dégradation.

L'ordre du prince avait fait enlever l'autel de la Victoire, placé par Auguste dans la salle du sénat. Depuis il y fut rétabli, et les Romains défendirent plus long-temps cette divinité que toutes les autres.

L'impossibilité de détruire si promptement d'antiques coutumes força Constance à conserver aux pontifes leurs titres et une partie de leurs priviléges ; mais le clergé chrétien croissait toujours en richesses et en autorité. L'empereur lui prodigua des exemptions avec plus de piété que de prudence ; il déclara, dans le préambule d'une de ses lois, « que le » ministère des autels était plus utile à » l'Etat que les services militaires et civils,

» et même que les travaux consacrés à » la culture des champs. » Les princes alors paraissaient oublier la terre pour le ciel, tandis que la plupart des prêtres, parlant au nom du ciel, s'occupaient activement à étendre leur empire sur la terre.

Le clergé se recrutait sans cesse et l'armée diminuait chaque jour en nombre et en forces; une foule de vétérans furent licenciés.

L'année 353, Constance épousa Eusébie, fille d'un consulaire. Cette princesse était spirituelle, ambitieuse, adroite; Julien, qui lui dut sa fortune, fit son panégyrique. Depuis ce mariage, les femmes, que les antiques mœurs éloignaient des affaires, gouvernèrent le palais et par-là, l'empire.

Les deux frères d'Eusébie, Hypace et Eusèbe, furent tout-puissans à la cour. Par leur crédit, l'arianisme devint dominant. Un concile presque tout composé d'évêques de cette secte se rassembla dans Milan. Ce fut à cette époque qu'on vit éclater pour la première fois cet orgueil si contraire à l'esprit du christianisme, et qui fit tant de maux à l'Église.

La plupart des prélats du concile crurent devoir rendre hommage à l'impératrice. Léonce, évêque de Tripoli, avant de consentir à s'y soumettre, osa exiger qu'elle vînt au-devant de lui pour recevoir sa bénédiction et qu'elle se tînt debout pendant qu'il serait assis, jusqu'au moment où il lui permettrait de s'asseoir.

L'empereur, pour affermir son pouvoir dans les Gaules, y demeura six mois. Au lieu de rétablir le calme par une clémence que conseille toujours une sage politique, il persécuta les partisans de Magnence, prêta l'oreille aux délateurs, devint sanguinaire et marcha sur les traces des tyrans.

Dès qu'on fait un pas dans cette route, on ne peut s'y arrêter; chaque rigueur produit de nouveaux mécontentemens, et chaque acte de cruauté en nécessité d'autres. On redoute ceux qu'on opprime; le zèle ne se prouve que par l'espionnage, et le soupçon tient lieu de crime.

Titien et Paul, les plus coupables de tous ceux qui avaient servi les fureurs de Magnence, furent seuls épargnés. Le dernier s'était rendu célèbre parmi les plus fameux délateurs; son adresse pour dé-

couvrir les complots les plus cachés, et pour envelopper ses victimes dans les filets tissus par ses intrigues, lui firent donner le surnom de *La Chaîne*. Ce détestable talent lui valut la faveur de l'empereur et la haine de l'empire.

Le peuple romain, dégradé, subissait en gémissant le joug de cette tyrannie; l'excès de l'injustice n'excita que des murmures, et l'on ne vit de sédition que dans quelques momens de disette. La superstition se défendait mieux que la liberté. Orfitus, gendre de Symmaque et soutien zélé du paganisme, étant préfet de Rome, osa réparer et rouvrir un temple d'Apollon.

Presque toujours la force des Etats diminue à mesure que celle du pouvoir arbitraire augmente. La faiblesse de l'empire excitait l'audace de ses ennemis; la Gaule se vit envahie et pillée par les Francs et par les Germains. Les Juifs, tentant un dernier effort pour briser leur joug, se révoltèrent, élurent un roi nommé *Patrice*, attaquèrent les Samaritains et massacrèrent plusieurs cohortes romaines.

Quelques légions envoyées contre eux dispersèrent leurs troupes et les taillèrent en pièces. Les Isaures et les Perses dévastaient l'Asie; leurs brigandages furent réprimés par les efforts de Gallus qui chassa aussi de la Mésopotamie les Sarrasins, tribu arabe. Ce peuple nomade et guerrier, vivant de la chasse et du lait des troupeaux, commençait alors à faire craindre ses armes dans l'Orient, et à étendre sa renommée.

Ordinairement les princes formés dans leur jeunesse à l'école du malheur deviennent sur le trône les modèles des rois. Vespasien, Trajan, Claude second, Probus, Tacite, gouvernèrent l'empire comme ils avaient désiré, étant particuliers, qu'on les gouvernât; mais Gallus, échappé au massacre de sa famille, et opprimé dans ses premières années, fut plus aigri qu'instruit par le malheur, et se montra tyran dès qu'il fut césar.

Les flatteurs le pervertirent; Constantine, sa femme, fille de Constantin et veuve d'un roi, vindicative, cupide, implacable, inspirait la haine par ses cruautés et le mépris par ses bassesses. Elle vendait la

faveur et les rigueurs de son époux. Cette furie, séduite par l'offre d'un collier magnifique, fit périr Clématius, gouverneur de la Palestine. Sa belle-mère, nouvelle Phèdre, l'accusait d'inceste parce qu'il avait refusé de satisfaire son amour criminel. Le malheureux fut condamné sans être entendu. Les tribunaux obéissaient à la crainte. Sous les rois tyrans, les juges sont esclaves.

Gallus et ses favoris se travestissaient souvent, se glissaient dans la foule pour épier les pensées, encourager l'indiscrétion pour trouver des coupables, et forgeaient ainsi des conjurations pour les punir.

Le comte Thalasse, préfet du prétoire d'Orient, osait seul braver Gallus, s'opposer à ses injustices et faire connaître à l'empereur les malheurs de l'Asie qu'il attribuait surtout au funeste ascendant de Constantine et aux conseils perfides d'un prêtre arien nommé *Aëtius*, qu'on surnommait l'*Athée*.

Sous le consulat de Constance et de Gallus *, la nécessité de repousser l'invasion des Allemands, décida l'empereur

* 354.

à rassembler près de Châlons sur Saône une nombreuse armée, dont la force contraignit les Barbares à s'éloigner. Il les suivit jusqu'aux rives du Rhin. On s'attendait que, profitant de leur frayeur, il releverait la gloire de Rome, vengerait la Gaule et répandrait la terreur dans la Germanie, mais dans ce temps une politique imprudente avait introduit beaucoup de Barbares dans les légions; plusieurs même occupaient dans le palais des charges importantes. *Latin* était alors comte des domestiques; Agillon, Studillon, commandaient des corps de la garde. Ces officiers, profitant de leur crédit, favorisèrent auprès de l'empereur la députation que les Allemands effrayés lui envoyèrent pour demander la paix.

Leur succès ne semblait cependant pas facile; l'armée impatiente demandait à grands cris le combat. Constance, cédant au conseil de ses favoris, rassemble ses légions et les harangue : « Les rois et les » peuples, leur dit-il, s'abaissent devant » votre renommée, ils vous demandent » la paix, vous dicterez ma réponse; mais,

» si vous écoutez mon avis, vous accueil-
» lerez des ennemis redoutables qui veu-
» lent devenir des alliés fidèles, des auxi-
» liaires utiles, et vous préférerez les
» avantages certains d'une noble modéra-
» tion aux fruits périlleux d'une victoire
» douteuse et sanglante. »

L'armée accepta la paix; tel était alors le déplorable sort de l'empire; le sénat n'était pas consulté par les empereurs que dominaient les prêtres, et que gouvernaient les étrangers; ils opprimaient les peuples, ne respectaient que les conciles et n'obéissaient qu'aux soldats.

Après avoir signé ce traité honteux, Constance revint à Milan où il apprit les excès de Gallus et les désordres de l'Orient. Le jeune prince reçut l'ordre de se rendre en Italie; il désobéit, et donna pour prétexte de son refus le danger auquel ses provinces seraient exposées pendant son absence. Constantine l'excitait à se rendre indépendant; l'empereur, décidé à le perdre, lui retira peu à peu les troupes sur lesquelles il comptait le plus, et lui envoya, comme préfet du prétoire, Domitien, chargé de surveiller sa conduite.

Cet officier s'acquitta de sa commission avec hauteur; Montius, trésorier de l'Orient, secondait ses efforts, n'obéissait qu'à lui et privait le jeune prince du seul nerf de toute puissance, l'argent. Gallus, n'écoutant alors que la violence de son caractère, fit soulever contre les envoyés de l'empereur les soldats de sa garde et le peuple, qui les massacrèrent; se livrant ensuite sans frein à ses ressentimens, il poursuivit sans pitié tous ceux que les délateurs lui faisaient regarder comme suspects.

La cupidité de ses favoris remplissait les prisons de victimes; les arrêts des juges n'étaient que des proscriptions dictées par les accusateurs: le brave et vertueux Ursicin, général de la cavalerie d'Orient, se vit forcé, sous peine de perdre la vie, à présider ces infâmes tribunaux. Constantine, cachée derrière un rideau, assistait aux jugemens pour en accélérer la rigueur, pour en écarter la pitié.

L'Orient gémissait, courbé sous cette violente tyrannie; la terreur glaçait toutes les ames; les victimes périssaient sans oser se plaindre; le désespoir même était muet.

Un seul homme, l'orateur Eusèbe, digne de l'école de Zénon, illustra sa mort par son courage, fit entendre à ses bourreaux la voix, depuis long-temps inconnue, de la liberté, l'éloquence de la vertu, et périt en Romain.

Ursicin, indigné de ses iniquités, en informa l'empereur : Constance, couvrant alors son ressentiment du voile de l'amitié, pressa Gallus de venir en Italie, sous le prétexte de lui en dônner le commandement, tandis qu'il irait délivrer la Gaule d'une nouvelle invasion.

Gallus, séduit par l'appât brillant qui cachait ses desseins homicides, et résistant aux craintes et aux avis de sa femme, se mit en marche avec un cortége peu nombreux. Constantine le précéda et mourut en route : les tourmens de sa conscience et la connaissance qu'elle avait du caractère de l'empereur son frère furent les causes de sa maladie et de sa mort.

Plus Gallus avançait dans son voyage et plus son esprit flottait entre la crainte et l'espérance. Stadillon vient au devant de lui, le trompe par d'astucieuses promesses, flatte son ambition par l'espoir de faveurs

chimériques et de lauriers imaginaires. Cependant quelques légions, mécontentes de la sévérité de Constance, se décident à offrir leurs secours à Gallus, s'il consent à rester en Thrace et à les attendre. On découvre leur dessein et on empêche leurs députés de parvenir jusqu'à lui. Il continue sa marche; chaque jour, sous le prétexte de lui rendre hommage, les courtisans et les émissaires de l'empereur se multiplient autour de lui; enfin, lorsqu'il arrive à Pestau, dans la Norique, tout déguisement cesse; Barbation et Apodême paraissent à la tête d'un corps de troupes, pénètrent en armes dans le palais, dépouillent le prince de la pourpre, le font monter sur un chariot et le conduisent à Flanone en Istrie.

Là, il est interrogé par l'eunuque Eusèbe et par Mellobaude, capitaine des gardes; et, lâche autant qu'il s'était montré cruel, il attribua tous les excès commis à Antioche aux conseils de sa femme. Sa pusillanimité l'avilit sans le sauver. Sérénien, fidèle exécuteur des ordres de Constance, lui fit trancher la tête. Il périt à l'âge de vingt-neuf ans.

Sa mort remplit de joie la cour de Milan, mais ne rétablit pas le calme en Asie. La tyrannie n'y fit que changer de victimes. Les délateurs, toujours odieux et toujours impunis, accusèrent et traînèrent devant les tribunaux tous ceux que la reconnaissance, l'intérêt ou la crainte avaient attachés à Gallus. Ursiciu, dont le seul crime était de montrer quelques vertus dans un temps de corruption, et de faire briller un mérite éclatant dans un siècle de décadence, fut condamné à mort; mais au moment de frapper, Constance, arrêté par la crainte de se priver d'un tel appui, annula l'arrêt et lui fit grâce.

A la même époque, * Julien, accusé d'être venu sans ordres à Nicomédie pour voir son frère, subit un interrogatoire. Ce prince courageux, évitant également de se flétrir en chargeant la mémoire de Gallus, et de braver l'empereur en le justifiant, refusa de répondre, et ni les menaces ni les promesses ne purent lui faire rompre ce sage et courageux silence.

Antioche continua de se voir le théâtre

* 354.

de l'injustice et de la tyrannie la plus cruelle ; ceux de ses habitans qui avaient massacré les envoyés de l'empereur furent absous parce qu'ils étaient riches; on offrit à leur place, pour victimes, au courroux de Constance, un grand nombre d'innocens. Dans cette ville infortunée, une plainte, un murmure, une parole échappée dans l'ivresse, un songe raconté imprudemment, coûtait la liberté ou la vie.

Les paix honteuses ne sont jamais longues : en 355, les Allemands prirent les armes; les troupes de Constance entrèrent en Rhétie : l'avant-garde, sous le commandement d'Arbétion, s'étant imprudemment avancée, se vit enveloppée près du lac de Constance, prit la fuite et perdit dix tribuns avec un grand nombre de soldats.

Les Barbares s'approchant du camp, insultaient l'empereur qui n'osait combattre : plusieurs tribuns, indignés de leur audace, sortent sans ordre à la tête des plus braves soldats, fondent sur l'ennemi et l'enfoncent. Le reste de l'armée les suit, disperse les Barbares, les taille en

pièces, fait triompher l'empereur malgré lui et termine ainsi la guerre.

Peu de temps après, Sylvain, général de l'infanterie, que la bataille de Murse avait rendu fameux, et qui était devenu la terreur des Francs, dont il tirait son origine, fut envoyé en Gaule pour les combattre. Il dut ce poste important à la jalousie d'Arbétion qui ne l'élevait que pour le perdre.

Dyname, secrétaire des écuries, émissaire de son rival, feignit de s'attacher à lui et en obtint des lettres de recommandation pour plusieurs personnages importans de la cour : on effaça toutes les lignes de ces lettres, en ne laissant que la signature, et on leur substitua des phrases qui devaient faire paraître Sylvain coupable; tous ceux auxquels ces écrits étaient adressés furent arrêtés.

Malaric, Franc de naissance et commandant la garde étrangère, se montra hautement indigné d'une si vile fourberie, répondit de l'innocence de Sylvain, fit sentir le danger d'offenser un général aussi habile à la guerre qu'étranger aux intrigues et qui ne souffrirait point pa-

tiemment un tel affront. Enfin il demanda qu'on l'appelât pour se justifier, et offrit de rester en prison à sa place jusqu'au moment ou Mellobaude l'aurait amené.

Malgré ses instances, voulant tuer Sylvain, on envoya en Gaule Apodéme, accoutumé à servir la tyrannie et à persécuter la vertu.

Cependant une lettre interceptée découvre à Malaric tout le complot; on examine de nouveau celles qui avaient paru suspectes; l'artifice est dévoilé, les traces de la première écriture reparaissent, l'innocence de Sylvain est reconnue. Un agent subalterne de cette intrigue, un seul coupable est puni; Dyname, auteur du crime, obtient le gouvernement de la Toscane.

Pendant ce temps, Sylvain, trop fier pour supporter cette injure et trop hardi pour attendre sa condamnation sans résistance, harangue ses soldats, gagne les officiers, lève l'étendart de la révolte, arrache la pourpre d'un drapeau, s'en enveloppe et se fait proclamer empereur.

Le talent disgracié dans les temps de

calme, est rappelé dans les jours de péril : l'empereur mande Ursicin pour l'opposer aux rebelles; mais Constance, plus accoutumé à triompher par l'artifice que par la force, trompe l'ennemi qu'il veut frapper, feint d'ignorer sa rebellion, et lui mande que, content de ses services, il lui destine une charge plus importante, et qu'il nomme Ursicin pour le remplacer.

Ursicin, accompagné de dix tribuns et de quelques officiers des gardes, parmi lesquels se trouvait l'historien Ammien Marcellin, arrive à Cologne et trouve le pouvoir de Sylvain trop affermi pour employer contre lui la violence.

Dans ces temps de corruption, peu d'hommes se montraient capables de conserver dans de graves circonstances un noble caractère : Ursicin, dégradant le sien, parut entrer dans les vues de Sylvain, feignit de partager ses ressentimens et gagna sa confiance. Cependant le temps avançait, il fallait perdre Sylvain ou embrasser sa cause. Quelques officiers corrompus, un corps de Gaulois séduit, se rassemblent au milieu de la nuit, marchent au palais, égorgent la garde et mas-

sacrent Sylvain dans une chapelle où il s'était caché.

Ursicin pleura ses succès et sa victime; il sentit trop tard que la légitimité d'une cause ne peut justifier la lâcheté des moyens qu'on prend pour la servir, et qu'il n'est point de lauriers que ne flétrisse une trahison.

La flatterie prodigua ses louanges à Constance; mais quel prix peut avoir l'éloge, dans une cour où le blâme est coupable et le silence dangereux!

On punit les amis de Sylvain; ses troupes se débandèrent. Ursicin resta dans la Gaule avec le titre de commandant; mais Constance, qui le craignait, ne lui envoyait point d'armée : les frontières se trouvant ainsi dénuées de tout moyen de défense, parce que l'empereur redoutait autant ses généraux que ses ennemis, la Gaule se vit inondée d'une foule de Francs, de Saxons, d'Allemands qui franchirent le Rhin sans obstacles et s'emparèrent de quarante-cinq villes.

Dans le même temps, les Sarmates envahissaient la Pannonie; les Perses ravageaient l'Orient. Constance, effrayé de

tant d'attaques, sentait la nécessité de nommer un césar, et se décidait cependant avec peine à partager avec lui sa puissance.

Ce fut alors que sa femme Eusébie, triomphant de ses craintes, sut le déterminer à revêtir Julien de la pourpre.

Ce jeune prince, peint si diversement par les deux partis opposés qui divisaient alors l'empire, était l'espoir des païens et la terreur des chrétiens. Les uns l'ont représenté comme un héros, les autres comme un monstre. Il joignit de grands défauts à de grandes qualités, et justifia par ses actions une partie des éloges outrés de ses amis et des déclamations violentes de ses ennemis. Sans nous en rapporter aux apologies de Libanius et d'Ammien, ni aux invectives de Grégoire de Nazianze, de Bazyle et des historiens chrétiens, on doit juger Julien d'après sa position, sa conduite, ses lois, ses paroles et ses écrits.

Encore au berceau, un hasard heureux l'avait fait échapper, presque seul, au massacre de sa famille. Constance, meurtrier des siens, ne lui avait laissé la vie que pour le tenir en esclavage. Il

passa son enfance et sa première jeunesse en captivité.

Gallus, son frère, élevé quelque temps au rang de césar, était mort victime des rigueurs de Constance. Cet empereur ne se bornait pas à se rendre maître absolu de la vie des hommes, il tyrannisait les consciences, il voulait que tous ceux qui subissaient son joug fussent, non pas pieux, mais crédules et superstitieux comme lui.

Julien, né avec une imagination vive, un génie ardent, s'était livré dans sa longue retraite à l'étude des lettres, de l'histoire et de la philosophie; seule distraction des esprits vastes dans l'inaction, seule consolation des grands caractères dans l'infortune. Les études avaient agrandi ses idées et fortifié son caractère. Il y avait puisé une vive admiration pour les grands hommes, pour les mœurs sévères des temps anciens, un grand respect pour la justice, un ardent amour pour la gloire et pour la liberté. Il voyait avec un chagrin profond la décadence de l'empire, l'abaissement du sénat, la servitude du peuple, la cupidité des grands, la bas-

sesse des courtisans, l'insolence des eunuques et des affranchis, les exactions des intendans et des gouverneurs de provinces, le relâchement de la discipline et les revers des armées.

Le luxe et la mollesse de la cour lui inspiraient un juste dégoût ; et lorsque l'empire, ouvert de tous côtés aux Barbares, semblait être près de sa chute, il ne pouvait comprendre que les empereurs ne s'occupassent que de la convocation des conciles, que de puérils débats sur des questions inintelligibles et des querelles interminables d'un clergé divisé par l'ambition, corrompu par la richesse.

La gloire des Romains lui paraissait inséparable de leur ancien culte; il attribuait leur décadence à l'introduction d'une nouvelle religion, qui éloignait l'attention des hommes des intérêts de la terre, rapetissait, selon lui, les esprits, en détruisant de grandes, d'héroïques illusions; faisait considérer la vie comme un passage, le monde comme une hôtellerie, et remplaçait l'occupation des intérêts publics par celle des intérêts religieux. C'était un citoyen de l'ancienne Rome,

transporté forcément dans la nouvelle, c'était l'ame de Caton, de Scipion ou de Marc-Aurèle, habitant le corps d'un prince de la cour d'Orient.

Ces sentimens, comprimés par la crainte, devinrent des passions ardentes: la dissimulation à laquelle il se vit forcé, augmenta leur violence; il oublia qu'on ne peut faire renaître des prestiges dont le charme a disparu, qu'il est impossible de rétablir une religion tombée et que le génie d'un homme est insuffisant pour faire remonter un fleuve à sa source, pour ramener un vieux peuple de la corruption à la vertu.

Sa fermeté pouvait retarder la chute de l'empire, mais non le régénérer; il fallait une réforme et non une révolution; mais Julien était trop passionné pour distinguer les principes des abus; il confondit dans sa haine et dans son mépris, le culte moral de l'Évangile, l'ambition des prêtres et les folies des sectes; son aversion pour la religion nouvelle l'éloigna de la tolérance qu'une sage politique devait lui conseiller; celui qui devait être le chef de l'empire, fut le chef d'un parti: son

mépris pour quelques fables et quelques prodiges adoptés par la crédulité du temps le jeta dans les superstitions antiques : incrédule pour les mystères, il crut aux auspices, aux oracles, à la magie, ne fit rien de stable, parce qu'il voulut tout changer sans prudence, et n'opéra qu'une révolution éphémère, qui n'eut que la durée courte de sa vie.

Comme administrateur, comme juge, comme guerrier, Julien, semblable à Trajan, à Marc-Aurèle, fut un grand homme; mais comme législateur religieux, le mélange bizarre qu'il voulut faire du culte de l'Être suprême, de la doctrine de Platon et du polythéisme, le rendirent en quelque sorte ridicule, et la persécution qu'il fit subir à la nombreuse partie de ses sujets qui étaient chrétiens fut injuste et lui mérita leur haine; haine violente, outrée, qui, dans son aveuglement, ne voulut reconnaître aucune des grandes qualités de ce prince célèbre.

D'abord Julien, n'osant résister aux ordres de Constance, les éluda, et, ne pouvant assister aux leçons du fameux rhéteur païen Libanius, il étudia ses

écrits. Relégué à Pergame, il y trouva des astrologues et des hommes adonnés à la magie, tels qu'Edèse, Maxime, Jamblique, qui s'emparèrent de son imagination et fascinèrent assez adroitement ses yeux par leurs prestiges, pour lui faire croire qu'ils le mettaient en relation avec les dieux : il en vint au point de se persuader que ces divinités venaient, pendant son sommeil, lui donner des avis salutaires : il croyait distinguer clairement à la voix si c'était Jupiter, Minerve, Apollon, Diane, ou le génie de Rome qui lui parlait.

Constance, informé de son penchant pour l'idolâtrie, chargea un évêque arien, Aëtius, de surveiller sa conduite. Julien sut tromper, par une dissimulation inouïe à son âge, mais trop commune sous le despotisme, la vigilance de ce prêtre, aussi ardent sectaire que subtile orateur. Affectant un grand zèle pour la religion dont il méditait la ruine, il prit l'habit de moine, et remplit dans l'église les fonctions de lecteur. Le danger de sa position n'excuse pas un si bas artifice.

Après la fin tragique de Gallus, on le

retint sept mois captif dans un château; le grand chambellan Eusèbe pressait constamment l'empereur d'ordonner sa mort; il était, disait-il, trop imprudent de laisser vivre un prince qui, tôt ou tard, voudrait venger sa famille : l'impératrice Eusébie, qui s'intéressait à son sort, le sauva et obtint qu'on le laissât aller en Grèce pour achever ses études. On ne pouvait choisir un exil plus doux, un séjour plus agréable pour Julien : la Grèce était la patrie des poètes qu'il aimait, des philosophes qu'il admirait, et des dieux qu'il adorait secrètement. Sa mémoire prodigieuse, son application soutenue, la vivacité de son esprit et l'étendue de ses connaissances étonnèrent les sophistes et les orateurs d'Athènes : saint Grégoire et saint Bazyle suivaient alors, comme lui, les écoles de cette ville célèbre. Julien, forcé de cacher ses véritables sentimens, étudiait, ainsi qu'eux, avec une ardeur apparente, les livres saints, et ces évêques lui reprochèrent dans la suite cette politique artificieuse, mais forcée, comme une odieuse hypocrisie.

Si l'on en croit saint Grégoire, Julien

avait les yeux vifs, les sourcils arqués, la bouche grande, la lèvre inférieure rabattue, le col gros et courbé, les épaules larges, le corps bien proportionné, les cheveux bouclés, la barbe hérissée et pointue; sa taille était petite, sa physionomie maligne et railleuse, son regard incertain, sa démarche un peu chancelante; il parlait vite et aimait à faire beaucoup de questions qui se succédaient rapidement.

Malgré ses démonstrations de piété, les païens, charmés de son esprit, faisaient des vœux pour qu'il devînt leur maître, et saint Grégoire, pénétrant ses véritables opinions sous le voile religieux qui les couvrait, écrivait à ses amis : *Ce prince sera l'ennemi de la religion ; c'est un monstre que l'empire nourrit dans son sein. Fasse le ciel que je sois un faux prophète !*

Les historiens chrétiens donnent beaucoup de détails sur les artifices qu'on employa pour enflammer son imagination, pour fasciner ses yeux, pour lui faire croire qu'il était en commerce avec les dieux. Ils rapportent qu'un jour, comme

il se trouvait au milieu des démons, il fit le signe de la croix et tout disparut. Ces récits ressemblent aux fables, mais Julien était superstitieux; ce philosophe austère était un païen dévot, et la superstition rend tout vraisemblable.

Il se fit initier aux mystères d'Eleusis qui, depuis, subsistèrent encore quarante années, jusqu'à l'époque de l'invasion d'Alaric.

Julien était âgé de vingt-quatre ans lorsque Constance lui envoya l'ordre de se rendre à Milan pour le revêtir de la pourpre. Il reçut cet ordre comme un arrêt; préférant alors les plaisirs de l'étude aux illusions de la puissance, il regrettait sincèrement la cour tranquille d'orateurs et de philosophes qui l'entouraient, les ombrages paisibles des jardins de l'Académie, et, saisi de crainte en pensant qu'il allait se renfermer dans le palais du meurtrier de sa famille, avant de partir il courut au temple de Minerve, se prosterna aux pieds de ses autels et la conjura de veiller sur ses jours.

Dans le même temps, d'autres craintes et d'autres agitations troublaient l'esprit

de Constance : sollicité en faveur du prince par l'impératrice, alarmé par les représentations du perfide Eusèbe, son grand chambellan, ennemi implacable de Julien, il hésitait encore s'il devait le perdre ou le couronner : enfin Eusébie le décida en lui disant : « Les affaires intérieures de » l'empire exigent tous vos soins; les Sar- » mates et les Goths qui ont franchi le » Danube, les Perses qui envahissent l'O- » rient, vont occuper tous vos efforts; » seul, vous ne pouvez suffire à tout; la » Gaule est près de vous échapper, les » Francs et les Germains s'en emparent; » envoyez Julien contre eux; s'il en triom- » phe, vous aurez l'honneur de sa victoire; » s'il succombe, vous serez délivré d'un » ennemi. »

Lorsqu'on sut le prince arrivé dans un faubourg de Milan, l'empereur déclara publiquement la résolution qu'il avait prise de l'élever au rang de césar. Cette nouvelle excita la surprise et les murmures des eunuques et des affranchis; ils étaient effrayés de l'élévation d'un prince habile, et qui les méprisait. Ayant reçu l'ordre de venir au palais pour s'y établir,

il s'y rendit après avoir consulté les dieux. Il y porta la tristesse d'un homme qu'on mène à l'échafaud.

Lorsqu'on lui coupa la barbe, et qu'on le dépouilla du manteau de philosophe, si déplacé dans un tel lieu, pour le couvrir du vêtement guerrier des césars, son embarras, son silence, ses yeux baissés, son air morne et pensif, le rendirent l'objet des sarcasmes de la foule corrompue des ducs, des comtes, des chambellans et des domestiques du palais. Comme ce prince était plus frappé des malheurs attachés à la puissance suprême que de son éclat, il supplia l'empereur de le délivrer de ce fardeau, et de lui permettre de vivre au milieu de ses livres chéris, dans une retraite qu'il préférait alors sincèrement au tourbillon du monde.

Constance lui dit qu'avant de prendre définitivement un parti si peu convenable à sa naissance, il devait en parler à Eusébie. Cette princesse le conjura de renoncer à cette philosophie farouche, qui l'empêchait de remplir les devoirs que prescrit la vraie sagesse; elle lui fit comprendre qu'il y avait plus de faiblesse à fuir les

écueils qu'à les surmonter ; que ses études seraient sans fruit s'il les bornait à ces vaines spéculations, et qu'appelé à travailler au salut de l'empire, il ne pouvait sans se flétrir, refuser ce glorieux fardeau. Il se rendit à ses instances.

Dans ce temps où le pouvoir absolu s'était élevé sur la ruine de toutes les institutions, on ne demandait plus, pour nommer un prince, le consentement du peuple et du sénat ; mais on consultait encore l'armée, et l'empire était une république militaire. Constance, environné des grands, des généraux, des principaux officiers et en présence de la garde et des légions, annonça que, si les troupes approuvaient son choix, il nommait Julien césar : tous les soldats exprimèrent leur consentement en frappant leurs genoux avec leurs boucliers.

« Prince, dit l'empereur, recevez la » pourpre de vos pères, partagez ma puis» sance et mes périls ; chassez les Barbares » de la Gaule, guérissez les plaies qui af» fligent cette malheureuse contrée ; que » votre exemple encourage nos troupes,

» que votre prudence ménage leurs for-
» ces; j'espère qu'elles trouveront en vous
» un chef intrépide pour les mener au
» combat, un appui sûr dans leurs besoins,
» un illustre témoin de leurs travaux.
» Soyez le modèle et le juge de leur vail-
» lance. Lorsque vous aurez rendu la paix
» à l'empire, nous le gouvernerons en-
» semble avec sagesse: je vous regarderai
» toujours comme assis près de moi sur
» mon trône; croyez de même me voir
» toujours près de vous dans les dangers:
» Partez, César, emportez avec vous l'es-
» pérance et les vœux des Romains, et
» défendez vaillamment le poste qu'ils
» vous confient. »

On répondit à ces paroles par des acclamations universelles, que rendait encore plus vives la vue du nouveau César, dont on admirait la contenance fière, le maintien calme, et les regards animés. Montant ensuite sur le char de l'empereur, il rentra avec lui en triomphe dans la ville de Milan; mais au milieu du tumulte d'une foule curieuse et au bruit des hommages empressés d'un peuple inconstant, méditant sur les vicissitudes des choses

humaines, et sur la fin tragique de tant de princes reçus avec transports comme lui, il s'appliquait les beaux vers de l'Iliade, dans lesquels Homère compare la pourpre qui couvre les rois, au voile qui enveloppe les morts.

Eusébie, voulant achever son ouvrage, lui fit obtenir la main d'Hélène, sœur de l'empereur; mais de tous les dons de cette princesse, celui qu'il reçut avec le plus de reconnaissance, ce fut une nombreuse bibliothèque, qu'il regardait comme un remède pour ses chagrins, comme une consolation dans ses grandeurs.

On ne tarda pas long-temps à lui en faire sentir le poids. Constance commença à le craindre dès qu'il l'eut élevé; le nouveau césar ne fut que le premier esclave du palais; l'empereur l'y retenait captif; sa porte était soigneusement gardée; on fouillait ceux qui entraient chez lui pour examiner s'ils ne portaient pas de lettres. Sous prétexte de lui former une maison, on renvoya ses domestiques, on l'environna d'espions; on ne laissa près de lui, d'hommes de son choix, que son médecin Oribase, parce qu'on ignorait qu'il

était non-seulement son médecin, mais son ami.

Au moment où on le chargeait de l'emploi le plus périlleux et du gouvernement de la Gaule, de la Bretagne et de l'Espagne, on le privait de tous moyens de succès; on semblait craindre ses triomphes plus que ses défaites. Les généraux eurent ordre de surveiller leur chef avec plus de vigilance que l'ennemi. Les légions, affaiblies et intimidées par une longue suite de revers, ne reçurent point de renforts; on renferma l'autorité du prince dans les limites les plus étroites; enfin, on lui refusa le droit de distribuer des grades et des récompenses.

Il partit de Milan avec trois cents hommes d'escorte; Constance, qui l'accompagna jusqu'à Pavie, apprit en route la prise de Cologne par les Barbares, et n'en informa pas Julien : cependant ils se séparèrent, et le jeune prince, courant au devant des périls, crut s'approcher de la liberté à mesure qu'il s'éloignait de la cour.

Les Gaulois le reçurent avec enthousiasme; à Vienne une vieille femme aveu-



gle et fanatique prédit qu'il releverait l'empire et rétablirait le culte des dieux.

Julien, entré dans une nouvelle carrière, avait pris pour modèle Marc-Aurèle comme législateur, Alexandre comme guerrier; marchant avec les troupes, à pied, la tête découverte, bravant l'inconstance des saisons, n'ayant pour lit qu'une peau étendue sur la terre, il partageait la nourriture du soldat, supportait comme lui la fatigue, assistait à tous ses travaux et se livrait avec ardeur aux exercices militaires : cependant, comme une danse nommée la pyrrhique était un de ces exercices, un jour, le prince en l'étudiant ne put s'empêcher de s'écrier : *Ah ! quel métier pour un philosophe !*

Lorsqu'après leurs travaux guerriers les troupes jouissaient du repos, Julien s'occupait activement des soins de l'administration, des besoins de l'armée, de la réforme des abus, et de la réparation des injustices. Ce prince infatigable employait la plus grande partie des nuits à étudier Polybe et César, à méditer les plans de ses opérations ; son seul délassement était ensuite la lecture des ouvrages de ses phi-

losophes chéris; forcé par sa position à dissimuler ses vrais sentimens, il professait encore publiquement le culte chrétien et n'offrait qu'en secret ses sacrifices aux dieux. Il haïssait Constance, comme l'adversaire des philosophes, comme l'ennemi de sa religion, comme l'assassin de ses proches, et il se voyait contraint à feindre le dévouement et la reconnaissance. Enfin cette dépendance, à laquelle il avait voulu vainement se soustraire, le mit dans la nécessité de louer publiquement, selon l'usage, dans deux panégyriques, les vertus d'un empereur dont il détestait les crimes, et de faire l'éloge des talens d'un prince dont il méprisait l'incapacité.

Tandis qu'entouré d'écueils il cherchait les moyens de délivrer la Gaule, en triomphant à la fois des obstacles que lui opposaient la valeur des Barbares et la jalousie de Constance, cet empereur, occupé de soins moins glorieux, s'engageait plus que jamais dans les querelles scandaleuses des sectes : séduit par les ariens, il ordonna au préfet d'Orient, Philippe, de chasser de son siége, Paul, évêque catholique de Constantinople, et d'établir à sa place

l'hérétique Macédonius. Paul, arrêté par des soldats, fut conduit chargé de chaînes à Emèse et de là en Cappadoce où on l'étrangla. Les citoyens, indignés de cette injustice, se rassemblèrent en foule dans l'église de Constantinople : tout le peuple se soulève : mais que peut la multitude sans ordre contre une force organisée? Les soldats de Philippe l'attaquent, l'enfoncent, la dispersent, et Macédonius, protégé par eux, passe sur trois mille cadavres pour monter au siége épiscopal.

Pendant ce temps, Constance ayant convoqué un concile à Milan dans son palais, y proposa une profession de foi toute arienne, que les évêques catholiques rejetèrent comme hérétique et refusèrent de souscrire. Ils s'opposèrent également à la condamnation d'Athanase, dont le prince se déclarait lui-même l'accusateur. « Les canons de l'Église, disaient-ils, dé» fendent de juger un homme sans l'en» tendre : Eh bien, répondit l'empereur, » il faut que mes volontés soient vos ca» nons ; choisissez entre l'obéissance et » l'exil. »

La plupart refusent et veulent répon-

dre ; Constance alors n'écoutant plus que sa fureur, tire son épée, semble prêt à les frapper et ordonne ensuite qu'on les mène à la mort. Ils partent en silence pour l'échafaud ; soudain l'empereur changeant d'avis, les rappelle, prononce l'exil de trois d'entre eux, et présente à la signature des autres la déposition d'Athanase. Quelques évêques intimidés la signent ; le plus grand nombre persévère dans sa résistance, et se rend dans l'église de Milan. Le grand chambellan Eusèbe y pénètre à la tête d'une troupe de gardes et arrête cent cinquante personnes, malgré les menaces et les reproches de saint Hilaire, évêque de Poitiers, prélat révéré, tolérant dans ses principes, charitable dans sa conduite, mais ferme dans son indépendance, et dont l'éloquence courageuse combattit alors le despotisme de l'empereur avec une liberté romaine.

Constance chargea son grand chambellan de se rendre à Rome près du pape Libère, pour l'inviter à souscrire la condamnation d'Athanase; il lui envoya en même temps des présens magnifiques : le pape refusa de signer l'arrêt de l'évêque

d'Alexandrie, et fit jeter avec mépris hors de l'église les présens de Constance. Ce prince irrité, ordonne à Léonce, préfet de Rome, d'arrêter le pape et de l'envoyer à Milan : cet ordre fut exécuté; en vain le peuple romain se souleva en faveur du chef de l'Église, Léonce trompa sa vigilance, et enleva le pape au milieu de la nuit. Libère, arrivé à Milan, brava le pouvoir et la colère de l'empereur, qui l'exila en Thrace. Après son départ, Constance croyant devoir montrer quelques égards pour sa dignité, et dans le dessein de le mettre à l'abri du besoin, lui envoya cinq cents pièces d'or : *Rendez cet argent à votre maître*, dit fièrement le pape à l'officier qui l'apportait, *il lui est nécessaire pour payer ses soldats.*

Le clergé catholique de Rome, dévoué à Libère ne voulut point lui donner de successeur; les ariens élurent Félix; la haine de ces deux partis excita dans Rome des émeutes aussi sanglantes que celle des Gracques, et à cette époque, l'Église catholique se vit persécutée par les ariens avec autant d'animosité qu'elle l'avait été

autrefois par les païens. « Leur violence, » disait alors Athanase, est une preuve » de leurs erreurs; les soldats sont de » mauvais apôtres pour la vérité; elle ne » connaît d'autres armes que la persua- » sion. »

L'empereur voulait consommer la ruine d'Athanase, et craignait cependant de violer trop ouvertement la promesse qu'il lui avait faite de ne rien décider sur son sort sans l'entendre. Pour éluder ce serment, il chargea quelques officiers de le chasser d'Alexandrie, et ne leur donna aucun ordre écrit. Les Egyptiens, défendant leur évêque, résistent aux officiers de l'empereur; le duc Syrianus, à la tête de cinq mille légionnaires, fond sur eux, en massacre une partie et pénètre à main armée dans l'église : le peuple, bravant la mort, soustrait l'évêque à la furie des soldats. Partout l'attachement, la fidélité de ses partisans sut lui trouver des asiles; une vierge de vingt ans le déroba pendant plusieurs jours à la poursuite de ses ennemis, et la sainteté du prélat trouva dans l'asile de la pudeur une retraite inviolable.

Cependant le comte Héraclius, chargé des pouvoirs de l'empereur, menaça le peuple de l'affamer et de briser ses idoles, s'il n'abandonnait pas Athanase. La crainte arracha beaucoup de signatures; l'Eglise catholique fut livrée au pillage, et les Egyptiens idolâtres s'écriaient: *Vive l'empereur Constance qui est revenu à notre culte! vivent les ariens, qui ne sont plus chrétiens!*

Ces ariens vainqueurs élurent pour évêque George, qui, loin de calmer les passions de son parti, en augmenta la fougue. Plus la résistance avait été longue, plus la vengeance fut cruelle; on immola un grand nombre de catholiques; *et les femmes ariennes*, disent les auteurs ecclésiastiques, *semblables à des bacchantes furieuses, livrèrent les femmes catholiques aux plus sanglans outrages.*

Athanase, échappé à la mort, s'enfuit dans les déserts, et trouva un abri aussi tranquille qu'ignoré dans les solitudes d'Antoine et de Pacôme.

Ce fut à cette époque qu'on vit éclore la nouvelle secte de Macédonius, qui niait la divinité du saint Esprit.

Tandis que des querelles de prêtres et des discussions métaphysiques, répandaient le trouble dans Rome, dégradaient la dignité de l'empereur, compromettaient sa puissance et ensanglantaient Constantinople et Alexandrie, Julien, étudiant à Vienne la science militaire, devint en peu de mois le maître de ses maîtres. Après avoir réuni ses forces, remis l'ordre dans l'administration, la discipline dans les troupes, écouté les plaintes, réprimé les concussions, adouci les impôts, il se mit en marche pour délivrer la Gaule des Barbares qui la pillaient.

Appui secret des idolâtres, neutre entre les ariens et les catholiques, sévère pour les grands, familier avec le soldat, affable pour les Gaulois, chéri par les philosophes et les orateurs, qu'il attirait de toutes parts près de lui, l'affection universelle l'environnait. Disputant avec les savans, faisant des vers avec les poëtes, jugeant avec les magistrats, combattant avec les guerriers, on voyait dans sa cour le même mélange que dans son caractère; les manteaux de philosophes y étaient confondus avec les casaques militaires; on

y trouvait à la fois un tribunal, une cour, un camp, une église, un temple ancien, une école et une académie.

Son aversion pour les plaisirs aurait choqué les mœurs efféminées d'Antioche et de Byzance, mais elle lui attirait l'estime des Gaulois. Sa douceur, sa science, sa bravoure, sa gravité, firent bientôt oublier Constance, et transportèrent dans la Gaule la majesté réelle de l'empire. L'ombre de l'ancienne Rome semblait y apparaître près de lui, et se complaire à entendre des discussions graves, à écouter des arrêts d'une justice ferme, à voir des villes reconstruites, et à parcourir des champs couverts de fertiles moissons, et bientôt de trophées glorieux.

L'intention de Constance était de ne lui laisser qu'un vain titre; Marcellinus devait jouir du pouvoir réel. Le prince avait été entouré de lâches courtisans, chargés de l'éloigner des affaires et de le détourner de toute entreprise hasardeuse. Sourd à leurs avis pusillanimes, et méprisant la surveillance de Marcellinus, il se mit à la tête d'un corps de troupes peu nombreux, mais dont il sut par son exemple doubler

les forces et le courage. Il marcha contre les Barbares ; dans les premiers jours, écoutant plus son ardeur que la prudence, il se laissa surprendre; son arrière-garde fut entamée; mais ce léger échec lui fut plus utile que ne l'aurait été un premier succès. Depuis ce moment, il se garda avec soin, évita les piéges, éclaira prudemment sa marche, et joignit la sagesse d'un vieux capitaine à la bravoure d'un jeune guerrier.

Attaqué de tous côtés par une nuée d'Allemands et de Germains, il repoussa leurs efforts, avança toujours en combattant et poursuivit les ennemis jusqu'à Reims, où, par ses ordres, toutes les légions s'étaient réunies. Alors, sans perdre de temps, il se porta sur le Rhin avec son armée et livra bataille aux ennemis près de Brumat. La tactique romaine triompha de la valeur allemande; les ennemis tournés et enfoncés, après une grande perte d'hommes, se sauvèrent dans les îles du fleuve. Pendant ce temps, les Juthonges menaçaient l'Italie; les troupes de Constance marchèrent en Rhétie contre eux. De son côté, Julien se porta sur

leur arrière-garde en remontant rapidement le Rhin jusqu'à Bâle. Les Barbares, effrayés de son audace, de ses succès et de cette diversion, signèrent la paix.

Le nouveau César, ayant ainsi déjà relevé l'honneur des armes romaines, établit son quartier d'hiver à Sens. La Germanie était alors une pépinière de soldats; il en sortait à tout instant des essaims de guerriers, dont on n'apprenait l'approche et l'arrivée que par les incendies et le pillage qui signalaient leur apparition. Ils n'avaient ni de système dans leur politique, ni de méthode dans leurs opérations. Leurs invasions étaient courtes et violentes; prompts à déposer les armes et à les reprendre, on ne pouvait faire avec eux de paix solide.

Au moment où on les croyait tranquilles, ils pénétrèrent tout-à-coup en foule dans les Gaules, enfermèrent Julien dans la ville de Sens et l'y assiégèrent. Marcellin, n'écoutant qu'une basse jalousie, le laissa sans secours. Le péril développe les grands caractères; le prince, livré à ses propres forces; au lieu d'être effrayé et de se tenir sur la défensive, atta-

qua les nombreux assaillans qui l'entouraient, trompa les Barbares par de fausses attaques sur un point, réunit toutes ses forces sur l'autre, enfonça les Allemands, en fit un grand carnage, les mit en fuite et les força de repasser le Rhin. Marcellin qui avait voulu le perdre, et qui avait accru sa renommée, fut rappelé.

Tandis que la gloire romaine revivait ainsi dans la Gaule, Constance, gouverné par Rufin, préfet du prétoire, par Arbétion, général de la cavalerie, et par l'eunuque Eusèbe, courbait l'empire sous le joug d'une honteuse et lâche tyrannie. La crainte le rendait cruel et multipliait les accusations; un mot imprudent, un murmure échappé, étaient regardés comme des crimes de lèse-majesté. Cependant l'empereur, vain de quelques succès remportés par ses armes en Rhétie, et victorieux sur le Rhin par la valeur de Julien, crut pouvoir entrer en triomphateur dans la capitale de l'empire qu'il n'avait jamais vue. Le sénat et le peuple vinrent au-devant de lui; admirant comme un voyageur les antiquités de Rome, il fut saisi de respect à la vue de ces nobles monu-

mens qui rappelaient tant de grands souvenirs.

Le timide Constance s'assit dans le sénat et occupa la place qu'avaient illustré Caton, Pompée, César, Auguste. Il se montra sur le Forum et harangua le peuple dans cette tribune, veuve de l'éloquence de Cicéron. Malgré sa haine constante pour l'ancien culte, vaincu par la majesté de Rome, il confirma les priviléges des vestales et conféra même des sacerdoces à plusieurs personnages distingués par leur rang et par leur naissance. Enfin, se conformant aux usages antiques, il fit célébrer des jeux solennels dans tout l'empire, et pour embellir Rome d'un nouveau monument, il y fit transporter à grands frais d'Egypte, un troisième obélisque, qu'on voit encore sur la place de Saint-Jean de Latran.

Le pape Libère, arbitrairement déposé, était toujours vivement regretté par les catholiques. Les dames romaines rassemblées vinrent en foule trouver l'empereur, et, par leurs pressantes instances, obtinrent son rétablissement. L'exil avait abattu le courage de Libère ; il revint

à Rome, et consentit à signer la condamnation d'Athanase, ainsi que la formule arienne.

Hélène, femme de Julien, perdit plusieurs enfans en les mettant au monde, et depuis demeura stérile; la calomnie, qui s'attache toujours à tout ce qui est élevé, n'épargna pas Eusébie, et fit croire que cette princesse, qui n'avait pu être mère, et qui était jalouse de la fécondité d'Hélène, lui avait fait prendre un breuvage qui l'empêchait de laisser des successeurs à l'empire. On ne peut concilier l'idée d'un tel crime, avec celle que l'histoire nous donne du caractère vertueux de l'impératrice, qui opposa toujours une courageuse résistance aux perfides intrigues du grand chambellan et des vils favoris de l'empereur. Protectrice constante de Julien, ce fut elle qui obtint qu'on accordât plus d'autorité à un prince qui en usait si habilement. Elle fit disgracier Marcellinus, et le remplaça dans le commandement des troupes, par Sévinus, général expérimenté, incapable de jalousie, et digne de seconder Julien: mais elle ne put ôter la préfecture de la Gaule

à Florentius, dont l'orgueil, la bassesse et la cupidité s'opposaient sans cesse à toutes les réformes salutaires que le prince projetait dans l'administration de ces provinces. Malgré ces obstacles, Julien, par sa persévérance, réussit dans tous ses desseins, et fut aidé dans ses utiles travaux par un Gaulois nommé Salluste, homme éclairé, courageux et fidèle; il méritait la confiance de Julien, et ce prince était digne d'un tel ami.

Pour se mettre à l'abri des surprises, Julien établit des postes sur la ligne du Rhin, et un grand nombre de courriers qui de relais en relais communiquaient les nouvelles avec une extrême rapidité. Trompant ces mesures, les Barbares forcèrent les postes des frontières, firent encore une invasion dans la Gaule, et pénétrèrent jusqu'à Lyon. Julien, informé de leurs progrès, réunit ses troupes, marcha contre eux et les tailla en pièces. Comme il avait habilement détaché trois corps pour leur couper la retraite, nul d'entre eux ne se serait échappé, si l'un des généraux de Constance, Barbation, qui occupait Bâle avec vingt mille hommes,

eût fait son devoir; mais il ouvrit passage aux Allemands, et accusa même de trahison et d'embauchage, Valentinien, général qui lui avait porté des dépêches par lesquelles Julien l'invitait à se joindre à lui contre les Barbares : Constance, sans approfondir cette accusation, destitua Valentinien. La fortune inconstante, qui accablait alors ce général, le porta dans la suite au trône.

Julien ne voulait pas laisser aux ennemis le temps de réparer leurs pertes, et, dans l'intention de passer le Rhin, il demanda des barques à Barbation, qui les lui refusa. Privé de ce secours, il se vit forcé d'attendre le moment où la chaleur rendrait les eaux plus basses; alors, traversant à gué un bras du fleuve, il surprit les Barbares qui s'étaient dispersés dans les îles et en tua un grand nombre : le reste tomba sur Barbation, le mit en fuite, et le punit ainsi de sa trahison.

Cependant sept rois allemands, indignés de voir les Romains reprendre leur vigueur, et la Gaule échapper à leur cupidité, réunissent leurs nations, s'approchent de Strasbourg et ordonnent inso-

lemment à Julien d'évacuer cette frontière. Chnodomaire était l'Agamemnon de cette confédération barbare.

Julien, voulant les attirer dans la plaine de Strasbourg, leur laisse passer le Rhin, part de Saverne et campe en présence de l'ennemi. Les soldats voulaient combattre, le prince, qui jugeait plus utile de réparer leurs forces par quelques instans de repos, essaie de calmer leur ardeur : « Plus j'estime votre courage, leur dit-il, » plus je dois ménager votre sang; pour» quoi voulez-vous, par trop de précipi» tation, acheter trop cher un succès cer» tain? La bravoure n'est pas le seul » mérite du guerrier; s'il se montre fier » contre l'ennemi, il doit être modeste » avec ses compagnons, et docile aux vo» lontés de son général. Je peux vous » donner des ordres, mais j'aime mieux » persuader qu'ordonner; le jour est » avancé, la nuit mettant fin au combat » ne nous permettrait pas une victoire » complète : vous venez de marcher sur » un sable brûlant, vous vous trouvez » sur un terrain coupé de ravins et cou» vert d'arbres; le repos a ranimé les

» forces de l'ennemi, une longue route a
» diminué les vôtres, mon avis est que
» nous nous retranchions prudemment
» pour combattre ensuite avec hardiesse;
» rétablissons notre vigueur par la nourri-
» ture et par le sommeil; demain à la
» pointe du jour nous marcherons, et
» nous triompherons des Barbares. »

Il voulait poursuivre, mais les soldats impatiens l'interrompent par leurs murmures, frémissent de colère, frappent leurs boucliers de leurs lances, étouffent la voix de leur général par leurs cris, et demandent tous le combat.

Au milieu de ce tumulte, un enseigne élevant la voix, « Marche, heureux César, dit-il, suis la fortune qui t'appelle!
» Nous voyons à notre tête le courage et
» la prudence; tu vas voir aussi quelle est
» la force des soldats romains, lorsqu'ils
» sont conduits par un chef habile, qui
» inspire, juge et récompense les grandes
» actions. »

Julien cède aux vœux de l'armée et se place à la tête de son aile droite; Chnodomaire lui était opposé; l'autre aile des Romains était conduite par Sévère, qui

avait devant lui l'aile droite des Allemands, commandée par Sérapion; les Barbares avaient placé entre leurs escadrons des fantassins légèrement armés, qui devaient pendant le combat se glisser sous les chevaux des Romains et les percer de leurs glaives.

Des deux côtés on sonne la charge; Sévère s'avance le premier, découvre à temps, sur le bord d'un marais, une embuscade dans laquelle il allait tomber, et s'arrête avec prudence.

Au moment où les deux armées obscurcissaient l'air par une nuée de traits, Julien, à la tête de deux cents chevaux, parcourt les rangs et s'écrie, « Courage,
» compagnons, voilà le moment que vous
» avez souhaité! Ce n'est que l'espoir
» d'une telle journée qui m'a fait accep-
» ter le titre de césar. Rendez au nom
» romain son ancien lustre; opposez à la
» fureur aveugle des ennemis une valeur
» plus solide et plus froide, et songez
» bien que la victoire due à votre courage
» peut seule à présent justifier votre impa-
» tience. »

Les Allemands, furieux d'avoir été chas-

sés de la Gaule par les Romains, décidés cette fois à vaincre ou à périr, craignant qu'au premier désavantage leurs rois ne les abandonnent, exigent qu'ils partagent dans cette action tous leurs dangers, et les forcent à combattre à pied avec eux. Les deux armées s'approchent en ordre et en masse; leurs rangs serrés ressemblent à deux murailles hérissées de lances; ils se choquent avec un bruit terrible; un nuage de poussière les couvre et ensevelit dans l'ombre une foule d'exploits dignes d'être plus éclairés.

Sévère trouve un passage dans le marais, tourne le corps qui était embusqué, attaque les Allemands, et après de violens efforts, les enfonce et les met en fuite. La fortune se montrait d'un autre côté moins favorable aux Romains : six cents cavaliers de l'aile droite, sur lesquels Julien fondait le plus d'espérance, après une lutte opiniâtre, perdent le chef qui les commandait; ils s'épouvantent, se débandent, et se jettent en désordre sur l'infanterie. L'ennemi les poursuit avec ardeur; Julien aperçoit cette confusion, accourt à toute bride;

ou le reconnaît à la brillante enseigne qui le suit, au dragon couleur de pourpre qui la décore : « Où fuyez-vous, soldats? » s'écrie le prince en courroux, les lâches » ne trouvent point d'asiles, toutes nos » villes leur fermeront leurs portes; si » vous voulez recouvrer votre gloire, sui- » vez-moi; si vous voulez fuir, passez sur » mon corps; je perdrai la vie avant l'hon- » neur. »

Honteux de leur lâcheté, les cavaliers se rallient, retournent à la charge contre les Barbares qui attaquaient déjà le flanc des légions. La mêlée devint affreuse; les uns brûlaient du désir de réparer leur honte, les autres s'opiniâtraient à ne pas perdre leur avantage : le corps de réserve arrive au secours de Julien; malgré ce renfort, les rois allemands, à la tête de toutes leurs troupes en masse, renversent la cavalerie romaine, enfoncent l'aile droite de l'infanterie, et pénètrent jusqu'à la légion du centre, contre laquelle viennent enfin échouer leurs efforts redoublés et leur sanglante rage.

Chacun des soldats de cette inébranlable légion repousse leurs coups, comme

une tour immobile résiste au choc du bélier. Les Allemands, accablés de fatigue, tombent par milliers sous les glaives de cette légion qu'ils ne peuvent entamer; enfin leurs rangs éclaircis par la mort, s'ouvrent; l'épouvante les prend; les cohortes qui gardaient le camp romain accourent alors et redoublent la terreur de l'ennemi. Il se retire en désordre; sa retraite se change en déroute; Julien les poursuit l'épée dans les reins; les Allemands demandent en vain la vie; les Romains furieux ne leur font aucun quartier : le champ de bataille, les rivages du Rhin sont couverts de morts et de mourans; les flots en engloutissent un grand nombre. Quelques-uns, portés sur leurs boucliers, arrivent à l'autre bord. Chnodomaire, échappé au carnage, cherchait son salut dans la fuite, à la tête de quelques cavaliers. Il tombe dans un marais, se relève, gagne un bois, est reconnu par un tribun dont la cohorte l'enveloppe, tombe dans les fers, et se voit conduit enchaîné aux pieds de Julien. Cette victoire, égale en éclat aux plus mémorables de celles qui avaient illustré

les anciens héros de Rome, sauva l'empire.

A la tête de treize mille soldats, Julien vainquit trente-cinq mille Barbares, commandés par sept rois, enorgueillis par de nombreux succès. Les légions, dans leur enthousiasme, le saluèrent du nom d'auguste : il refusa ce titre avec une indignation apparente et une crainte fondée.

Convaincu que la sévérité de la discipline était la seule garantie solide des succès, il manda devant lui les six cents cavaliers qui avaient fui la veille, les réprimanda durement, et, conformément aux anciennes coutumes, leur fit traverser le camp, habillés en femmes. Au moment où Chnodomaire parut à ses yeux, touché du malheur de ce roi captif, il l'accueillit avec égard; mais quand il vit ce prince barbare, si insolent avant le combat, déshonorer son infortune en se prosternant à ses pieds et en implorant bassement sa clémence, il lui marqua son mépris, lui tourna le dos, et l'envoya près de Constance.

Lorsque la nouvelle de la victoire de Strasbourg parvint en Italie, elle réveilla

l'orgueil de Rome, irrita ses courtisans et excita la jalousie de l'empereur. Ses vils favoris donnèrent à Julien, par dérision, le nom de *Victorin*, pour atténuer son triomphe et pour rappeler en même temps au timide Constance le nom du général qui, du temps de Gallien, après quelques succès, avait usurpé dans la Gaule le pouvoir suprême et le titre d'auguste.

L'empereur publia cependant dans tout l'empire la victoire remportée sur les Barbares; mais il s'en attribua ridiculement l'honneur, comme s'il eût lui-même assisté à ce triomphe et commandé l'armée. Il ne daigna pas seulement citer dans sa relation le nom de Julien, et par ce silence même il lui donna plus d'éclat.

Les soldats romains se montraient encore braves, mais n'étaient plus disciplinés; après la victoire, ils voulaient jouir du repos, et se montraient peu disposés à continuer de pénibles marches : lorsqu'ils reçurent l'ordre de passer le Rhin, ils y répondirent par des murmures; mais la fermeté de Julien triompha de leur indocilité : ils franchirent le fleuve et dévastèrent une partie de la Germanie. On cons-

truisit une forteresse au-delà du Rhin ; les Allemands intimidés demandèrent la paix et n'obtinrent qu'une trève de dix mois. Après cette campagne, l'armée revint à Reims pour y établir ses quartiers d'hiver, et trouva tout ce pays ravagé par un corps de Francs ; il ne s'élevait pas à plus de mille hommes, mais leur force et leur audace répandaient l'effroi dans la contrée. Ces guerriers redoutables, dit un historien du temps, ne connaissaient point de saison et semblaient même préférer les frimas de l'hiver à la douce chaleur du printemps. Les Romains les attaquèrent et les forcèrent de se retirer dans une forteresse située sur la Meuse. Après cinquante-quatre jours de siége, ils capitulèrent et sauvèrent leurs vies aux dépens de leur liberté. Cette victoire fit d'autant plus d'honneur à Julien, que, jusque-là, dit Libanius, *les Francs avaient toujours préféré la mort à la captivité*. Ils furent envoyés à Constance. L'empereur, admirant leur haute stature, les incorpora dans sa garde, et les écrivains du temps remarquent qu'ils paraissaient comme des tours au milieu des bataillons romains.

Julien passa l'hiver à Paris : on a conservé la description qu'il faisait de cette ville déjà célèbre; il la nommait sa chère Lutèce : entourée par deux bras de la Seine, elle n'occupait que le quartier qu'on appelle aujourd'hui la Cité : une forte muraille garnie de tours la défendait; on y pénétrait par deux ponts de bois. Malgré le peu d'étendue de son enceinte, on y voyait des temples, un palais, un amphithéâtre. Julien vantait la fertilité du pays, la salubrité des eaux, la douceur de la température. Il y éprouva cependant un hiver rigoureux : on voit dans sa relation la surprise que lui causa l'épaisseur des glaces qui couvraient la rivière. Jusque-là, bravant l'âpreté du froid, il n'avait point voulu qu'on fît de feu dans ses appartemens; mais alors, forcé d'y placer un brasier, il se vit au moment de mourir, asphyxié par la vapeur du charbon.

Chaque jour la sagesse et la justice de Julien * augmentaient l'affection des Gaulois pour lui, et sa renommée croissait

* An de Jésus-Christ, 358.

continuellement, tandis que Constance perdait chaque jour, par son despotisme et par sa faiblesse, l'estime et la confiance des peuples. Sous le consulat de Tibérius Fabius Dallianus et de Marcus Nératius Céréalis, l'empereur publia une loi qui exemptait d'impôts et de toutes charges communes ses domaines, les biens des églises catholiques, et ceux de la famille d'Eusèbe, père de l'impératrice. La perte de l'égalité suit nécessairement celle de la liberté, et les privilèges forment toujours le cortége de la tyrannie.

Constance, oubliant l'antique fierté de Rome, demanda la paix à Sapor; le roi de Perse y mit pour condition la cession de la Mésopotamie et de l'Arménie; l'empereur refusa d'y consentir, et ne retira ainsi de sa faible démarche que la honte de l'avoir faite.

Barbation, envoyé par lui contre les Juthonges, les tailla en pièces dans la Rhétie. Cependant Constance, jaloux de la gloire de Julien, crut devoir se montrer aussi à la tête des armées; il franchit le Danube, attaqua les Sarmates et les Quades, en triompha par la bravoure de ses géné-

raux, et en fit un grand carnage. Le roi Zizaïs, leur chef, arriva dans le camp de l'empereur, se prosterna devant lui, implora sa miséricorde et obtint la paix. On vit alors le premier exemple de ce droit féodal, qui devint pendant tant de siècles le droit public de l'Europe. Les Quades prétendirent que la paix signée avec eux y comprenait explicitement leurs vassaux. L'empereur porta ensuite ses armes contre les Limigantes. Ces esclaves belliqueux, qui avaient précédemment chassé de leur pays les Sarmates leurs maîtres, prévoyant le sort qui les attendait, se défendirent avec le courage du désespoir. Après une opiniâtre résistance, accablés par le nombre, ils feignirent de se rendre, capitulèrent, arrivèrent en foule au lieu qui leur était indiqué pour déposer leurs armes, et tout-à-coup, jetant de grands cris, ils se précipitèrent au milieu du camp romain et pénétrèrent jusqu'à la tente de l'empereur qu'ils voulaient tuer avant de périr; mais, enveloppés par les légions, ils furent tous passés au fil de l'épée.

L'empereur, de retour dans ses États, ne s'occupa plus que des troubles reli-

gieux dont il augmentait la violence, en voulant y interposer son autorité.

Dans ce temps l'Asie éprouva les plus grands désastres par d'affreux tremblemens de terre; ils détruisirent cent cinquante villes dans l'Orient. Celle de Nicomédie fut renversée de fond en comble. La Gaule ne jouit pas long-temps du repos que lui avaient donné les victoires de Julien. Deux tribus de Francs, les Saliens et les Chamaves s'étaient depuis plusieurs années fixées dans la Toximandrie, aujourd'hui le Brabant. Ils en sortaient souvent pour dévaster la Belgique : Julien marcha contre eux, les surprit, battit les Saliens, conclut la paix avec eux, et par ce traité reconnut solennellement leurs droits sur la Toximandrie qu'ils continuèrent de posséder. Les Chamaves lui opposaient une plus opiniâtre résistance; un ancien ressentiment enflammait leur courage; ils croyaient que le fils de leur roi, envoyé par eux autrefois en ôtage à Rome, avait péri par un honteux supplice : Julien, leur ayant demandé une conférence, offrit tout-à-coup à leurs regards ce jeune prince, qu'il avait fait élever avec autant

de soin que s'il eût été son propre fils. Sa générosité désarma les Francs, et lui valut une paix plus solide que si elle avait été arrachée par la victoire. Les Chamaves évacuèrent la Gaule.

A la même époque, une affreuse disette portait l'armée à la révolte : on conseillait au prince la sévérité, il s'y refusa et employa toute son activité pour subvenir aux besoins de ses soldats ; aimant mieux, disait-il, soulager leurs maux, que punir leur impatience.

La trève étant expirée, Julien traversa encore le Rhin et le Necker, vainquit les Barbares et les força de lui rendre quatre-vingt mille prisonniers gaulois ou romains. Ce fut alors que la Gaule, délivrée par ce héros, jouit sous son administration d'une prospérité qui, depuis plus d'un siècle, lui était inconnue.

Le sort infligea dans ce temps un juste châtiment au cruel Barbation. Ce général, qui devait plus sa fortune à ses intrigues qu'à ses exploits, était universellement regardé comme le chef des délateurs : il devint leur victime. Les hommes méchans et lâches sont aussi sujets à la supersti-

tion qu'étrangers à la vraie piété. La chute d'un nombreux essaim d'abeilles dans son appartement effraya cet esprit crédule et timide; il manda près de lui des devins pour les consulter : sa femme Assyria, attribuant sa curiosité à un autre motif, se persuada qu'il voulait détrôner Constance et épouser ensuite l'impératrice Eusébie, dont elle était jalouse. Dans son emportement elle lui écrivit, et lui fit sur son infidélité des reproches violens et très-injurieux pour Eusébie. L'esclave qu'elle chargea de sa dépêche avait autrefois appartenu au malheureux Sylvain ; il ouvrit la lettre, et, croyant y trouver un moyen sûr de venger son ancien maître, il l'apporta à Constance. Aux yeux de ce prince défiant, un soupçon tenait lieu de crime ; il fit trancher la tête à Barbation et à sa femme.

Cette même année, les vents du nord, qui régnaient avec violence, retardèrent l'arrivée à Ostie des blés nécessaires à la subsistance du peuple de Rome. La disette excita une sédition. Tertullius, préfet de la capitale, fit alors un sacrifice solennel à Castor et à Pollux. A peine était-il

achevé, qu'on apprit que la flotte entrait dans le port. Cet événement rendit, pour quelque temps, un grand crédit à l'idolâtrie.

Les troubles de l'Orient donnaient alors une juste inquiétude à Constance ; les Isaures continuaient leurs pirateries : le comte Saurice les battit en plusieurs rencontres et les força de rentrer dans leur repaire.

Ursicin avait long-temps contenu les Perses par son courage et par son habileté, mais la jalousie des courtisans avait diminué ses forces et borné ses succès. Le mérite dans les cours est toujours l'objet de la haine des favoris; l'empereur, obsédé par eux, rappela Ursicin; l'incapacité de ceux qui le remplacèrent favorisa les armes de Sapor, qui s'avança au-delà de Nisibe. Avant son départ, ce général, par une manœuvre habile, ayant tourné les Perses, les avait mis en fuite, et dans cette déroute, Sapor lui-même ne dut son salut qu'à la vitesse de son coursier. Après cette action, les Romains ayant mis le feu dans les champs, cet embrasement détruisit les bois, les moissons et un grand nombre

de bêtes féroces, qui depuis ce temps parurent rarement dans cette partie de l'Asie. La trahison des officiers qui commandaient les troupes légères d'Ursicin le fit surprendre, et le mit dans un si grand péril, qu'il se vit obligé de se retirer jusqu'au Tigre. Ce fut cette retraite que les courtisans lui reprochèrent comme trahison. Elle servit de prétexte à sa disgrâce.

Sapor assiéga la ville d'Amide ; elle se défendit avec courage; le fils du roi y fut tué, mais enfin le nombre des assiégeans croissant toujours, elle fut prise d'assaut. Le vainqueur massacra tous les habitans ; l'historien Ammien Marcellin échappa presque seul à ce désastre.

La victoire et la justice, exilées du reste de l'empire, semblaient s'être alors réfugiées dans les Gaules. Tous les travaux de Julien étaient couronnés de succès ; il triomphait des ennemis par ses armes et ne voulait régner sur les peuples que par les lois. Un jour, assistant à la séance d'un tribunal, il représenta aux juges, qui se montraient trop sévères, qu'on ne pouvait pas condamner sans preuves : « Prince,

» s'écria l'accusateur Delphidius (et il » n'eut que trop d'imitateurs dans tous » les temps), qui sera donc jamais cou- » pable s'il suffit de nier les faits pour » être absous? » « Et qui sera donc ja- » mais innocent, répondit Julien, si, pour » être coupable, il suffit d'être accusé? » Un prince si juste ne manquait jamais d'argent ni de soldats. L'affection en fournit plus que la crainte; Julien, veillant toujours à la sûreté de l'empire, n'était point assez enivré de ses triomphes pour se livrer à une trompeuse sécurité. Il fortifia Neiss, Bonn et Andernac : apprenant ensuite que les Allemands méditaient une nouvelle invasion, il les prévint, traversa le Rhin, les surprit, les mit en déroute, pilla leur camp, s'empara de leurs troupeaux et revint à Paris.

Ce fut peu de temps après que, soit par ambition, soit par nécessité, il accepta le titre d'auguste, déclara la guerre à Constance, et lui disputa l'empire.

Cet événement, raconté de diverses manières par lui-même, par ses amis et par ses ennemis, suivant les passions opposées qui les animaient, est un problème

historique qu'il est difficile aujourd'hui d'éclaircir; et, sans avancer à cet égard aucune opinion positive, nous nous bornerons à rapporter les faits. L'empereur, aveuglé par la crainte et trompé par les lâches conseils des courtisans, écartait ou perdait tous les hommes dont les talens soutenaient son pouvoir, mais qui, par leur mérite même, lui faisaient ombrage. Il refusa d'entendre la justification d'Ursicin : « L'empereur peut dé-
» daigner de m'écouter sur mes intérêts,
» dit ce général, mais qu'il ne ferme pas
» les yeux sur les siens; il se forme dans
» l'Orient un orage, qu'à la tête de toutes
» ses légions, il s'efforcera peut-être vai-
» nement de dissiper. » L'exil fut la punition de ces paroles hardies. Argison, général sans expérience, le remplaça, et son élévation fut aussi utile à l'ennemi, que l'exil d'Ursicin était funeste à l'empire.

L'envie, qui avait perdu cet habile capitaine, espérait alors aussi consommer la ruine de Julien. Constance rappela de Gaule Salluste, digne ami du jeune prince; Lucien fut nommé à sa place pour admi-

nistrer cette province. Cet agent de l'eunuque Eusèbe se joignit à Florentius, préfet des Gaules, et à tous les ennemis de Julien, pour contrarier ses desseins et faire échouer ses opérations. L'empereur, gouverné par ses favoris, se décida, par leur conseil, à le priver des troupes qui seules garantissaient le repos de la Gaule et la sûreté des frontières. Décentius, secrétaire-d'état, lui porta l'ordre d'envoyer à l'empereur des troupes hérules, bataves, deux légions gauloises, et trois cents hommes tirés de chacun des autres corps de son armée. Lupicin, général employé par Julien contre les Ecossais, et Sintula, grand écuyer, étaient chargés de l'exécution de ce décret : ces renforts, disait Constance, lui devenaient indispensablement nécessaires pour combattre les Perses.

Cet ordre consterna les Gaulois, qui se voyaient ainsi livrés sans défense aux invasions des Barbares : malgré les murmures de ceux qui l'entouraient, Julien se montra disposé à obéir, et représenta seulement à l'envoyé de l'empereur que, par cette mesure, on manquait de foi aux

Bataves, aux Hérules, qui n'étaient entrés à son service que sur l'assurance de ne jamais être obligés de passer les Alpes. Tout-à-coup on apprend qu'une main inconnue répand dans le camp des légions gauloises, un libelle violent contre Constance; on l'accusait de livrer la Gaule aux Francs et aux Germains; les murmures éclatent de toutes parts; Décentius, effrayé, presse Julien d'obéir; en vain ce prince prétend qu'il doit attendre l'arrivée de Florentius et de Lupicin, auquel l'empereur a confié l'exécution de ses volontés; on insiste, il cède. On délibère sur la route que doivent suivre les troupes, Julien conseille de ne point les faire passer par Paris, dans la crainte que la vue d'un chef qui les avait souvent conduites à la victoire, et dont on voulait les séparer, n'échauffât ces esprits turbulens déjà peu disposés à l'obéissance. Décentius émet un avis contraire; il soutient que Julien peut seul les calmer. et que, refuser d'y employer son influence, c'est désobéir à l'empereur. Julien cède encore.

Les troupes se mettent en marche; sur

leur passage, elles voient tout le peuple en alarmes; les enfans, les vieillards, les femmes en pleurs, embrassent les genoux de ces braves guerriers, et les supplient de ne pas les abandonner à la férocité des Allemands. Les soldats, dont les cœurs répondaient à leurs vœux, mais que la fermeté de Julien avait accoutumés à la discipline, gardent un morne silence, et, les yeux baissés, continuent tristement leur route, étouffant avec peine leurs soupirs et se montrant à la fois indignés et attendris.

* Julien vient au-devant d'eux et les passe en revue dans une vaste plaine près des portes de Paris. Là, il les harangue avec sagesse, donne de nobles éloges à leurs heureux travaux : « Vous savez,
» dit-il, que l'obéissance est le premier
» de vos devoirs; vous avez pacifié l'Oc-
» cident, l'Orient réclame aujourd'hui
» votre courage ; vous allez combattre
» sous les yeux de l'empereur; il vous
» accordera des récompenses propor-
» tionnées à votre bravoure; enfin, ce

* An de Jésus-Christ, 360.

» voyage que vous semblez redouter, » vous conduit à la fortune et à la » gloire. »

Au lieu de répondre à ces paroles, selon la coutume, par de vives acclamations, les soldats l'écoutèrent dans un profond silence. Après les avoir congédiés, il donne le soir un grand festin à tous les officiers de l'armée, et leur distribue de magnifiques présens, soit pour adoucir leurs regrets, soit pour échauffer leur affection et pour les encourager à la révolte.

Après le repas, ils se retirent sous leurs tentes, ne montrant que de la douleur et ne laissant paraître aucun indice de projets séditieux. Le jour suivant fut consacré au repos; ils devaient partir le lendemain, mais ils employèrent ce temps à concerter leur plan dans le plus grand secret. Dans la suite, on reprocha vivement à Julien de leur avoir laissé ce dangereux loisir, quoique, dans sa relation détaillée de ces événemens, et qu'il adressa au sénat et aux peuples de Rome et d'Athènes, il protesta et jura qu'il n'avait pas eu la plus légère connaissance de la cons-

piration tramée, dans ce court espace de temps, pour le porter au trône.

Tout semblait tranquille, tout-à-coup, au commencement de la nuit, les soldats prennent les armes, entourent le palais des Thermes, proclament Julien auguste, et demandent à grands cris qu'il s'offre à leurs regards. Ce prince, éveillé en sursaut, apprend avec une surprise, réelle ou feinte, l'objet de cette sédition; son incertitude semble s'accroître avec le tumulte; il invoque Jupiter et le conjure de lui faire connaître par quelques signes sa volonté; soudain un éclair brille, la foudre éclate et semble lui annoncer qu'il doit céder aux vœux des soldats; cependant, rebelle encore aux ordres qu'il croit émanés du ciel, il refuse l'entrée du palais aux conjurés, et s'y tient renfermé le reste de la nuit. Mais, au point du jour, les soldats, dont tout obstacle redouble l'ardeur, forcent les portes, pénètrent dans les appartemens l'épée à la main, enlèvent le prince, le proclament de nouveau empereur, et, pour le faire céder à leurs vœux, emploient tour à tour les accens de la prière et ceux du courroux.



Julien reconnu Empereur par l'Armée des Gaules.

Julien les conjure vainement de ne point livrer l'empire au malheur d'une guerre civile : « Ne pouvez-vous, leur » dit-il, sans commettre tous les crimes » qu'entraîne une révolte, obtenir de la » justice l'accomplissement de vos désirs? » Puisque vous ne pouvez vous décider à » quitter votre patrie, retournez dans vos » quartiers; je vous promets que vous ne » passerez pas les Alpes; je me charge de » justifier aux yeux de Constance et vos » refus et les alarmes fondées de la Gaule. » La fermeté de l'empereur punirait vo- » tre rebellion; sa bonté écoutera vos re- » montrances. »

Ce discours, au lieu de calmer l'ardeur des légions, l'embrase; les instances et les cris redoublent, les menaces succèdent aux acclamations; le tumulte s'accroît; enfin Julien se laisse vaincre; on l'élève sur un pavois; on veut qu'il ceigne le diadême, et comme il répond qu'il n'en a point, les uns lui apportent le collier de sa femme Hélène, les autres les courroies d'un cheval. Julien refuse ces étranges ornemens; mais un officier, nommé Maurus, lui présente son collier d'or, no-

ble prix de la vaillance ; le prince l'accepte, le place sur sa tête; reçoit le titre d'auguste, et promet cinq pièces d'or et une livre d'argent à chaque soldat.

Ces gratifications étaient depuis longtemps en usage, elles ne furent pas une des moindres causes, comme on l'a vu, des fréquens changemens qui élevèrent et renversèrent tant d'empereurs. Elles portaient, par l'appât du gain, les armées à désirer les révolutions que le reste de l'empire regardait comme le plus funeste des fléaux.

Ceux qui doutent que la résistance de Julien ait été sincère, lui reprochent justement ses largesses. On peut difficilement prétendre n'avoir point de part à la révolte qu'on paie.

Ce prince n'imita certainement point, dans cette circonstance, la conduite de Virginius, qui se déroba au trône par la fuite, et la fermeté de Germanicus, qui s'exposa aux plus grands périls plutôt que de céder à la révolte.

Mais les temps étaient changés ; une cruelle et longue expérience avait appris aux princes et aux chefs des armées que

les refus ne fléchissaient point la tyrannie, et qu'une fois proclamé par les troupes il fallait périr ou régner.

Un seul homme, au milieu de cette effervescence d'une grande armée et d'un grand peuple, montra un courage antique. Nimpridius, officier romain, fidèle au prince, mais encore plus à son devoir, brava fièrement les menaces, les piques des rebelles, et reprocha sévèrement à Julien une élévation dont l'éclat coupable l'entraînait à détrôner l'empereur qui l'avait fait césar.

Julien, qui ne voulait pas que son pouvoir parût fondé seulement sur la force, soutint toujours qu'il n'avait fait qu'obéir aux Dieux; il disait que pendant cette nuit même qui précéda la révolte, il avait vu en songe le génie de l'empire qui lui adressa ces paroles : « Julien, depuis long-» temps je me tiens à l'entrée de ton pa-» lais, dans le dessein d'accroître ta for-» tune. Tu as souvent rejeté mes faveurs; » si tu les refuses encore aujourd'hui, je » m'éloignerai à regret; mais n'oublie pas » que je ne dois rester que peu de temps » près de toi. »

Tandis que l'armée, fière d'avoir assuré le destin et la tranquillité de la Gaule, se livrait, ainsi que le peuple, à la joie qui suit toujours de pareils événemens, Julien, renfermé dans son palais, morne, pensif et solitaire, méditait profondément sur le présent et sur l'avenir; envisageait avec une sorte d'effroi les conséquences d'une révolution qui devait attirer sur lui toutes les forces de l'Orient, de l'Afrique et de l'Italie, et se reprochait même une condescendance que l'opinion publique taxerait d'ambition et d'ingratitude.

Le tumulte et l'ivresse qui régnaient dans les camps et dans la ville formaient un étonnant contraste avec le silence et la tristesse du palais. Les partisans de Constance, croyant pouvoir profiter du désordre des troupes et de l'inaction du prince, répandent partout des émissaires qui cherchent à effrayer les esprits, à les soulever en exagérant les dangers d'une guerre tout à la fois civile et étrangère : en même temps ils séduisent un eunuque attaché au prince, pour le faire entrer dans une conspiration contre ses jours.

Un officier du palais découvre ce complot, le révèle à Julien, et court en porter la nouvelle dans le camp. Dès que les soldats apprennent qu'on veut détruire leur ouvrage et que la vie du prince est menacée, ils se rassemblent, s'animent mutuellement, saisissent leurs armes et courent au palais. La garde, épouvantée par ce tumulte, croit qu'on vient de faire une nouvelle révolution; elle se disperse et prend la fuite. Les soldats, furieux, pénètrent dans les portiques, parcourent tous les appartemens craignant d'être arrivés trop tard pour sauver leur prince chéri; enfin, sa vue dissipe leur terreur, ils l'entourent, le pressent, manifestent leur joie par d'éclatans transports, et demandent à grands cris qu'on leur livre les conjurés qu'ils veulent massacrer.

« Arrêtez, s'écrie Julien! ces hommes » sont citoyens, je suis leur empereur » comme le vôtre; que l'honneur règle » toutes nos actions; si votre zèle aveugle » sert ma cause et signale mon élévation » par des meurtres, si une seule goutte » de sang souille vos mains et déshonore » votre choix, vous n'êtes plus que des

» rebelles, et je ne serai qu'un tyran. »
La fermeté de ces paroles rétablit l'ordre.

Le lendemain l'armée fut rassemblée dans le champ de Mars, lieu destiné aux exercices, au même endroit où l'on vit depuis la porte Saint-Victor.

Julien s'y rendit dans toute la pompe impériale, et s'assit sur son tribunal, entouré de sa garde et des aigles : « Braves » soutiens de l'empire, leur dit-il, lors- » que, sortant à peine de l'enfance, on me » revêtit de la pourpre pour me donner un » vain titre sans autorité, la faveur des » dieux me conduisit dans vos provinces » et me jeta dans vos bras. Depuis ce » temps, travaux, fatigues, inquiétudes, » périls et gloire, tout a été commun » entre nous : j'ai trouvé vos biens livrés » à l'avidité des magistrats concussion- » naires, vos champs dévastés par des » soldats étrangers, vos villes envahies » par des Barbares; tout nous manquait, » hors le courage; il a suffi pour termi- » ner nos malheurs. J'ai marché à votre » tête, et la Gaule a été délivrée : qui » de nous perdrait jamais le souvenir de » cette journée de Strasbourg, si glo-

» rieuse pour l'empire, où cette foule de » Barbares et leurs rois, succombant sous » vos coups, ont teint de leur sang et vos » glaives, et les rives, et les flots du Rhin? » Les Francs épouvantés ont fui devant » vous; je vous ai donné, pour récom- » pense de tant d'exploits, le repos au » dedans, la sûreté au dehors : vous, pour » prix de mon zèle, vous m'avez élevé au » rang suprême. Actuellement votre de- » voir est de défendre et de soutenir votre » ouvrage; le mien est de récompenser » votre dévouement en vous garantissant » de toutes injustices. Je déclare donc » solennellement que la faveur n'aura ja- » mais aucune part à mes choix, et que » l'avancement dans le civil, comme dans » l'armée, ne pourra être obtenu que par » le mérite et par l'ancienneté des ser- » vices. »

Ce discours, qui excita les murmures de quelques courtisans, répandit dans les légions et dans le peuple une joie universelle, et l'affection qu'inspirait le prince fut portée jusqu'à l'enthousiasme.

Décentius et Florentius, déchus de leur pouvoir, et sans espoir de le ressaisir,

coururent précipitamment à Constantinople, et aigrirent, par leurs calomnies, le courroux de l'empereur, aux yeux duquel ils représentèrent la révolution des Gaules sous les plus odieuses couleurs : cependant la générosité de Julien ne se démentit point à leur égard; il voulut qu'on leur renvoyât leurs familles et leurs richesses.

Ce prince écrivit à Constance, lui peignit les malheurs de la Gaule, les dangers auxquels l'exposaient les Barbares, la nécessité de défendre cette importante frontière de l'empire contre le torrent qui menaçait de l'envahir un jour : « Cette » contrée, disait-il, vaste, fertile, populeuse et guerrière, avait besoin d'un » chef, et ne pouvait supporter qu'on ne » lui donnât qu'un fantôme de prince : » le rappel imprudent des troupes y avait » jeté le désespoir, le peuple et les légions soulevées l'avaient forcé à recevoir le titre d'auguste, une plus longue » résistance eût été impossible. » Cependant, en cédant au vœu public, il se regardait toujours comme l'ouvrage et le fils de l'empereur. « Partageons, ajou-

» tait-il, l'empire : sans affaiblir votre
» autorité, je vous seconderai mieux avec
» un titre plus élevé : nommez à votre
» volonté les préfets du prétoire, et lais-
» sez-moi le choix des places inférieures.
» Je me charge de fournir à votre palais le
» nombre que vous exigerez de chevaux
» d'Espagne, et je puis envoyer pour vo-
» tre garde autant de Germains et de
» Francs que vous en désirerez. Jamais
» vous n'obtiendrez des Gaulois et des Ba-
» taves, qu'abandonnant leur patrie, ils
» combattent avec vous contre les Perses :
» défendez l'Orient comme moi l'Occi-
» dent ; ne me refusez pas un titre que j'ai
» été contraint d'accepter. L'élection d'un
» autre empereur aurait été le seul et in-
» faillible effet de mon refus. Croyez-moi,
» quand je vous représente tous les avan-
» tages de la paix ; méfiez-vous des flat-
» teurs qui ne vivent que de troubles ; en-
» fin n'oubliez pas que l'union sauve les
» empires, et que la discorde les détruit. »

Il chargea Pintadius et Euthérius, grands officiers de son palais, de porter à l'empereur ses dépêches pacifiques et ostensibles ; mais Ammien Marcellin prétend

qu'il y joignit des lettres secrètes dans lesquelles il reprochait aigrement à Constance ses injustices et sa mauvaise foi.

Les députés de Julien trouvèrent Constance à Cézarée en Cappadoce ; après avoir lu leurs dépêches, il les chassa honteusement, et chargea de sa réponse Léonas, questeur du palais.

Cet officier vint à Paris, et s'acquitta de sa commission avec hauteur. Cependant Julien l'accueillit honorablement. Constance lui écrivait qu'usurper une couronne c'était la flétrir ; il lui rappelait ses bienfaits passés, lui reprochait son ingratitude et lui offrait son pardon, à condition qu'il déposât à l'instant le pouvoir que les séditieux lui avaient donné.

« C'en est trop ! s'écria Julien ; comment
» puis-je entendre de sang-froid le persé-
» cuteur de ma jeunesse me vanter ses hy-
» pocrites bienfaits, et l'assassin de ma fa-
» mille me reprocher mon ingratitude ?
» Cependant, comme la paix publique est
» mon vœu, et le salut de l'empire ma su-
» prême loi, je consens à me dépouiller du
» titre d'auguste, si l'armée, qui me l'a
» donné, permet que j'y renonce. »

Le lendemain, convoquant les légions, il fait paraître en leur présence l'envoyé de l'empereur, et lui ordonne de lire la dépêche dont il est chargé. On écoute d'abord dans un profond silence, mais à peine on entend parler de renonciation au pouvoir suprême, soudain tous les soldats s'écrient à la fois : « Nous avons » proclamé Julien auguste, nous voulons » qu'il le soit, lui seul nous défend des » Barbares, et nous le défendrons contre » tous ses ennemis. »

Léonas partit et rendit compte à l'empereur du triste effet d'une démarche qui n'avait eu d'autre résultat que d'affermir sur son trône le nouvel auguste, et de ranimer pour lui l'ardeur du peuple et des soldats.

Julien accrut encore leur amour et leur reconnaissance par de nouveaux exploits. Il marcha dans le pays de Clèves, combattit les Francs Attuariens, et en fit un grand carnage. Après cette expédition, il visita tous les forts de la frontière, et vint passer l'hiver à Vienne. *

* An de Jésus-Christ, 360.

Là, il perdit sa femme Hélène. L'impératrice Eusébie mourut à peu près à la même époque, et la perte de ces deux princesses décida la guerre civile, en rompant les derniers liens qui, jusque-là, unissaient encore les deux empereurs.

Le résultat de la lutte qui s'établissait entre eux ne devait pas rester long-temps incertain; d'un côté on voyait un prince habile, actif, belliqueux, concerter ses plans avec sagesse, les exécuter avec rapidité, et ajouter à sa force toute celle de la faveur publique; et de l'autre un empereur indolent, superstitieux, cruel, et qui n'opposait à de redoutables ennemis qu'un vain orgueil, une fureur aveugle et une complète incapacité.

Sapor, redoutant peu un tel adversaire, continuait à braver les Romains et à dévaster leurs provinces. Il prit d'assaut Singare et ensuite Bérabde.

A cette nouvelle, Constance, qui s'était laissé prévenir, en s'occupant, dans de si graves circonstances, des fêtes qu'il célébrait à Antioche, à l'occasion de son second mariage avec Faustine, et des solennités ordonnées par lui à Constanti-

nople pour la dédicace de l'église de Sainte-Sophie, se décida tardivement à reparaître à la tête de l'armée, et investit la ville de Bérabde; mais il ne put la reprendre, et se vit, sur tous les points, battu par les Persans.

Les Ariens attribuaient tous ses revers à son peu de zèle pour servir leurs vengeances; les catholiques y voyaient un châtiment infligé par le ciel à un prince hérétique, et les païens regardaient les défaites de l'empereur et les désastres de l'empire comme une suite inévitable de l'abandon des anciens dieux de Rome, et de leur courroux.

Tous les partis se réunissent pour condamner les princes despotes et faibles, quand la fortune les trahit, et ils trouvent peut-être eux-mêmes un juge plus sévère au fond de leur conscience. Le malheur irritait Constance au lieu de l'éclairer; incapable de résister à Sapor seul, il voulut, en même temps qu'il le combattait, attaquer Julien dans les Gaules. Il ordonna de nombreuses levées en Italie, en Grèce, en Afrique, et, non content d'armer toutes les forces de l'em-

pire contre le nouvel auguste, sacrifiant l'intérêt public à sa haine, il paya de honteux et de coupables tributs aux princes francs, germains et allemands pour les engager à opérer une forte diversion en sa faveur et à faire une nouvelle invasion dans la Gaule.

Julien, informé de ses projets et prévoyant trop, par l'exemple du meurtre de Gallus, qu'aucun crime ne coûterait à Constance pour le perdre, résolut de le prévenir, de rompre ouvertement avec lui, et de lui enlever l'empire qu'il ne voulait pas partager.

Ayant rassemblé ses troupes, après leur avoir appris les intrigues de l'empereur en Germanie, qui lui avaient été révélées par ceux mêmes que ce prince perfide voulait séduire, il leur fit sentir la nécessité de terminer promptement cette querelle, et de préserver l'empire, par un coup hardi et par une expédition rapide, des malheurs dont de longues dissensions civiles pouvaient l'accabler.

« L'intérêt de la patrie, disait-il, le » commande; les fautes de l'empereur » ouvrent l'Orient aux Perses; sa trahi-

» son veut livrer la Gaule aux Barbares ; » la justice est pour nous ; la fortune cou- » ronnera nos armes. J'en ai pour garans » les dieux mêmes. Apollon m'est apparu » cette nuit ; il vous promet une victoire » prompte et facile : elle doit vous coûter » peu de sang et peu de travaux, car, si j'en » crois cette divinité, Constance verra ter- » miner ses jours avant la fin de l'année. »

Cet artifice, employé par Julien pour animer ses troupes et pour ajouter à son autorité celle de la religion, servit dans la suite de prétexte à ses ennemis pour l'accuser d'avoir attenté à la vie de Constance : car l'empereur étant mort quelque temps après, Grégoire de Naziance écrivit « qu'il n'avait pas été difficile à » Julien de faire parler les dieux et de » prédire une mort qu'il était résolu de » hâter par un crime. »

Les paroles du prince répondaient aux vœux de l'armée ; l'amour qu'elle avait pour lui, la haine qu'inspirait Constance, portaient tous les esprits à la vengeance. La guerre fut déclarée *, et l'on vit ces

* An de Jésus-Christ, 361.

mêmes Gaulois et ces mêmes Bataves, qui s'étaient récemment soulevés dans la crainte d'être forcés à quitter leur patrie et à passer les Alpes, demander à grands cris de franchir ces montagnes et de poursuivre jusqu'au fond de l'Asie l'objet de leur ressentiment.

Julien, en prenant les armes, déclara qu'il ne voulait s'approcher de Constance que pour justifier sa conduite et pour soumettre leurs différends au jugement des deux armées. Une amnistie, qu'il accorda alors très sagement aux anciens soldats de Magnence, augmenta ses forces, et il diminua celles de l'empereur en publiant des lettres interceptées qui dévoilaient les intrigues employées par Constance pour armer l'Allemagne contre la Gaule. Par ce moyen il le défit dans l'opinion publique avant de le vaincre sur le champ de bataille.

Ses troupes étaient composées de païens et de chrétiens; il leur laissa une entière liberté de culte; pendant son séjour à Vienne, il continua de professer la religion chrétienne et sacrifia secrètement aux dieux.

Un jour, comme il s'exerçait, selon sa coutume, dans le champ-de-Mars, avec ses soldats, son bouclier se brisa; l'anse seule lui restait dans la main, et, voulant que cet accident fût interprété par un peuple superstitieux comme un signe plutôt favorable que sinistre, il s'écria : « Ne » craignez rien de cet augure; vous voyez » que ce que je tenais dans ma main ne » m'a pas échappé ».

Plusieurs princes allemands, excités par Constance, pénétrèrent sur ces entrefaites dans la Gaule et battirent un des généraux de Julien; mais il répara cet échec, surprit dans son camp Vadomer, le chef de cette ligue, le fit prisonnier, et ne lui rendit la liberté qu'après l'avoir obligé de signer la paix.

Délivré de toute crainte relativement aux Barbares, contre lesquels il laissait d'ailleurs dans la Gaule des forces capables de les contenir, il se mit en marche pour exécuter ses vastes desseins.

Presque tous les grands généraux, dans tous les temps et dans tous les pays, durent leurs succès à leur rapidité. Julien imita celle de Cesar. Une de ses colonnes

traversa la Rhétie, une autre l'Illyrie, et lui-même, à la tête de trois mille hommes d'élite, perça la Forêt-Noire, côtoya le Danube et arriva sans obstacles à Sirmium, où ses troupes avaient ordre de se réunir.

Ses ennemis le croyaient encore dans la Gaule, et cette rapide opération avait été si secrète que le comte Lucilien, qui commandait pour Constance sur cette frontière, fut surpris et arrêté dans son camp. Amené en présence de Julien, il croyait marcher à la mort; mais, contre son attente, se voyant reçu par le prince avec une extrême douceur, il passa subitement de la frayeur à l'audace et osa représenter à Julien combien il était téméraire, à la tête d'une faible armée, de venir attaquer l'empereur et toutes les forces de l'Orient : « Gardez vos avis pour » Constance, lui dit ce prince; ma clé» mence peut vous rassurer; mais elle ne » doit pas vous autoriser à me faire d'in» convenantes leçons. »

Le grand avantage d'une invasion rapide est d'étonner et d'entraîner tout ce qui est faible à se ranger du côté de l'agresseur. Toutes les provinces que Julien

laissait derrière lui, et la Grèce même, se déclarèrent en sa faveur; il s'assura leur attachement par des bienfaits, commença dès-lors à professer ouvertement le polythéïsme, et permit aux Athéniens de rouvrir le temple de Minerve. Poursuivant ses avantages, il traversa le mont Hœmus et s'approcha d'Andrinople. Comptant peu sur les deux légions du comte Lucilien, qu'il avait plutôt surprises que vaincues, il les fit partir pour la Gaule; mais en chemin elles se révoltèrent, s'emparèrent d'Aquilée, servirent dans cette contrée de point de ralliement aux forces de l'empereur en Italie, et donnèrent d'autant plus d'inquiétude à Julien, qu'elles pouvaient, en cas de revers, lui couper toute retraite.

Cependant Constance, informé de la marche imprévue et des succès d'un jeune présomptueux qu'il avait songé d'abord plutôt à punir qu'à combattre, sort de son indolence, réussit par un dernier effort à obliger Sapor de se retirer en Perse, fait réunir dans la Thrace les corps qui s'y trouvaient sous les ordres du comte Mathieu, son lieutenant, rassemble toutes

les forces de l'Asie près d'Antioche, et promet à ses soldats le secours d'un Dieu, ennemi des ingrats et qui doit châtier la rebellion et l'apostasie. Mais une profonde terreur et des pressentimens secrets démentaient au fond de son cœur l'assurance qu'il montrait dans ses paroles. « Il ne » voyait plus près de lui, disait-il à ses » favoris, son génie tutélaire, qui, jus» qu'à ce moment, l'avait toujours ac» compagné ».

En sortant d'Antioche, il rencontre sur sa route le corps d'un homme récemment égorgé. L'aspect de ce cadavre trouble son esprit crédule et superstitieux, la fièvre embrase son sang; vainement il veut continuer sa marche; sa maladie redouble, il s'arrête dans un château situé au pied du mont Taurus, et, sentant la mort s'approcher, se livre à un désespoir qui la rend inévitable.

Ammien Marcellin prétend que, voulant sacrifier dans ses derniers momens ses ressentimens privés à l'intérêt général, il désigna Julien pour son successeur; Grégoire et d'autres historiens le nient et soutiennent qu'il ne parut se repentir

que de trois actions; l'une, d'avoir versé le sang de sa famille, l'autre, d'avoir donné à Julien le titre de césar, et la plus importante de toutes aux yeux des catholiques, d'avoir embrassé la cause de l'arianisme. Saint Ambroise dit au contraire, qu'impénitent jusqu'à son dernier jour, il avait reçu à Antioche le baptême des mains d'Euzoïus, évêque arien. Ce prince mourut le 3 novembre 361, âgé de quarante-quatre ans : il en avait régné vingt-quatre. Sa femme Faustine, qui était enceinte, accoucha peu de temps après d'une fille nommée Constancie, et qui depuis épousa l'empereur Gratien.

On regarda le règne de Constance comme un long malheur pour ses peuples, comme un long opprobre pour l'empire; et sa mort, qui préserva les Romains des horreurs d'une guerre civile, leur parut aussi utile que sa vie leur avait été funeste. Ce fut ainsi que Julien, favorisé par la fortune, devint sans combat seul maître de l'empire.

FIN DU TOME DIX-SEPT.



TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DIX-SEPTIÈME.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 40, lig. 16, prouve, *lisez :* prouvent.
48 — 9, *lisez :* ils se baignaient.
id. — 18, communauté, *lisez :* commun.
49 — 21, tourmenté, *lisez :* tourmentée.
55 — 13, *lisez :* le christianisme marchait, croissait.
58 — 23, rangea, *lisez :* rangèrent.
59 — 26, poursuivaient, *lisez :* poursuivait.
61 — 20, *supprimez* sur.
76 — 20, différens, *lisez :* différends.
86 — 9, *lisez :* les excès de l'usure, qui étaient, etc.
88 — dern. point, *lisez :* pas.
94 — 3, font, *lisez :* front.
101 — 17, *lisez :* les artisans, les mendians mêmes, etc.
107 — 11, consul, *lisez :* consuls.
id. — 12, *lisez :* Ranius et, etc.
131 — 11, *supprimez* et.
135 — 12, un grand nombre, *lisez :* plusieurs.
136 — 13, elle, *lisez :* Olympias.
id. — 20, la, *lisez :* sa.
157 — 18, héreuliens, *lisez :* herculiens.
172 — 2, *lisez :* les troupes sur lesquelles il fondait.
176 — 3, firent, *lisez :* fit.

Pag. 178 lig. 13, encourager, *lisez :* pour encourager.

187 4, ou *lisez :* où.

194 16, rendirent, *lisez :* rendit.

195 21, subtile, *lisez :* subtil.

198 24, aux pieds, *lisez :* au pied.

200 23, *lisez :* cette princesse conjura Julien.

201 6, *lisez :* le prince se rendit.

207 7, soulève, *lisez :* souleva.

210 22, sut, *lisez :* surent.

211 5, Eglise, *lisez :* église.

225 5, trouvent, *lisez :* trouveront.

226 24, *lisez :* l'enveloppe, le prend et le conduit, etc.

234 23, plus sa fortune, *lisez :* sa fortune plus.

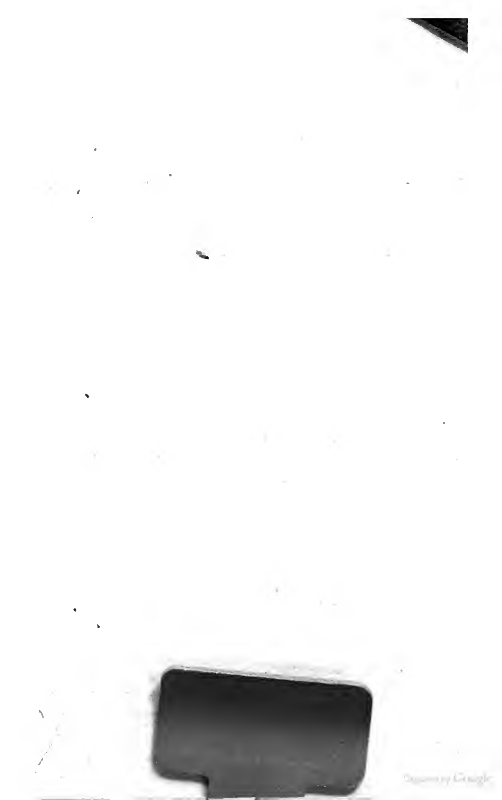
239 15, l'Orient, *lisez :* l'Occident.

241 12, Florentius, *lisez :* Sintula.

247 18, nuit même, *lisez :* même nuit.

250 7, dans, *lisez :* avec.

252 dern. *lisez :* partageons l'empire, ajoutait-il.




BIBLIOTECA